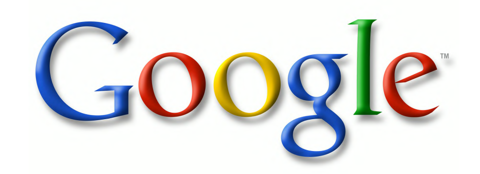
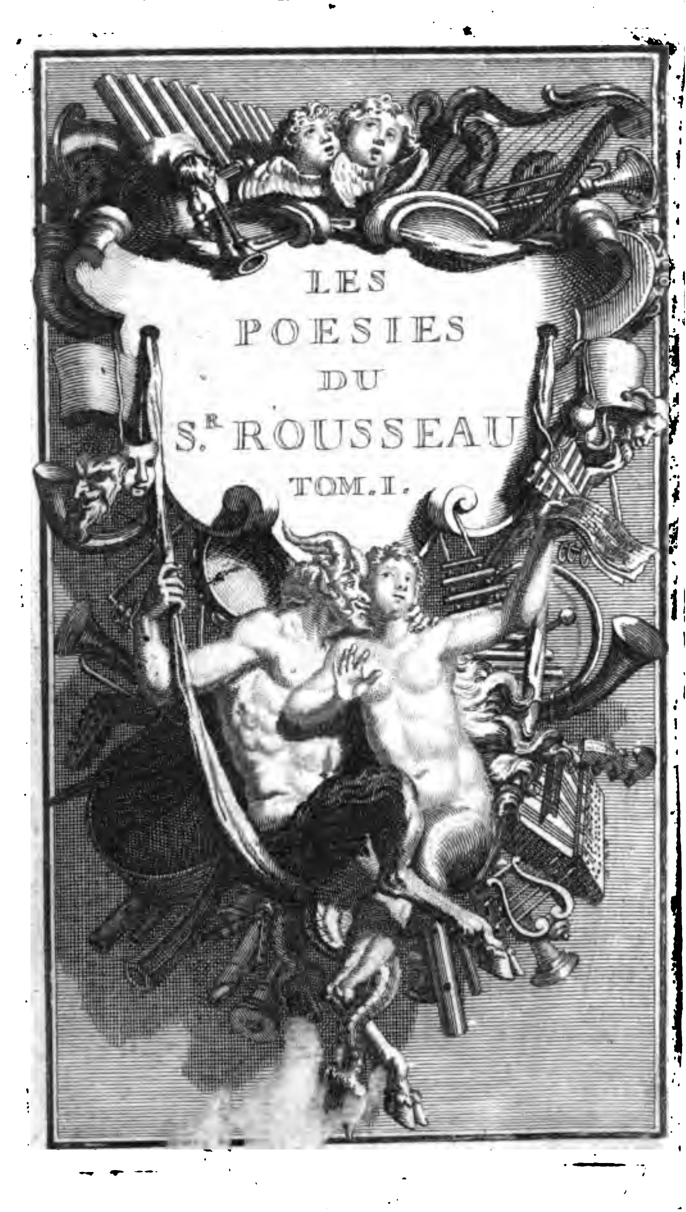





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA




LES
POESIES
DU
S.R ROUSSEAU
TOM. I.

LES ŒUVRES DU S.R ROUSSEAU,

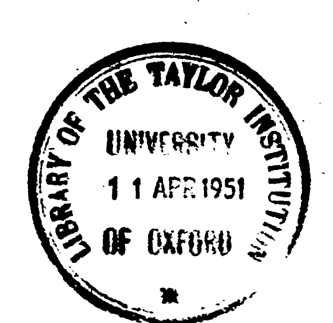
TOME I.

CONTENANT SES

POËSIES.



A ROTTERDAM,
Chez FRITSCH ET BÖHM,
MDCCXII.





AVERTISSEMENT.



NOus nous aquitons aujourd'hui de l'engagement que nous avions pris il y a quelque tems envers le Public, en lui promettant une Edition des *Oeuvres* de Mr. ROUSSEAU.

Quoiqu'il vienne d'en publier une lui-même à *Soleure*, nous ne craignons point qu'elle ait ralenti l'ardeur qu'on témoignoit de tous cotés de voir la nôtre. Nous ne doutons pas même qu'elle ne soit reçue avec autant de satisfaction, qu'on la souhaitoit avec empressement.

En éfet, celle-ci a de si grands avantages sur la sienne, tant par raport à la quantité de Piéces qu'elle contient, que par raport à l'exactitude & à la correction avec laquelle elle est faite, qu'elles ne sont nullement comparables.

Sans entrer ici dans un détail exact & circonstancié de tout ce qui lui est particulier, il nous sufit d'avertir le Lecteur qu'elle contient CXXV. *Pieces* plus que l'Edition de *Soleure*; savoir, VI. ODES *Sacrées*, & II. *Profanes*, VI. CANTATES, VI. RONDEAUX, III. SONNETS, LXXVI. EPIGRAMMES, II. OPE'RA, III. COME'DIES, XVIII. *autres* PIE'CES *de divers genres*, dont quelques-unes sont assez étendues, comme l'*Incrédule* & la *Franc****. Enfin les *Fameux* COUPLETS, qui ont fait tant de bruit à Paris, par le *Procés Criminel* qu'ils ont atiré à leur Auteur; & le MEMOIRE par lequel il a prétendu s'en justifier, en les attribuant à Mr. SAURIN *de l'Académie Roiale des Sciences*.

Nous devons néanmoins reconnoître ici, que l'Edition de *Soleure*, ne nous a point été inutile. Elle nous a servie à corriger divers endroits corrompus, & à restituer quelques Vers oubliés par les Copistes; & nous avoüons de bonne foi, que nous en avons tiré environ *quinze Piéces*, qui ne se trouvoient point dans les deux Manuscrits que nous avions reçus de *Paris*; entre autres *l'Adieu aux Muses* & le *Torticolis*.

Et afin de donner au Public la satisfaction de trouver ici un Recueil général de toutes les Compositions de Mr. ROUSSEAU, & de ne le priver d'aucune de ses Piéces, nous n'avons point fait de dificulté de joindre à notre Edition la PREFACE qu'il a mise à la tête de la sienne, & qu'on trouvera immédiatement après cet *Avertissement*, quoiqu'il nous y impute fort injustement diverses choses, dont il nous importe de nous justifier auprès du Public, & dont nous ne doutons point qu'il ne nous décharge, dès qu'il saura quel a été notre procédé à son égard.

Au mois de *Juillet dernier*, nous fîmes avertir dans les *Gazettes*, que nous nous préparions à donner au Public une Edition des *Ouvrages* du Sr. ROUSSEAU, avec l'ANTI-ROUSSEAU. Et quelque tems après * nous reçumes la *Lettre* suivante, que Mr. ROUSSEAU nous fit l'honneur de nous écrire de *Soleure* le 13. Août 1711.

* *Le* 27. *Août* 1711.

AVERTISSEMENT.

LETTRE DE MR. ROUSSEAU.

» *J'ai été très-surpris de voir dans vos Gazettes, que*
» *mes Oeuvres vraïes ou suposées étoient prêtes de voir*
» *le jour, & je l'ai été bien davantage d'aprendre*
» *que dans un Païs où les lettres sont en quelque re-*
» *commandation, deux Libraires ne faisoient point de*
» *dificulté d'imprimer un Homme vivant sans savoir*
» *de lui s'il le trouvoit bon. Je ne sai si vous avez*
» *cru que la Guerre qui est entre nos deux Nations,*
» *vous mettoit en droit de profiter d'un vol qui m'a*
» *été fait. Si cela est, permettez-moi de vous dire*
» *que vous vous êtes trompés, les gens de lettres n'aiant*
» *jamais été compris, que je sache, dans les querel-*
» *les des Puissances, & les Auteurs aiant de tout*
» *tems regardé les Libraires comme les Dépositaires,*
» *& non comme les Voleurs de leurs Ouvrages. Le*
» *tort que vous me faites en cela, est d'autant plus*
» *considérable, que je sai par des avis certains, que*
» *celui qui vous a choisis pour Complices de son Lar-*
» *cin, ne s'est pas contenté d'altérer & de corrompre*
» *le peu de Piéces de moi qu'il a pu ramasser, mais que*
» *par une malice abominable il y a joint quantité*
» *d'Ouvrages grossiers & libertins, auxquels je n'ai*
» *jamais eu la moindre part. Ainsi, Messieurs, non*
» *seulement vous ofensez cruellement un Homme qui*
» *ne vous a jamais fait de mal; mais vous abusez*
» *le Public, qui doit toujours être respecté, sans avoir*
» *d'autre garand de votre conduite qu'un Homme,*
» *pour lequel ce même Public n'a jamais eu que du*
» *mépris. Vous êtes les maîtres de faire paroître cet-*
» *te coupable Edition: mais si vous le faites, je vous*
» *répons par avance, Messieurs, de l'exécration éter-*
» *nelle de tous les honnêtes gens, non pas contre moi,*
» *qui trouverai peut-être plus d'un moien de me la-*
» *ver d'une si noire imposture, mais contre ceux qui*

» *n'auront pas eu honte de la consacrer par l'impression.*
» *Il ne faut pas que vous espériez, Messieurs, d'é-*
» *tablir votre fortune en publiant des Ouvrages faits*
» *pour la Canaille, tels que le sont ceux qu'on a l'im-*
» *pudence de m'atribuer. Les honnêtes gens ne meu-*
» *blent pas volontiers leurs Bibliothéques de ces hon-*
» *teuses rapsodies, qui ne décrient pas moins le Li-*
» *braire qui les imprime, que l'Auteur qui les a fai-*
» *tes, & vous vous apercevrez peut-être dans les suites*
» *que l'on vous a fait un présent plus propre à décrier*
» *votre crédit qu'à l'augmenter.*

» *Je ne vous parle point du Volume d'injures que vous*
» *promettez contre moi sous le titre d'*Anti-Rous-
» seau. *Vous ne pouvez mieux me venger de mes*
» *Ennemis qu'en publiant les infamies dont ils sont*
» *capables, & j'aurois mauvaise grace d'exiger de*
» *la médisance de ces petits barbouilleurs de papier une*
» *retenuë, qu'ils n'ont pas pour les Têtes les plus sacrées.*
» *Pour ce qui est de vous, Messieurs, si vous êtes,*
» *comme je le crois, assez gens d'honneur pour faire*
» *cas de mes avis, j'espére que le Public vous en saura*
» *gré, & je vous en serai très-obligé en particulier.*
» *Si au contraire vous jugez à propos de passer outre*
» *à l'Edition d'un Ouvrage que je vous déclare n'ê-*
» *tre point de moi, vous pouvez encore y ajouter*
» *cette Lettre dont vous ne sauriez douter que je ne*
» *sois l'Auteur, puisque je la signe, & que je veux*
» *bien vous y assurer que je suis, &c.*

NOUS LUI RÉPONDÎMES*.

» *Qu'il étoit vrai que nous imprimions ses Ouvrages ;*
» *mais que c'étoit avec la plus grande injustice du*
» *monde , qu'il nous regardoit comme Complices du*
» *Larcin , qu'il prétendoit lui en avoir été fait ; puis-*
» *que nous les imprimions sur* deux diférens Manus-
» crits , *qui nous avoient été envoiés de Paris , par*
» deux diférentes personnes.

» *Que quand bien même nous ne les aurions pas im-*
» *primés , un de nos Confrères d'Amsterdam , à qui*
» *l'on en avoit ofert un* troisiéme , *l'auroit fait , si*
» *nous ne l'avions prévenu par l'Avertissement que nous*
» *avions fait mettre dans les Gazettes.*

» *Que Mr.* DU FRESNY , *en aiant inséré une bon-*
» *ne partie dans ses* Mercures , *c'étoit une preuve*
» *que ses Poësies n'étoient pas rares à Paris.*

» *Que ses Ouvrages étant ainsi répandus dans le mon-*
» *de , il n'en étoit plus le maître , & par conséquent ,*
» *qu'il se plaignoit à tort , qu'on les lui eut volés.*

» *A l'égard de l'*Anti-Rousseau *dont il se plaignoit*
» *avec raison , sans cependant l'avoir vu , comme d'une*
» Satire *très-violente contre lui ; nous lui ofrions*
» *d'imprimer les* Réponses *qu'il trouveroit à-propos*
» *d'y faire , quelques piquantes qu'elles pussent être.*

» *Nous le prions de nous envoier une liste de tous les*
» *Ouvrages qu'il avoüoit , nous engageant d'en donner*
» *avis au Public. Nous lui demandions en même tems*
» *le* Torticolis *&* l'Adieu aux Muses, *qui nous*
» *manquoient , en lui promettant d'en avoir toute la re-*
» *connoissance possible.*

» *Enfin nous lui mandions , que nous suspendrions no-*
» *tre impression de quinze jours , afin de lui donner le*
» *tems de nous faire réponse , pour nous y conformer.*

Ce fut en vain que nous atendîmes cette *Réponse.* Elle ne vint point ; & nous reprîmes no-

* *Le 1. Septembre 1711.*

tre Edition, que nous avions interrompuë.

Quelque soin que Mr. ROUSSEAU prenne aujourd'hui de la décrier, nous espérons qu'il n'y réussira pas. Qu'il l'apelle *impudente* tant qu'il voudra; cela ne nous regarde point. C'est un reproche qui doit le toucher plus que nous. Il a beau dire qu'on y a inséré *divers Ouvrages infames & grossiers, qu'on fait passer sous son nom*; il n'aura pas le plaisir d'en être cru sur sa parole, & l'on n'oubliera pas, qu'il lui étoit le plus facile du monde d'empêcher qu'on ne lui attribuât quelque Piéce étrangére, en nous envoiant un *état* exact de toutes celles qu'il reconnoissoit pour être de sa composition. Et si par hazard, il s'en trouvoit ici quelques-unes qui ne lui apartinssent point, ce que nous ne croions pourtant pas, il ne doit s'en prendre qu'à lui-même, puisque c'est sa pure faute.

Il nous est fort indiférent que ce soient ses *Amis* ou ses *Ennemis* qui aient fait la *Collection* de ses Ouvrages. Comme cela ne nous touche point, nous ne devons pas en répondre. Nous ne pouvons néanmoins nous dispenser de dire ici, que nous ne saurions nous persuader que ce soient ses *Ennemis* qui aient pris cette peine *pour le flétrir*, comme il l'avance. Outre qu'un tel soin est plutôt un *service* qu'une *injure*, nous pouvons prouver le contraire à tout le monde, & nous avons même de quoi le desabuser lui-même là-dessus. C'est dans cette vue que nous alons raporter l'*Avertissement*, qui est à la tête d'un des deux *Manuscrits*, que nous avons reçu de France: le voici.

» *Voici les Oeuvres de Mr.* ROUSSEAU, *Poëte aussi* » *fameux par son bel Esprit, que par ses malheurs. Je* » *puis assurer le Public que cette Edition est exacte,* » *& qu'il ne s'y trouvera aucune Piéce qui ne soit de lui,* » *& telle qu'il les donnoit lui-même à ses intimes Amis.*

» *Elle est plus ample qu'on ne peut jamais espérer de l'a-*
» *voir, quand ce seroit de lui-même, puis qu'il y a*
» *beaucoup d'*Epigrammes *& même d'*autres Poë-
» sies, *qu'il ne voudra jamais avoüer, soit par raport à*
» *la liberté de la matière, ou parce qu'elles intéressent*
» *des Personnes, qu'il a intérêt de ménager. C'est tout ce*
» *qui est de mon Ministére; car pour l'excellence de*
» *l'Ouvrage, la Renommée ne permet pas d'en douter.*

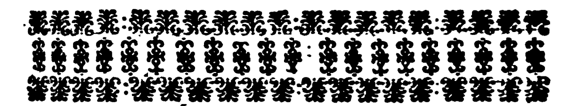
Ce n'est point là, comme on le voit, le langage d'un *Ennemi* qui cherchoit à *le flétrir.* On y parle de lui trop avantageusement: & son reproche nous paroit trop foible pour mériter beaucoup d'atention.

Celui qu'il fait à quelques Personnes *à front large*, pour nous servir de ses propres termes, ne nous paroit pas mieux fondé. *Il faloit trouver quelqu'un*, dit-il, *qui eut le front assez large pour se rendre Caution* de mes Ouvrages *en l'état* où on les a *mis*, & *pour se vouloir charger de toutes les ordures & de toutes les iniquitez du Peuple.*

Sans examiner si c'est avec justice qu'il donne ce nom à des Ouvrages, qu'il sait être véritablement de sa composition, quelque soin qu'il prenne de les desavoüer, nous nous contenterons de lui dire, sans entrer dans cet examen, que si ce reproche étoit tant soit peu fondé, il tomberoit sur trop de monde, & par conséquent ne signifieroit rien. A-t-il oublié que ses Ouvrages sont répandus à la Conr & à la Ville, & qu'il y en a un si grand nombre d'exemplaires à Paris, qu'il n'est pas fort dificile d'en avoir? Le Manuscrit qu'on en ofroit à Amsterdam, aussi-bien qu'un autre qu'on vouloit nous envoier d'Angleterre, avec des notes sur les fameux *Couplets* que nous avons refusé d'acepter, parce que les nôtres nous sufisoient, ne nous permettent pas d'en douter.

D'ailleurs, nous n'avons jamais eu besoin de *Caution* de la certitude de ses Ouvrages. Quand même ils ne seroient pas aussi communs dans le monde, qu'ils le sont, les deux Manuscrits que nous avions en main, nous les certifioient assez, sans avoir recours à des *Cautions* qui ne nous en auroient rendus guére plus certains, ni plus assurés. Et si nous avions eu le moindre petit doute là-dessus, la seule lecture de ses Piéces, inserées par Mr. DU FRESNY dans ses *Mercures*, avant même que nous songeassions à imprimer cet Ouvrage, n'étoit-elle pas plus que sufisante pour nous rassûrer, & pour nous convaincre que nos Manuscrits contenoient véritablement *les Oeuvres* de Mr. ROUSSEAU ?

Au reste, s'il y a quelques Piéces, que la trop grande liberté l'engage à desavoüer; la beauté des images, l'énergie des expressions, & l'heureux tour qu'il fait donner aux moindres choses dans les Ouvrages qu'il avoue, feront juger au Lecteur, que toutes celles que nous donnons, sont véritablement de lui, puisque sans contredit à la licence près, ce ne sont pas les moindres de ce Recueil.



PREFACE DU S^R. ROUSSEAU, QUI EST A LA TESTE DE L'EDITION DE SOLEURE.

VOICI enfin une Edition fidéle du petit nombre d'Ouvrages qui m'ont aquis malgré moi la qualité d'Auteur, & qui n'auroient peut-être jamais vu le jour, du moins pendant ma vie, si mes ennemis en avoient toujours fait aussi peu de cas que j'en ai fait moi-même. En éfet, sans vouloir faire parade de ma modestie, je puis assurer que depuis qu'on s'est avisé de parler de mes Ecrits dans le monde, ni l'aprobation de quantité de Personnes illustres qui ont souvent souhaité de les entendre, ni même les loüanges chagrines de plusieurs Beaux-Esprits, qui ne m'ont pas jugé indigne de leur mauvaise humeur, n'ont jamais pu m'inspirer cette bonne opinion si ordinaire aux Auteurs qui se font imprimer; & quelque peine que je me sois toujours donnée à travailler mes Ouvrages, j'avouerai de bonne foi, qu'il m'est rarement arrivé d'en faire quelqu'un dont j'aie été content. Aussi, loin de me faire un mérite d'avoir résisté si long-temps aux instances que mes Amis m'ont faites de les publier, je confesserai, si l'on veut, qu'il y a eu dans ma résistance autant de vanité que de modestie, & peut-

être si j'en avois été le Maître, n'aurois-je jamais consenti à les mettre au jour, persuadé comme je le suis, qu'un Ecrivain un peu soigneux de sa gloire n'a jamais trop de la moitié de sa vie pour faire un Livre, & de l'autre moitié pour le corriger.

Mais ce qui jusqu'ici a peut-être été une modération digne de loüange, deviendroit aujourd'hui une insensibilité tout-à-fait inexcusable, par l'abus qu'une cabale de gens envenimés continue tous les jours de faire de ma retenue & de mon indiférence pour mes Ecrits. La malice la plus étudiée ne sauroit rien ajoûter aux rafinemens que leur malheureuse industrie a su mettre en œuvre pour les rendre odieux ou méprisables; tantot par des aplications malignes; tantot par des titres insolens; le plus souvent en me prétant leurs propres vers; & toujours en défigurant les miens d'une maniére à les rendre aussi ridicules que les leurs. Je ne parle point de toutes les impertinences qui courent depuis dix ans sous mon nom. De tout tems l'ignorance & la crédulité populaire sont en droit de charger les Auteurs un peu connus des sotises de ceux qui ne le sont point; & sans remonter plus haut, je me souviens que Mr. Despréaux *m'a montré plusieurs fois pour me consoler, des* Satires *de l'*Abé Cotin *& d'autres Ecrivains du même ordre, que bien des gens assuroient encore être de Mr.* Despréaux*, sur la foi de quantité d'Editions étrangéres, où elles se trouvent imprimées pêle-mêle avec ses autres Ecrits. Ce que je ne raporte pas pour vouloir me mettre en paralléle avec un aussi grand Maître, de qui je tiens à honneur d'avoir apris tout le peu que je sai du métier de la Poësie; mais pour faire voir que je n'ai pas été le seul Martir des* Cotins *de mon siécle, & que les personnes sages ne doivent jamais juger d'un Auteur sur ce que le bruit commun lui atribue, mais seulement sur les Ouvrages qu'il reconnoit & qu'il publie lui-même.*

Ces considérations avoient déja fort ébranlé la résolution que j'avois faite de laisser reposer mon Livre suivant

*le précepte d'*Horace*, ou du moins d'atendre que je pusse l'augmenter de quelques nouvelles Allégories qui sont commencées il y a déja long-tems. Mais j'avoue que toute ma fermeté a achevé de m'abandonner à la nouvelle de cette* impudente Edition*, annoncée il y a six mois dans les Gazettes* de Hollande*, & que tout ce qu'il y a dans Paris de Poëtes réprouvés, regardent d'avance comme le sceau qui doit faire passer leurs mensonges à la Postérité. A la vérité, le Sr.* du Fresny *leur Confrére, leur avoit déja donné un avantgout de cette joie future. Tout le monde sait à présent, que le Sr.* du Fresny *a succédé à Mr.* de Vise *dans le glorieux emploi d'Auteur du* Mercure Galant*, & qu'il a toutes les qualités que les Amis du défunt pouvoient désirer pour faire long-temps regréter son Prédécesseur. Je fus averti dès le mois d'Avril dernier, que ce galant homme se donnoit la liberté d'imprimer piéce à piéce mes Ouvrages habillés à sa mode, & au gout des honnêtes gens à qui il vouloit faire plaisir. Je lui écrivis * sur cela aussi civilement que j'aurois pu faire à un Auteur qui auroit mérité quelques égards. Il ne jugea pas à-propos de m'honorer d'une réponse. Au contraire, il recommença de plus belle à user de mes vers comme d'un bien dont il auroit obtenu la confiscation, & il a continué de vivre de sa proie jusqu'à ce qu'elle lui ait manqué tout-à-fait. Ensorte qu'une partie de mes Ecrits a déja eu l'honneur de paroître sous les enseignes du Sr.* du Fresny*, & de grossir un Livre qui aprés quarante années de possession, se maintient toujours fiérement dans la place qu'un Auteur lui a assignée* au dessous du rien.

C'en étoit bien assez pour deshonorer des Ouvrages meilleurs que les miens. Mais il n'étoit pas seulement question de les flêtrir pour un tems, il faloit perpétuer en quelque sorte cette flétrissure, en les ramassant en un corps, & en y joignant toutes les infamies & toutes les grossieretés que

* On trouve cette *Lettre* après cette *Preface.*

mes Ennemis ont intérêt de faire passer sous mon nom. Cela ne se pouvoit pas en France, & comme les Libraires de Hollande sont tous les jours atrapés aux Libelles que ces Messieurs leur envoient, il faloit trouver quelqu'un qui eut le front assez large pour se rendre caution de celui-ci, en l'état où ils l'ont mis, & pour se vouloir charger, s'il faut ainsi dire, de toutes les ordures & de toutes les iniquités du Peuple. Véritablement ils ne pouvoient jetter les yeux sur un sujet plus propre à cela que celui qu'ils ont choisi; homme acoutumé à ne rougir de rien; & que la bassesse de ses mœurs, aussi bien que de son stile, a rendu si méprisable, que personne n'ose l'avoüer ni pour ami, ni pour ennemi. Il y a vint ans qu'il cherche à s'atirer quelque Adversaire qui le puisse faire connoître, semblable à cet Impertinent, dont il est parlé dans Tacite, *qui ataquoit les plus honnêtes gens de Rome,* ut magnis inimicitiis clarescerct, *& il a eu le malheur de n'ofenser personne en déchirant tout le monde. Je ne prétens point le tirer de la foule de ses semblables, & je suis persuadé que c'est faire honneur à des hommes de cette trempe que de parler d'eux, même avec mépris. Il me sufit que le Public soit informé du tort qu'on m'a voulu faire, & qu'il puisse être une bonne fois en état de juger de la diférence qu'il y a de mon langage à celui que l'imposture m'atribue.*

C'est le but que je me propose en donnant cette Edition, dans laquelle j'ai ramassé tout le peu de Vers dont je suis véritablement l'Auteur; à la réserve de quelques Pseaumes, *qui sont moins travaillés que le reste, & de* trente deux Epigrames *que je trouve moi-même un peu trop libres pour être imprimées avec des piéces plus sérieuses; quoi qu'elles soient infiniment moins hardies que quantité d'Ouvrages de cette espéce, qui ont eu pour Auteurs des gens d'un mérite & d'une probité hors d'ateinte. Car si l'on veut parler sans prévention, on conviendra, que rien n'est plus téméraire que de vouloir juger des mœurs d'un homme par le plus ou le moins de liberté qu'il se donne quelquefois en écrivant; & quoique*

la Morale Chrétienne ait raison de condanner ces sortes de libertés, il est certain que la Morale du monde leur a toujours fait grace, sur tout lors que les Auteurs ont pris soin d'éviter les termes grossiers, & qui pouvoient choquer la bienséance ordinaire. L'Antiquité nous a conservé des Epigrames *de* Platon, *qui passeroient aujourd'hui pour très-scandaleuses. Cela n'a pas empéché que* Platon *n'ait été regardé dans tous les tems comme le plus sage des Philosophes; &* Virgile *n'en a pas moins passé pour le plus modeste de tous les Poëtes prophanes, quoiqu'il ait fait plusieurs vers extrémement licentieux. Car sans parler des amusemens poëtiques, dont ses Historiens font mention, que peut-on imaginer de plus libre que le sens naturel de ces vers de la troisiéme* Eglogue, Novimus & qui te &c. *& quantité d'autres endroits des* Bucoliques, *qu'on ne fait pourtant nulle dificulté de donner à traduire & à aprendre par cœur à la jeunesse, non plus que les* Satires *de* Perse, *Poëte aussi recommandable par la douceur & par la chasteté de ses mœurs, que par la bardiesse & la liberté de sa plume.*

Que si nous voulons nous raprocher de notre tems, nous trouverons que la même licence a été poussée encore plus loin parmi les Auteurs modernes, sans que leur réputation en ait soufert aucune altération. On se rendroit ridicule, si on prétendoit que Bocace *& l'*Arioste *ont été de malhonnêtes gens, parce que leurs plaisanteries passent un peu l'enjouement ordinaire; & si on disoit, que* Pétrarque *est indigne des éloges qu'il a reçus, parce qu'il décrit trop naïvement ses amours avec la belle* Laure.

Je ne parle point de la bardiesse des images & des expressions du Roman de la Rose, *quoique les Auteurs de ce Poëme fussent dans les ordres sacrés, & vécussent dans un siécle où la Religion étoit sans comparaison plus respectée qu'elle ne l'est aujourd'hui. Mais que dirons-nous d'une* Princesse, *qui a fait l'admiration de son siécle, & que la Médisance même a été forcée d'estimer, non seulement comme une très-grande Reine,*

mais comme une Femme d'une sagesse acomplie. Je parle de la Reine de Navarre, *sœur de* François premier *dont l'*Heptaméron *est encore entre les mains de tout le monde. C'est un Recueil de* Contes *qui roulent la plupart, aussi bien que ceux du* Duc de Bourgogne, *sur les bons tours des Moines, & qui sont écrits, avec autant de liberté pour le moins que tous ceux de* Bocace. *Cependant la vertu de cette Princesse n'en a pas paru pour cela moins digne des éloges de tous les hommes, & en particulier de Mr.* de Thou, *le plus sage de nos Historiens. Que dirons-nous encore d'un des plus galans hommes du siécle passé; je veux dire, Mr.* de la Mothe le Vayer, *Précepteur de feu* Monsieur, *frére unique du Roi? Il y a certainement peu d'Ouvrages dans notre langue aussi hardis que son* Hexaméron rustique *& ses* Entretiens d'Orasius Tubéro, *qui non-seulement sont écrits avec une liberté plus que cynique, mais où le Pyrrhonisme se produit avec une franchise tout-à-fait extraordinaire. On ne voit pourtant point que ces deux livres aient fait tort ni à sa réputation ni à sa fortune; puisqu'au contraire une Reine illustre par sa vertu & par son courage, & un Cardinal célébre par ces grandes lumiéres, & sur tout par le talent de connoître les hommes, ne craignirent point de lui confier l'éducation d'un jeune Prince, que l'on pouvoit apeller en ce tems-là,*

Magnæ spes altera Romæ.

D'où vient donc que ces Auteurs & une infinité d'autres que je passe sous silence, n'ont point encouru la censure des honnêtes gens, malgré toute la licence de leurs Ecrits? C'est que les veritables gens de bien ont toujours regardé ces Ecrits comme de simples jeux de l'imagination, dont l'éfet se fait uniquement sentir à l'esprit, sans jamais penetrer jusqu'au cœur. Et c'est la raison pour laquelle ces divins Oracles de la Religion, ces Hommes envoiés de Dieu pour l'instruction & pour l'édification

de son Eglise, *un* St. Jerome, *un* St. Chrysostome, *dans le tems qu'ils prêchoient avec un Zele si saint contre la dépravation des mœurs; ne croioient pas que la pureté leur defendit de se délasser quelquefois dans la lecture de* Plaute *&* d'Aristophane, *ni que le stile libre de ces deux Poëtes fut capable d'alumer dans l'ame ces passions & ces ravages qu'y excitent quantité de Livres qu'on ne fait aucun scrupule de lire. En éfet, si on veut examiner sainement les choses, on ne trouvera point que ni les* Epigrammes *de* Marot, *ni même celle de* Mainard, *ni toutes les Piéces qui portent un caractere de plaisanterie, puissent jamais produire que l'un de ces deux éfets; ou de rebuter l'esprit, si elles sont grossiéres, ou de le rejouïr, si elles sont finement tournées; parce que dans toutes ces bagatelles ce n'est point la chose en elle-même qui saisit le Lecteur, mais seulement la maniére de l'exprimer. Ce qu'on ne peut pas dire des Ouvrages, où le cœur est pris par la chose même, & qui a achent indépendamment des graces du stile; comme sont nos* Romans, *& tous ces* Ecrits *que l'usage autorise, où l'Amour est representé comme la premiere vertu des belles Ames; où les maximes des gens vertueux sont traitées de Contes de vieille; où on établit pour principe, que la raison ni la sagesse ne sont point faites pour le bel âge; & où les passions, au lieu d'être peintes comme elles sont, & d'une maniere propre à en faire sentir le ridicule ou l'horreur, y sont par tout déguisées & revêtues de tous les charmes qui peuvent les insinuer dans le cœur d'une personne sans experience, & la faire tomber dans cette mélancolie funeste, & dans ces rêveries contagieuses qui sont la source la plus ordinaire de la corruption.*

C'est pourquoi sans vouloir faire l'apologie de la Fontaine, *je ne craindrai point d'avancer que ses* Contes, *quelques licencieux qu'ils puissent êtres, sont incomparablement moins dangereux que les* Elégies d'Ovide *& les* Opéra *de* Quinaut. *Ce n'est pas à dire que je pré-*

mde aprouver les Contes *de la* Fontaine, *ni même disculper entierement mes* Epigrammes, *quoique je sois à cet égard dans un cas bien plus favorable que tous les Auteurs qui m'ont jamais precedé. Car il y a une grande diférence entre un homme qui fait de propos délibéré un Livre en forme, qui y donne un tems considerable de sa vie, & qui le fait ensuite imprimer lui-même sous son nom, ou celui qui dans le cours de son âge se trouve avoir fait en badinant & sans dessein, une trentaine d'*Epigrammes, *qui toutes ensembles ne font pas deux cens cinquante vers, & dont la plus longue ne lui a pas couté une demie-heure d'aplication. Dira-t-on que j'ai voulu faire la base de ma réputation d'un travail de quinze ou seize heures répandues sur toute ma vie, pendant que celle de mes* Odes sacrées *m'a couté des semaines entiéres à tourner & à polir? Certainement cette idée n'entrera jamais dans l'esprit d'un homme raisonnable. D'ailleurs tout Ouvrage, de quelque nature qu'il soit, n'est jamais censé public, que lorsqu'il est imprimé. On n'auroit guére d'obligation à* Quintilien *de ses admirables* Institutions, *si elles étoient demeurées ensevelies dans l'oubli, & si* le Pogge *au bout de plusieurs siécles n'avoit déterré un tresor, qui jusques-là n'avoit été que fort imparfaitement connu. Il en est de même d'un mauvais Livre. Lorsqu'il devient public, ce n'est pas seulement à l'Auteur qu'on s'en doit prendre. C'est à celui qui en rassemble les parties, qui le rédige en corps, qui y ajoute du sien, qui y fait des commentaires à sa mode, qui en distribue des copies : enfin qu'il le fait imprimer.*

On peut dire la même chose en general de tout ce qui s'apelle Satire. *Celui qui la rend publique, n'est pas moins criminel que celui qui l'a composée; & c'est pour cela que la Loi de* Valens *& de* Valentinien *impose à celui qui fait courir un Libelle, la même peine qu'à son Auteur. Mais si au contraire cette* Satire *n'est autre chose qu'un portrait general ou allegorique, où personne*

ne soit nommé, on ne peut pas dire que celui qui en est l'Auteur, soit coupable; mais bien le Lecteur qui en fait une aplication maligne, qui y donne un titre de sa façon, ou qui y cherche des sens & des raports injurieux à telle ou telle personne. Car enfin qu'est-ce qui caractérise la Satire? *Ce n'est autre chose que le nom de ceux qu'on y ataque. Tout portrait, quelque ressemblant qu'il puisse être, n'a jamais merité le nom de* Satire, *lorsque personne n'y est ataqué nommément. Autrement il faudroit traiter de Libelle les Comédies les plus innocentes, qui n'ont de mérite qu'à proportion de la ressemblance des portraits avec les originaux. Il seroit ridicule de faire un crime à* la Bruiére *des portraits qui sont en foule dans son Livre. Mais ceux qui en ont fait la Clef prétendue, mériteroient sans doute un châtiment exemplaire, s'ils étoient connus. Et si quelqu'un avoit l'impudence de faire un voiage exprès en Hollande pour faire imprimer cette Clef, & s'en vantoit publiquement dans les Gazettes, il auroit beau dire, je n'en suis pas l'Auteur, on lui demanderoit, de quel droit il s'avise de publier un Libelle de cette nature, & il encoureroit à bon droit la peine des Calomniateurs: à plus forte raison si ce même homme avoit eu l'insolence d'atribuer ce Libelle à un Auteur qui en seroit innocent.*

Il y auroit beaucoup d'autres choses à dire sur cette matiére; mais tous ces éclaircissemens & beaucoup d'autres trouveront leur place dans quelque autre Ecrit. Je me contenterai de dire un mot sur ce qui regarde l'exercice de la Poësie, plutôt comme une ressource innocente contre l'ennui & la solitude, que comme un métier & une occupation suivie. En éfet, tous mes Amis savent, que loin d'être tirannisé par la passion de rimer, j'ai souvent passé des années entieres sans songer à faire un seul vers, & eux-mêmes m'en ont fait plusieurs fois la guerre. Cependant comme la bonté d'un Ouvrage ne se mesure point à sa grosseur, & qu'au contraire un grand Livre est souvent un grand mal, je ne desespe-

roit pas que celui-ci ne put meriter l'aprobation des honnêtes gens, si j'avois été aussi heureux à profiter des regles, que nos anciens Maîtres nous ont laissées, que j'ai été soigneux de les étudier.

Car j'avoüe ingenuement, que je ne suis point de ceux, qui mesurant l'étendüe d'un Art à l'étendue de leurs connoissances, pensent qu'un Auteur doit être lui-même son Legislateur & son modéle; & se faisant un merite de leur ignorance, traitent de sterilité le soin qu'un Ecrivain a pris de s'enrichir des decouvertes de ceux qui l'ont precedé. Ces Messieurs croient, qu'il n'y a qu'à écrire à bon compte, persuadés qu'ils feront toujours bien, pourvu qu'ils fassent autrement que ceux qui ont deja reussi, & qu'au pis aler ils en seront quittes pour coudre à leurs Ouvrages quelque nouveau Systême de Poësie tiré de leur imagination, & acommodé à leur façon d'écrire; sans songer que cette conduite est le principe de cette rebutante uniformité qui regne dans leurs Ecrits, que le petit fonds, dans lequel ils se renferment, ne peut leur fournir assez d'idées pour donner à leurs Ouvrages cette varieté qui soutient l'atention d'un Lecteur; & que dans la crainte de passer pour Plagiaires des Anciens, ils deviennent eux-mêmes leurs propres Plagiaires, c'est-à-dire, les Copistes souvent d'un très-mauvais Original.

Loin de me piquer comme eux de ne devoir rien qu'à moi-même, j'ai toujours cru avec LONGIN, *que l'un des plus surs chemins pour arriver au sublime, étoit l'imitation des Ecrivains illustres qui ont vecu avant nous, puis qu'en éfet rien n'est si propre à nous élever l'ame, & à la remplir de cette chaleur qui produit les grandes choses, que l'admiration dont nous nous sentons saisis à la vue des Ouvrages de ces Grands Hommes. C'est pourquoi si je n'ai pas reussi dans les* ODES *que j'ai tirées de* DAVID, *je ne dois en acuser que la foiblesse de mon genie; car je suis obligé d'avoüer, que si j'ai jamais senti ce que c'est qu'enthousiasme, ç'a été*

principalement en travaillant à ces mêmes Cantiques, *que je donne ici à la tête de mes Ouvrages.*

*Je leur ai donné le titre d'*Odes ſacrées, *à l'exemple de* RACAN, *celui de* Traduction *ne me paroiſſant pas convenir à une imitation auſſi libre que la mienne, qui d'un autre coté ne s'écarte pas aſſez de ſon original pour mériter le nom de* Paraphraſe. *Et d'ailleurs, ſi on a de l'*Ode *l'idée qu'on en doit avoir, & ſi on la conſidere non pas comme un aſſemblage de jolies penſées redigées par chapitres, mais comme le veritable Champ du Sublime & du Pathetique, qui ſont les deux grands reſſorts de la Poëſie, il faut convenir que nul Ouvrage ne merite ſi bien le nom d'*Odes *que les* Pſeaumes *de* David. *Car où peut-on trouver ailleurs rien de plus divin, ni où l'inſpiration ſe faſſe mieux ſentir; rien, dis-je, de plus propre à enlever l'eſprit & en même tems à remüer le cœur? Quelle abondance d'images! quelle varieté de figures! quelle hauteur d'expreſſions! quelle foule de grandes choſes dites, s'il ſe peut, d'une maniere encore plus grande! Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que tous les Hommes ont admiré ces precieux reſtes de l'Antiquité prophane; où on entrevoit quelques traits de cette lumiere & de cette majeſté, qui éclate dans les* Cantiques ſacrez; *& quelques beaux raiſonnemens qu'on puiſſe étaler, on ne detruira pas cette admiration, tant qu'on n'aura à leur opoſer que des amplifications de College, jettées toutes, pour ainſi dire, dans le même moule, & où tout ſe reſſemble, par ce que tout y eſt dit du même ton & exprimé de la même maniere: ſemblables à ces figures, qui ont un nom particulier parmi les Peintres, & qui n'étant touchées qu'avec une ſeule couleur, ne peuvent jamais avoir une veritable beauté, parce que l'ame de la peinture leur manque, je veux dire, le coloris.*

Je me ſuis ataché ſur toutes choſes à éviter cette monotomie dans mes Odes *du ſecond Livre, que j'ai variées à l'exemple d'*HORACE, *ſur lequel j'ai tâché de*

*me former, comme lui-même s'étoit formé sur les anciens Lyriques. Ce second Livre est suivi d'une autre espece d'*Odes *toute nouvelle parmi nous, mais dont il seroit aisé de trouver des exemples dans l'Antiquité. Les Italiens les nomment* Cantates, *parce qu'elles sont particulierement afectées au chant. Ils ont coutume de les partager en trois recits coupez par autant d'airs de mouvement, ce qui les oblige à diversifier les mesures de leurs strophes, dont les vers sont tantot plus longs & tantot plus courts, comme dans les Chœurs des anciennes Tragedies, & dans la plupart des* Odes *de* PINDARE.. *J'avois entendu quelques-unes de ces* Cantates, *& cela me donna envie d'essaier, si on ne pourroit point à l'imitation des Grecs réconcilier l'*Ode *avec le* chant. *Mais comme je n'avois point d'autre modéle que les Italiens, à qui il arrive souvent, aussi bien qu'à nous autres François, de sacrifier la raison à la commodité des Musiciens, je m'aperçus après en avoir fait quelques-unes, que je perdois du coté des Vers, ce que je gagnois du côté de la Musique, & que je ne ferois rien qui vaille, tant que je me contenterois d'entasser des Phrases Poëtiques, sans dessein ni sans liaison. C'est ce qui me fit venir la pensée de donner une forme à ces petits Poëmes, en les renfermant dans une Allégorie exacte, dont les récits fissent le corps, & les airs chantans l'ame ou l'aplication. Je choisis parmi les Fables anciennes celles que je crus les plus propres à mon dessein; car toute Histoire fabuleuse n'est pas propre à être allegorisée, & cette maniere me reüssit assez pour donner envie à plusieurs Auteurs de travailler sur le même plan. De savoir si ce plan est le meilleur que j'eusse pu choisir, c'est ce qu'il ne me convient pas de decider, parce qu'en matiere de Nouveautés rien n'est si trompeur qu'une premiere vogue, & qu'il n'y a jamais que le tems qui puisse aprécier leur merite, & le reduire à sa juste valeur.*

Quant à mes Epîtres, *je les ai travaillées avec la même aplication que mes autres Ouvrages, & j'y ai même*

donné d'autant plus de soin, qu'aiant à y parler de moi en plusieurs endroits, il faloit relever en quelque sorte la petitesse de la matiere par les agremens de la diction. On pourra voir par quelques-unes de ces Pieces, qui sont faites il y a plusieurs années, que ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis en bute aux noirceurs de ces bonnêtes Messieurs, dont je parle au commencement de cette Préface, *& que je sai il y a long-tems de quoi ils sont capables. Du reste, je me suis assujetti dans ces* Epîtres *aussi bien que dans les* Allégories *& les* Epigrammes *qui suivent, à une mesure de vers qui avoit été assez negligée pendant tout le Siecle passé, & qui est pourtant la plus convenable de toutes au stile naïf & à la narration: ce qu'il me seroit aisé de prouver, si je ne craignois d'ennuyer le Lecteur par un détail d'observations dont il n'a que faire. Ce n'est pas que je pretende par-là que toutes les graces de ce stile, dont* Marot *nous a laissé un si excellent modelle, soient uniquement renfermées dans la mesure de ses vers, & dans le langage de son tems: ce seroit rendre très-aisée une chose très-dificile: mais il est certain qu'avec le genie qui ne s'aquiert point, cette espece de mechanique dont l'usage est facile à aquerir, contribue fort à l'élegance d'un Ouvrage, & que c'est souvent la contrainte aparente de la mesure & de l'arrangement des rimes, qui donne au stile cet air de liberté que n'ont point les Vers les plus libres, & les plus faciles à faire.*

Voilà ce que j'avois à dire en general sur les Ouvrages qui composent cette Edition. J'y ai ajouté à la fin quelques Poësies *de diférens caracteres, qui n'ont pu trouver leur place dans le rang des autres, & qui toutes ensemble font un Recueil complet de tout ce que j'ai jamais fait de Vers un peu suportables pendant que je m'en suis mêlé. J'en excepte toujours ceux que j'ai dit, aussi-bien qu'une petite* * Allégorie, *qui a eu le sort des autres*

* C'est *la Franc* * * * qu'on trouvera à la page 227.

Pieces que je n'ai point données, c'est-à-dire, de courir le monde malgré moi, & toute diferente de ce que je l'ai faite il y a plus de quinze ans. Je l'avois intitulée, Le Masque de Laverne, *qui est le seul titre qu'elle puisse avoir, & je proteste ici que celui qu'on a substitué à la place, n'est point de mon invention, & n'a été imaginé que par les ennemis d'une personne avec qui j'étois brouillé en ce tems-là, & qui certainement ne ressemble en aucune façon au fantôme qui y est dépeint. C'est la seule raison qui m'empêche de la faire imprimer, quelque interêt que je pusse avoir à la faire paroître comme elle est éfectivement. Mais je croirois me faire tort, si je laissois échaper cette ocasion de rendre justice au merite d'un Homme qui depuis dix ans m'a non-seulement donné toutes les marques d'une reconciliation parfaite; mais qui dans un tems où la plupart de ceux qui se disoient mes Amis, ont cru qu'il étoit du bon air de se liguer contre moi, s'est comporté à mon égard d'une maniere si noble, si ferme & si genereuse, que je me sens obligé de le regarder toute ma vie, non pas simplement comme un très-galant Homme, mais comme un des plus rares & des plus vertueux Amis qu'il y ait au monde.* * Qui enim utraque in re, gravem, constantem, habilem se in amicitia præstiterit, hunc ex maximè raro hominum genere judicare debemus, & pænè divino.

* *Cic. de Amicitia.*

LETTRE

*LETTRE DE Mr. ROUSSEAU, A Mr. DU FRESNY, AUTEUR DU NOUVEAU MERCURE GALANT.

» J'*Aprens avec plaisir, Monsieur, que votre* Mercu-
» re *continue d'avoir tout le succès qu'il mérite,*
» *& que le Public, si souvent injuste à l'égard des*
» *Auteurs, vous rend toujours la justice qui vous est*
» *due. Mon amitié ne me permet pas de vous laisser*
» *ignorer la part que j'y prens, & la bonté que vous*
» *avez de vouloir bien m'associer à votre réputation,*
» *en mêlant mes Ouvrages avec ceux de tant d'Ecri-*
» *vains que votre Livre rend célébres, exigeroit quel-*

* Cette *Lettre* est tirée du *Journal de Trévoux* du mois d'Octobre 1711.

» que chose de plus de ma reconnoissance, si, par une » bizarrerie ordinaire de mon étoile, l'honneur que » vous avez dessein de me faire (permettez moi de le » dire, Monsieur,) ne tournoit en quelque sorte à ma » confusion. Vous n'ignorez pas que parmi une infinité » de vers que l'on prend plaisir à débiter sous mon » nom, il y en a très-peu qui soient véritablement de » moi, & comme ce petit nombre ne doit sa vogue » qu'à la mémoire peu judicieuse de quelques jeunes » gens qui me les ont oüi réciter, il est impossible qu'ils » ne soient parvenus au Public fort imparfaits. C'est » une expérience que je fais depuis long-tems, & je puis » vous assûrer, Monsieur, que dans toutes les copies » courantes où je me suis trouvé, je n'y ai pas vu » une seule Piéce de moi qui ne fut méconnoissable. Ajou- » tez à cela peut-être la malice de ceux qui vous les » communiquent, & qui, après s'être éforcés de me » rendre odieux, en m'atribuant des vers que je n'ai » pas faits, cherchent à me rendre méprisable, en défi- » gurant ceux dont je suis l'Auteur. Il seroit desagréa- » ble pour vous, Monsieur, que votre bonne foi dé- » meurât plus long-tems complice de leur malignité, » & très-fâcheux pour moi, que le seul Ami qui me re- » ste peut-être parmi les Poëtes, contribuât innocem- » ment à me rendre ridicule. Je dois à la mémoire » de Mr. de Vise votre Prédécesseur ce témoignage, » qu'il s'est aquité pendant sa vie assez religieusement » de la parole qu'il m'avoit donnée, de ne jamais » faire mention de moi dans ses Recueils. J'ai lieu d'es- » pérer de vous la même complaisance, & je vous » ferois tort de vous estimer moins galant homme que » lui. J'ose même vous prier de faire imprimer cette » Lettre dans vôtre premier Mercure, quelque peu » digne qu'elle soit d'y avoir place, & si je puis en échan- » ge vous être bon à quelque chose dans un païs où » les Montagnes ne laissent pas de porter assez souvent » des fruits, & quelquefois même des fleurs, je vous

» *prie de ne me point épargner. Je me ferai un plai-*
» *sir véritable d'entretenir quelque commerce avec un*
» *Homme comme vous, pourveu que ce soit en prose, &*
» *je ne négligerai aucune ocasion de vous marquer par*
» *mes services combien je suis, Monsieur, &c.*

A Soleure, le 8. Avril 1711.

EPITRE DE MR. LE MARQUIS DE LA FARE, *AU* SR. ROUSSEAU.

REçois avec plaisir l'*Epitre*
De ton Ami ressuscité,
Cher *Rousseau*, qui se sent flaté
D'être par toi sur le regître
De ceux dont la fidélité
A le mieux mérité ce titre.
Au reste je suis enchanté
Par l'heureuse variété,
La recherche, la nouveauté,
Et la noblesse de tes Rimes:
Plus encor par la vérité
Qui régne en toutes tes maximes,
Et confond la malignité
De ceux qui t'avoient imputé
Insolemment leurs propres rimes.
Que j'aime aussi la netteté,
Avec laquelle tu t'exprimes!
Quelle rare fécondité

D'images riantes, sublimes,
Et de ces beautés légitimes
Des vieux Auteurs qu'as fréquenté!
Tu connois ma sincérité;
Non, tu ne saurois assez croire
Combien est utile à ta gloire,
Et par tous ses Lecteurs vanté,
Ton Livre qui sera porté
Sans doute, au Temple de Mémoire
Par les Muses qui l'ont dicté
Cette Prophétie eut été
Acomplie au siécle d'*Horace*.
Or à présent que le Parnasse
Est vilainement infecté,
Et n'est plus qu'un Mont déserté,
Où maint & maint Corbeau croasse;
N'espére pas de telle Race
La loüange qu'as mérité;
Toi, qui par leurs Vers à la glace
Ne put jamais être imité.
Mais où donc me sens-je emporté
Par un mouvement de colère
Contre telle déloiauté?
Puisse au moins le zéle sincére
D'un cœur exempt de fausseté,
Et te consoler & te plaire.

LETTRE ECRITE PAR LE Sr. ROUSSEAU, AU Sr. DE MACHY, EN LUI ENVOYANT L'ODE SUR LA NAISSANCE DU DUC DE BRETAGNE.

JE viens de faire pour vous, ce que je n'ai pas voulu faire pour des Princes ; mais les devoirs de l'Ami doivent aler devant ceux du Courtisan. J'ai copié mon Ode pour vous l'envoier, & vous la trouverez dans ce paquet. J'espére que vous en serez content, & à mon gré, je n'ai point fait d'Ouvrage, où j'aie mis tant d'art que dans celui-là. Car aiant dessein de donner une idée des fougues de l'Ode, que je puis dire qu'aucun François n'a connues, & voulant oposer ce caractére à celui des Odes de Mr. De la Motte, que j'avois condannées publiquement, malgré les sufrages de l'Académie, je courois véritablement un grand risque, & je marchois, comme dit notre Horace,

Per ignes suppositos cineri doloso.

Il faloit donc m'apuier d'autorités dans les endroits, où mon Enthousiasme paroissoit le plus violent, c'est ce que j'ai fait en prenant mes plus hautes idées dans la IV. Eglogue *de* Virgile, *dans le Prophéte* Isaïe, *& dans la seconde* Epitre *de St.* Pierre, *dont vous reconnoîtrez que ma VIII. IX. & X. Strophe sont tirées, desorte que mes Auteurs ne pouvant être condamnées, je me suis mis en sûreté d'autant mieux, que toutes ces Strophes sont encore allégoriques à la Paix, que je prédis qui va régner sur toute la Terre, & ces magnifiques images de* nouveaux Cieux, *& d'une* Terre nouvelle reformée *du Cahos après sa Conflagration, ont éfectivement saisi tout le monde, & ont peut-être plus fait concevoir ce que c'est que le desordre de l'*Ode, *que n'auroient pu faire toutes les définitions. En éfet, ce desordre a ses Régles, son art, & sa méthode; mais d'autant plus belles, qu'elles sont plus cachées, & que les liaisons en sont imperceptibles; comme celles de nos conversations, quand elles sont animées par cette espéce d'yvresse d'esprit, qui les empéche de languir. En telle sorte que ce desordre est proprement la sagesse habillée en folie, & dégagée de ces chaines géométriques qui la rendent pesante & inanimée. J'ai changé les six derniers vers de ma derniere Strophe qui ataquoient Mr.* De la Motte, *& ç'a été le premier fruit de notre réconciliation, qui est très-sincére des deux parts, & qui a été fort aprouvée de tous les honnêtes gens. Les* Cafés *en ont pali, & ont regardé comme une trahison éfroiable*, que leur Général ait fait la paix sans y comprendre ses Alliés. *Mais je leur ai fait dire, qu'il ne tiendroit qu'à eux d'entrer dans l'acord, &* que quand les Généraux étoient acomodés, les Goujats étoient censés compris dans l'Amnistie.

Si vous avez quelque bon Conte a m'envoier, faites

m'en part, & s'il est propre à mettre en Epigramme, je tâcherai de ne le point gâter. Je suis, &c.

A Paris, le 28. Février 1707.

Si pourtant quelque Esprit timide,
Du Pinde ignorant le détours,
Oposoit les régles d'*Euclide*
Aux desordres de mes discours;

Qu'il sache qu'autrefois *Virgile*
Fit même aux Muses de Sicile
Aprouver de pareils transports;
Et qu'enfin cet heureux délire
Peut seul des Maîtres de la Lire
Immortaliser les acords.

Qu'il sache que sur le Parnasse,
Le Dieu dont autrefois Horace
Aprit à chanter les Héros,
Préfere ces fougues liriques
A tous les froids Panegiriques
Du Pindare *des Jeux Floraux.*

ODES.

p.2



ODE SUR LES CONQUERANS

FORTUNE, dont la main couronne
Les forfaits les plus inouïs,
Du faux éclat qui t'environne
Serons-nous toujours éblouïs?
Jusques à quand, trompeuse Idole
D'un Culte honteux & frivole,
Honorerons-nous tes Autels?
Verra-t-on toujours tes caprices
Consacrés par les Sacrifices,
Et par l'Hommage des Mortels?

Le Peuple dans ton moindre ouvrage
Adorant la prosperité,
Te nomme grandeur de courage,
Valeur, prudence, fermeté.
Du titre de Vertu suprême
Il dépouille la Vertu même
Pour le Vice que tu cheris;
Et toujours ses fausses Maximes
Erigent en Heros sublimes
Tes plus coupables Favoris.

❧

Mais de quelque superbe Titre
Que tes Héros soient revêtus,
Prenons la Raison pour arbitre,
Et cherchons chez eux leurs Vertus.
Je n'y trouve qu'extravagance,
Foiblesse, injustice, arrogance,
Trahisons, fureurs, cruautés.
Etrange Vertu qui se forme
Souvent de l'assemblage énorme
Des Vices les plus détestés!

❧

Apren que la ſeule Sageſſe
Peut faire les Heros parfaits;
Qu'elle voit toute la baſſeſſe
De ceux que la Fortune a faits.
Qu'elle n'adopte point la Gloire,
Qui naît d'une injuſte Victoire,
Que le fort remporte pour eux:
Et que devant ſes yeux Stoïques,
Leurs Vertus les plus Heroiques
Ne ſont que des Crimes heureux.

Quoi, Rome, l'Italie en cendre,
Me feront honorer Sylla!
J'admirerois dans Alexandre,
Ce que j'abhorre en Attila!
J'apellerois Vertu guerriere,
Une vaillance meurtriere,
Qui dans mon ſang trempe ſes mains!
Et je pourrois forcer ma bouche
A louër un Heros farouche
Né pour le malheur des Humains!

Quels traits me preſentent vos faſtes,
Impitoiables Conquerans,
Des vœux outrés, des Projets vaſt
Des Rois vaincus par des Tyrans
Des Murs que la flâme ravage,
Des Vainqueurs fumans de carnag
Un peuple aux fers abandonné:
Des Meres pâles & tremblantes
Arrachant leurs Filles ſanglantes
Des mains du Soldat effréné.

Juges inſenſés que nous ſommes,
Nous admirons de tels Exploits,
Eſt-ce donc le malheur des Hommes
Qui fait la Vertu des grands Rois?
Leur Gloire féconde en Ruïnes
Sans le Meurtre, & ſans les Rapines
Ne ſauroit-elle ſubſiſter?
Images des Dieux ſur la Terre,
Eſt-ce par des coups de Tonnerre
Que leur Grandeur doit éclater?

Mais je veux que dans les Allarmes
Réside le solide Honneur :
Quel Vainqueur ne doit qu'à ses Armes
Ses Triomphes & son bonheur ?
Tel qu'on nous vante dans l'Histoire,
Doit peut-être toute sa Gloire
A la honte de son Rival,
L'inexperience indocile
Du Compagnon de Paul Emile
Fit tout le succès d'Annibal.

❦

Quel est donc le Heros solide,
Dont la Gloire ne soit qu'à Lui ?
C'est un Roi que l'Equité guide,
Et dont les Vertus sont l'apui ;
Qui prenant Titus pour modelle,
Du bonheur d'un Peuple fidelle
Fait le plus cher de ses souhaits :
Qui fuit la basse flaterie,
Et qui, Pere de la Patrie,
Compte ses jours par ses Bienfaits.

❦

Vous, chez qui la guerriere audace
Tient lieu de toutes les Vertus,
Concevez Socrate à la place
Du fier meurtrier de Clytus.
Vous verrez un Roi respectable,
Humain, genereux, équitable,
Un Roi digne de nos Autels:
Mais à la place de Socrate,
Le fameux Vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des Mortels.

Heros cruels & sanguinaires,
Cessez de vous enorgueillir
De ces Lauriers imaginaires,
Que Bellone vous fait cueillir.
En vain le Destructeur rapide
De Marc Antoine, & de Lépide
Remplissoit l'Univers d'horreurs:
Il n'eut point eu le nom d'Auguste
Sans cet Empire heureux & juste,
Qui fit oublier ses fureurs.

Montrez nous Guerriers magnanimes,
Vôtre Vertu dans tout ſon jour ?
Voions comment vos Cœurs ſublimes
Du Sort ſoutiendront le retour ?
Tant que ſa faveur vous ſeconde
Vous êtes les Maîtres du Monde
Vôtre Gloire nous éblouït :
Mais au moindre revers funeſte,
Le Maſque tombe, l'Homme reſte,
Et le Heros s'évanouït.

L'effort d'une Vertu commune,
Suffit pour faire un Conquerant ;
Celui qui dompte la Fortune,
Merite ſeul le nom de Grand.
Il pert ſa volage aſſiſtance,
Sans rien perdre de ſa conſtance,
Dont il vit ſes Honneurs accrus :
Et ſa grande Ame ne s'altere,
Ni des Triomphes de Tibere,
Ni des Diſgraces de Varus.

De ſes mouvemens toujours Maître,
En tout il fuit le vain excès ;
Il ſçait que la Gloire doit être
Indépendante du ſuccès.
Si la Fortune le traverſe,
Sa conſtante Vertu s'exerce
Dans cet obſtacle paſſager.
Le bonheur peut avoir ſon terme ;
Mais la Sageſſe eſt toujours ferme,
Et le Deſtin toujours leger.

❧

En vain une fiere Déeſſe
D'Enée a réſolu la Mort.
Ton ſecours, puiſſante Sageſſe
Triomphe des Dieux & du Sort.
Par toi Rome au bord du naufrage,
Preſque dans les murs de Carthage
Vangea le ſang de ſes Guerriers ;
Et ſuivant tes divines traces,
Vit au plus fort de ſes Diſgraces
Changer ſes Cyprez en Lauriers.

❧

ODE
A
Mr. DE LA FARE,
SUR LA
RAISON.

Dans la route que je me trace,
La Fare, daigne m'éclairer,
Toi, qui dans le ſentier d'Horace,
Marches ſans jamais t'égarer,
Qui par les leçons d'Ariſtippe,
De la ſageſſe de Chriſippe,
As ſçu corriger l'âpreté :
Et qui, telle qu'au tems d'Aſtrée,
Nous montres la Vertu parée
Des attraits de la Volupté.

Ce feu ſacré que Promethée,
Oſa dérober dans les Cieux,
La Raiſon à l'Homme apportée,
Le rend preſque ſemblable aux Dieux,
Se pourroit-il ſage LA FARE,
Qu'un Preſent ſi noble, & ſi rare,
De nos maux devînt l'inſtrument?
Et qu'une Lumiere Divine,
Put jamais être l'origine,
D'un déplorable aveuglement?

Lorſqu'à l'Epoux de Penélope
Minerve accorde ſon ſecours,
Les Leſtrigons, & le Cyclope,
En vain s'arment contre ſes jours;
Aidé de cette intelligence,
Il triomphe de la vengeance
De Neptune en vain courroucé;
Par elle il brave les careſſes
Des Sirennes enchantereſſes,
Et le breuvage de Circé.

De la Vertu qui nous conſerve,
C'eſt le ſymbolique tableau,
Chaque Mortel a ſa Minerve,
Qui doit lui ſervir de flambeau;
Mais cette Déïté propice
Marchoit toujours devant Uliſſe,
Lui ſervant de guide & d'appui:
Au lieu que par l'Homme conduite,
Elle ne va plus qu'à ſa ſuite,
Et ſe précipite avec lui.

Loin que la Raiſon nous éclaire,
Et conduiſe nos actions,
Nous avons trouvé l'art d'en faire
L'Orateur de nos Paſſions;
C'eſt un Sophiſte qui nous jouë,
Un vil complaiſant qui ſe louë,
A tous les fous de l'Univers;
Qui s'habillant du nom de Sages,
La tiennent ſans ceſſe à leurs gages,
Pour autoriſer leurs travers.

C'est elle qui nous fait accroire,
Que tout cede à nôtre pouvoir :
Qui nourrit nôtre folle Gloire
De l'ivresse d'un faux sçavoir :
Qui par cent nouveaux stratagêmes,
Nous masquant sans cesse à nous mêmes,
Parmi les Vices nous endort :
Du furieux fait un Achille,
Du fourbe un Politique habile,
Et de l'Athée un esprit fort.

✻✻

Mais vous Mortels, qui dans le Monde,
Croiant tenir les premiers rangs,
Plaignez l'ignorance profonde
De tant de Peuples differens ;
Qui confondez avec la Brutte,
Le Huron caché sous sa hute
Au seul instinct presque réduit,
Parlez ! quel est le moins barbare,
D'une Raison qui nous égare,
Ou de l'Instinct qui le conduit ?

✻✻

La Nature en treſors fertile
Lui fait abondamment trouver
Tout ce qui lui peut être utile,
Soigneuſe de le conſerver;
Content du partage modeſte
Qu'il tient de la bonté Celeſte,
Il vit ſans trouble, & ſans ennui:
Et ſi ſon Climat lui refuſe
Quelques biens dont l'Europe abuſe,
Ce ne ſont plus des biens pour lui.

Couché dans un Antre ruſtique,
Du Nord il brave la rigueur,
Et nôtre luxe Aſiatique
N'a point énervé ſa vigueur;
Il ne regrette point la perte
De ces Arts dont la découverte
A l'Homme a coûté tant de ſoins:
Et qui devenus neceſſaires,
N'ont fait qu'augmenter nos miſeres,
En multipliant nos beſoins.

Il méprise la vaine étude
D'un Philosophe pointilleux,
Qui nageant dans l'incertitude,
Vante son sçavoir merveilleux;
Il ne veut d'autre connoissance,
Que ce que la Toute-puissance
A bien voulu nous en donner;
Il sçait qu'il a créé les Sages
Pour profiter de ses Ouvrages,
Et non pour les examiner.

⁂

Ainsi d'une erreur dangereuse,
Il n'avale point le poison,
Et nôtre clarté tenebreuse
N'a point offusqué sa Raison;
Il ne se tend point à lui-même
Le piege d'un adroit systême
Pour se cacher la verité:
Le crime à ses yeux paroît crime,
Et jamais rien d'illegitime,
Chez lui n'a pris l'air d'Equité.

⁂

Maintenant fertiles Contrées,
Sages Mortels, Peuples heureux,
Des Nations Hyperborées
Plaignez l'aveuglement affreux;
Vous, qui dans la vaine Nobleſſe,
Dans les honneurs, dans la moleſſe,
Mettez la gloire, & les plaiſirs:
Vous, de qui l'infâme avarice,
Promene au gré de ſon caprice,
Les inſatiables deſirs.

Oüi, c'eſt toi monſtre deteſtable,
Fatal ennemi des Humains,
Qui ſeul du bonheur veritable,
A l'Homme as fermé les chemins.
Pour appaiſer ſa ſoif ardente
La Terre en Treſors abondante
Feroit germer l'Or ſous ſes pas:
Il brûle d'un feu ſans remede
Moins riche de ce qu'il poſſede,
Que pauvre de ce qu'il n'a pas.

Ah ! Si d'une pauvreté dure
Nous cherchons à nous affranchir,
Raprochons-nous de la Nature
Qui ſeule peut nous enrichir.
Forçons de funeſtes obſtacles,
Reſervons pour nos Tabernacles,
Cet Or, ces Rubis, ces Métaux :
Ou dans le ſein des Mers avides,
Jettons ces richeſſes perfides,
L'unique inſtrument de nos maux.

Ce ſont là les vrais Sacrifices
Par qui nous pouvons étouffer
Les ſemences de tous les Vices
Qu'on voit ici bas triompher.
Otez l'interêt de la Terre,
Vous en exilerez la Guerre,
L'honneur rentrera dans ſes droits :
Et plus juſtes que nous ne ſommes,
Nous verrons regner ſur les Hommes
Les mœurs à la place des Loix.

Sur tout reprimons les saillies
De nôtre curiosité,
Source de toutes nos folies,
Mere de nôtre vanité;
Nous errons dans d'épaisses ombres,
Où souvent nos lumieres sombres
Ne servent qu'à nous éblouïr;
Soyons ce que nous devons être,
Et ne perdons point à connoître
Des jours destinez à jouïr.

ODE SUR LA NAISSANCE DU DUC DE BRETAGNE.

EN 1707.

DESCEN de ſa double colline
Nimphe, dont le Fils amoureux,
Du ſombre Epoux de Proſerpine
Sçut fléchir le cœur rigoureux.
Vien ſervir l'ardeur qui m'inſpire:
Déeſſe, prête-moi ta Lire,
Ou celle de ce Grec * vanté,
Dont, par le ſuperbe Alexandre,
Au milieu de Thébes en cendre,
Le ſejour fut ſeul reſpecté.

* *Pindare.*

Quel Dieu propice nous ramène,
L'espoir que nous avions perdu!
Un Fils de Thétis ou d'Alcmene,
Par les Dieux nous est-il rendu?
N'en doutons point; le Ciel sensible,
Veut réparer le coup terrible,
Qui nous fit verser tant de pleurs,
Hâtez vous, ô chaste Lucine!
Jamais plus illustre Origine
Ne fut digne de vos faveurs.

Peuple, voici le premier gage
Des biens qui vous sont préparez,
Cet Enfant est l'heureux présage,
Du repos que vous desirez.
Les premiers instans de sa Vie,
De la Discorde & de l'Envie,
Verront éteindre le flambeau,
Il renversera leurs Trophées,
Et leurs Couleuvres étouffées
Seront les jeux de son berceau,

Ainsi durant la nuit obscure,
De Vénus l'Etoile nous luit;
Favorable & brillante augure,
De l'Eclat du jour qui la suit.
Ainsi dans le fort des Tempêtes,
Nous voyons briller sur nos têtes,
Ces feux amis des Matelots,
Presage de la Paix profonde,
Que le Dieu qui régne sur l'Onde,
Va rendre à l'Empire des flots.

Quel Monstre de carnage avide,
S'est emparé de l'Univers?
Quelle impitoyable Euménide
De ses feux infecte les airs?
Quel Dieu soufle en tous lieux la Guerre,
Et semble à dépeupler la Terre
Exciter nos sanglantes mains?
Mégére des Enfers bannie,
Est-elle aujourd'hui le Genie,
Qui préside au sort des Humains?

Arrête, Furie implacable,
Le Ciel veut calmer ſes rigueurs;
Les feux d'une Guerre coupable,
N'ont que trop embraſé nos cœurs.
Aimable Paix, Vierge ſacrée,
Décen de la voûte azurée;
Vien voir les Temples relevez,
Et raméne au ſein de nos Villes,
Les Dieux bien faiſans & tranquilles,
Que nos crimes ont ſoulevez.

Mais où ſuis-je? quel trait de flamme,
M'échauffe d'une ſainte horreur?
Quel Dieu fait entrer dans mon Ame,
Une Profetique fureur?
Loin d'ici profane vulgaire;
Apollon m'inſpire & m'éclaire:
C'eſt lui, je le vois, je le ſens;
Mon cœur cede à ſa violence:
Mortels, reſpectez ſa preſence;
Prêtez l'oreille à mes accens.

Les tems prédits par la Sybille,
A leurs termes ſont parvenus,
Nous touchons au Regne tranquille,
Du vieux Saturne & de Janus,
Voici la ſaiſon deſirée,
Où Themis & ſa Sœur Aſtrée,
Rétabliſſans leurs Saints Autels,
Vont ramener ces jours inſignes,
Où nos Vertus nous rendoient dignes
Du commerce des Immortels.

Que vois-je ! quel nouveau miracle,
Tient encor mes ſens enchantez !
Quel vaſte, quel pompeux ſpectacle,
Frappe mes yeux épouvantez !
Un nouveau Monde vient d'éclore,
L'Univers ſe reforme encore,
Dans les abîmes du Chaos ;
Et pour réparer ſes ruïnes,
Je vois des Demeures divines,
Décendre un Peuple de Heros.

Les Elemens cessent leur Guerre,
Les Cieux ont repris leur azur,
Un feu sacré purge la Terre,
De tout ce qu'elle avoit d'impur.
On ne craint plus l'herbe mortelle?
Et le Crocodile infidelle
Du Nil ne trouble plus les eaux;
Les Lions dépouillent leur rage,
Et dans le même pâturage
Bondissent avec les troupeaux.

C'est ainsi que la main des Parques
Va nous filer le Siecle heureux,
Qui du plus puissant des Monarques
Doit couronner les justes vœux.
Esperons des jours plus paisibles;
Les Dieux ne sont point inflexibles,
Puisqu'ils punissent nos forfaits.
Dans leurs rigueurs les plus austeres,
Souvent leurs Fleaux salutaires
Sont un gage de leurs Bienfaits.

Le Ciel dans une nuit profonde
Se plait à nous cacher ſes Loix ;
Les Rois ſont les Maîtres du Monde,
Les Dieux ſont les Maîtres des Rois.
La valeur, le ſoin, la prudence,
Des decrets de la Providence,
Ne change point l'ordre arrêté ;
Et leur regle conſtante & ſûre
Fait ſeule ici-bas la meſure
Des biens & de l'adverſité.

Mais que fais-tu, Muſe inſenſée ?
Où tend ce vol ambitieux ?
Oſes-tu porter ta penſée
Juſques dans le Conſeil des Dieux ?
Reprime une ardeur perilleuſe,
Ne va point d'une aîle orgueilleuſe
Chercher ta perte dans les Airs ;
Et par des routes inconnuës,
Suivant Icare au haut des Nuës,
Crain de tomber au fond des Mers.

Si pourtant quelque Esprit timide,
Du Pinde ignorant les détours,
Oposoit les regles d'Euclide
Aux desordres de mes discours,
* Qu'il sache que sur le Parnasse,
Le Dieu dont autrefois Horace
Aprit à chanter les Heros,
Préfere ces fougues liriques
A tous les froids Panégiriques
Du Pindare des Jeux Floraux.

* *Le Sieur* ROUSSEAU *désignoit par ces vers le Sieur* DE LA MOTTE; *mais s'étant racommodé avec lui; il les changea en cette maniere.*

Qu'il sache qu'autrefois Virgile
Fit même aux Muses de Sicile
Aprouver de pareils transports;
Et qu'enfin cet heureux delire
Des plus grands Maîtres de la Lire
Immortalise les acords.

ODE
A
M^R. DE POINTIS,
SUR LE PROCEZ
QUE LES FILIBUSTIERS LUI FIRENT APRES LA PRISE DE
CARTHAGENE.

QUELS nouveaux Concerts d'alegreſſe
Retentiſſent de toutes parts?
Quelle lumineuſe Déeſſe
Attire ici tous les regards?
C'eſt Thémis que je vois décendre,
Thémis empreſſée à défendre
Un des Favoris de Thétis,
Qui vient ſur l'Envie étoufée
De l'éclat d'un nouveau Trofée
Orner la vertu de POINTIS,

Les deux Mondes pleins de ſa Gloire
Sembloient l'aſſurer à jamais ;
Et dans les bras de la Victoire
Il goutoit les fruits de la Paix.
La Terre, les Vents & Neptune
Avoient vu marcher la Fortune
Sous ſes Pavillons déploiez.
Et vingt ſuperbes Citadelles
Voioient encor les étincelles
Sortir de leurs murs foudroiez.

⁂

Lorſque la déteſtable Envie
Agitant ſes Serpens afreux,
Pour ternir l'éclat de ſa vie,
Sort de ſon antre tenebreux.
L'Avarice lui ſert de guide,
La Malice au ſouris perfide,
L'Impoſture aux yeux éfrontez ;
De l'Enfer filles inflexibles,
Secouant leurs flambeaux terribles,
Marchent ſans ordre à ſes côtez.

⁂

L'Innocence fiere & tranquile
Méprise leurs lâches complots,
Et comme un Rocher immobile
Croit résister à tant de flots.
Mais son esperance est trompée,
De Thémis ailleurs ocupée
Les secours étoient diferez,
Et par l'impunité plus fortes
Leur audace frapoit aux portes
Des Tribunaux les plus sacrez.

**

Enfin, Divinité brillante,
Par toi leur Orgueil est détruit,
Et ta Lumiere étincelante
Dissipe cette afreuse nuit.
Déja leur Troupe confonduë
A ton aspect tombe éperduë.
Leur espoir meurt aneanti,
Et le noir Démon du mensonge
Fuit, disparoît, & se replonge
Dans l'ombre, dont il est sorti.

**

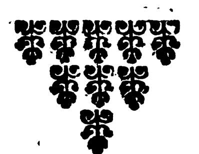
Pour braver leur rage envieuſe,
POINTIS, le grand Roi que tu ſers,
Veut que ta main victorieuſe
Partage l'Empire des Mers.
Va donc; rien ne t'eſt plus contraire;
Va de l'un à l'autre Emisfere
Porter l'éfroi du nom François.
Quelles Nations innombrables,
Quels Rivages impenetrables
Pourront arrêter tes Exploits?

Aſſez, la fraude & l'injuſtice
Que ta Gloire avoit ſu bleſſer,
Dans les pieges de l'artifice
Ont tâché de t'embaraſſer.
Fuiez, Jalouſie obſtinée
De votre haleine empoiſonnée
Ceſſez d'offuſquer ſes Vertus.
Regardez la Haine impuiſſante,
Et la Diſcorde gemiſſante,
Monſtres ſous ſes piés abatus

Pour chanter leur Joie & ta Gloire,
Combien d'immortelles chanſons
Les doctes Filles de Memoire
Vont dicter à leurs Nourriſſons?
O! qu'après la triſte froidure
Nos yeux, amis de la verdure,
Sont enchantez de ſon retour!
Qu'après les perils du naufrage,
On oublie aiſément l'orage,
Qui cede à l'éclat d'un beau jour.

Tel ſouvent un nüage ſombre,
Du ſein de la Terre exhalé,
Tient ſous l'épaiſſeur de ſon ombre
Le Celeſte Flambeau voilé.
La Nature en eſt conſternée,
Flore languit abandonnée;
Philoméle n'a plus de ſons;
Et tremblant au moindre préſage,
Cerès pleure l'afreux ravage,
Qui vient menacer ſes moiſſons.

Mais bientôt vangeant leur injure,
Je vois mille traits enflamez,
Qui percent la prison obscure,
Qui les retenoit renfermez :
Le Ciel de toutes parts s'alume,
L'Air s'échaufe, la Terre fume,
Le Nüage créve & pâlit :
Et dans un goufre de Lumiere
Sa vapeur humide & grossiere
Se dissipe & s'ensevelit.



ODE

A

Mr. DUSSÉ,

SUR LES AFFAIRES DE SA FAMILLE.

ESprit né pour servir d'exemple
Aux cœurs de la Vertu touchés,
Qui sans guide à pu de son Temple
Penetrer les sentiers cachez:
Cher Dussé', quelle inquietude
Te fait une triste habitude,
Des chagrins & de la douleur?
Et Ministre de ton suplice,
Pourquoi par un sombre caprice
Veux tu seconder ton malheur?

Chasse cet ennui volontaire
Qui tient ton esprit dans les fers,
Et que dans une Ame vulgaire
Jette l'épreuve des revers.
Fai tête au malheur qui t'oprime;
Qu'une esperance legitime
Te munisse contre le Sort:
L'Air sifle; une horrible Tempête
Aujourd'hui gronde sur ta Tête,
Demain tu seras dans le Port.

Toujours la Mer n'est pas en bute
Aux ravages des Aquilons;
Toujours les Torrens par leur chute
Ne desolent pas nos Valons.
Les disgraces desesperées,
Et de nul espoir temperées,
Sont afreuses à soutenir;
Mais leur charge est moins importune
Lors qu'on gemit d'une infortune
Que l'on est sûr de voir finir.

Un jour le trouble qui te ronge,
En un doux repos transformé,
Ne sera plus pour toi qu'un songe
Que le réveil aura calmé.
Espere donc avec courage.
Si le Pilote craint l'orage,
Quand Neptune enchaine les flots :
L'espoir du calme le rassure,
Quand les vents & la nuë obscure
Glacent le cœur des Matelots.

Je sai que l'Homme le plus sage
Par les disgraces combatu,
Peut souhaiter pour apanage
La Fortune après la Vertu.
Mais dans un bonheur sans mélange,
Souvent cette Vertu se change,
En une honteuse langueur :
Autour de l'aveugle Richesse
Marchent l'orgueil & la rudesse,
Qui suit la dureté du cœur.

Non, que ta Sageſſe endormie
Au tems de tes proſperitez,
Eut beſoin d'être rafermie
Par de dures fatalitez ;
Ni, que ta gloire peu fidelle
Eut jamais choiſi pour modelle
Ce Fou ſuperbe, & tenebreux,
Qui gonflé d'une fierté baſſe
N'a jamais eu d'autre diſgrace
Que de n'être point malheureux.

Mais ſi les maux & la triſteſſe
Nous ſont des ſecours ſuperflus,
Quand des bornes de la Sageſſe
Les biens ne nous ont point exclus ;
Ils nous font trouver plus charmante
Notre felicité preſente,
Comparée au malheur paſſé ;
Et leur influence tragique
Réveille un bonheur letargique,
Que rien n'a jamais traverſé.

Ainsi que le cours des années
Se forme des jours & des nuits,
Le cercle de nos destinées
Est marqué de joie, & d'ennuis:
Le Ciel par un ordre équitable
Rend l'un & l'autre profitable,
Et dans ces inégalitez,
Souvent la Sagesse suprême
Sait tirer nôtre Bonheur même
Du sein de nos calamitez.

Moi-même, à qui l'horreur du Vice
Jadis, non sans temerité,
Chargea la main encor novice
Du flambeau de la Verité:
Si contre mes Rimes sinceres,
J'ai vu de honteux aversaires
Lancer tant de traits inoüis;
Loin de gemir de cet outrage
Peut-être je dois à leur rage
Tout le repos dont je joüis.

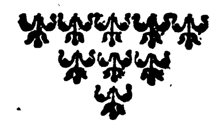
A force d'exciter ma bile
Eux-mêmes l'ont su corriger.
J'ai vu qu'il étoit plus facile
De soufrir, que de se vanger.
Et tel, dont ma verve orageuse,
Pour prix de sa haine outrageuse
Eut fait un sujet de pitié,
Puni par un mépris paisible,
Me laisse seulement sensible
Aux charmes de ton amitié.

❧

Pourquoi d'une plainte importune
Fatiguer vainement les Airs ?
Aux Jeux cruels de la Fortune
Tout est soumis dans l'Univers.
Jupiter fit l'Homme semblable
A ces deux Jumeaux que la Fable
Plaça jadis au rang des Dieux :
Couple de Deïtez bisare,
Tantot Habitans du Ténare,
Et tantot Citoiens des Cieux.

❧

Ainsi de douceurs en suplices
Elle nous proméne à son gré.
Le seul remede à ses caprices
C'est de s'y tenir préparé.
De la voir du même visage
Qu'une Coustisane volage
Indigne de nos moindres soins,
Qui nous trahit par imprudence,
Et qui revient par inconstance
Lorsque nous y pensons le moins.



ODE

SUR LE PRINTEMPS

POURQUOI, plaintive Philoméle,
Songer encor à vos malheurs,
Quand pour apaiser vos douleurs
Tout s'empresse à marquer son zéle?
L'Univers à votre retour,
Semble renaître pour vous plaire,
Les Driades à votre Amour
Prêtent leur ombre solitaire.

Loin de vous, l'Aquilon fougueux
Soufle sa piquante froidure;
La Terre reprend sa verdure:
Le Ciel brille des plus beaux feux.
Pour vous l'Amante de Céfale
Enrichit Flore de ses pleurs,
Et Zéphir cueille sur les Fleurs
Les parfums que la Terre exhale.

Pour entendre vos doux accens
Les Oiseaux cessent leur ramage
Et le Chasseur le plus sauvage
Respecte vos jours innocens.
Cependant votre Âme atendrie
Par un douloureux souvenir,
Des malheurs d'une Sœur chérie
Semble toujours s'entretenir.

Helas! que mes tristes pensées
M'ofrent des maux bien plus cuisans!
Vous pleurez vos peines passées,
Je pleure mes ennuis presens.
Et quand la Nature atentive
Cherche à calmer vos déplaisirs,
Il faut même que je me prive
De la douceur de mes soupirs.

ODE
SUR UNE
BELLE VEUVE.

QUel reſpect imaginaire
Pour les cendres d'un Epoux
Vous rend vous-même contraire,
A vos deſirs les plus doux ?
Quand ſa courſe fut bornée
Par la fatale journée,
Qui le mit dans le Tombeau,
Penſez-vous que l'Hymenée,
N'ait pas éteint ſon flambeau ?

Pourquoi ces ſombres tenebres,
Dans ce lugubre réduit ?
Pourquoi ces clartez funebres,
Plus afreuſes que la nuit ?
De ces noirs objets troublée,
Triſte, & ſans ceſſe immolée
A de frivoles égards,
Ferez vous d'un Mauſolée
Le plaiſir de vos regards ?

Voyez les Graces fidelles
Malgré vous ſuivre vos pas,
Et voltiger autour d'elles,
L'Amour qui vous tend les bras,
Voiez ce Dieu plein de charmes,
Qui vous dit, les yeux en larmes;
Pourquoi ces ſoins ſuperflus?
Pourquoi ces cris, ces alarmes?
Ton Epoux ne t'entend plus.

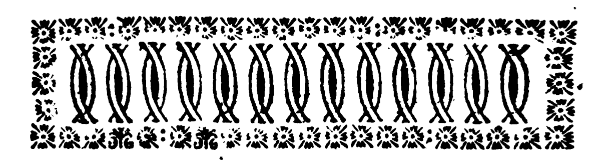
❧

Si votre premiere flame,
Eut jadis un cours ſi beau,
Il doit enhardir votre Ame,
A bruler d'un feu nouveau.
Plus d'un bonheur ſi paiſible,
La perte nous fut ſenſible,
Plus vous devez aſpirer
Au ſeul remede infaillible,
Qui puiſſe la réparer.

❧

A ſa triſte Deſtinée
C'eſt trop donner de regrets ;
Par les larmes d'une année
Ses Manes ſont ſatisfaits,
De la celebre Matrone
Que l'Antiquité nous prône,
N'imitez point le dégoût ;
Ou pour l'honneur de Petrone
Imitez-la juſqu'au bout.

Les Chroniques les plus amples
Des Veuves du premier tems
Nous fourniſſent peu d'exemples
D'Artemiſes de vingt ans.
Plus leur douleur eſt illuſtre,
Et plus elle ſert de luſtre
A leur amoureux eſſor :
Andromaque en moins d'un Luſtre
Remplaça deux fois Hector,



ODE

AUX ROIS,

SUR LEURS

FLATEURS.

JADIS tous les Humains errans à l'avanture,
A leur sauvage instinc vivoient abandonnés ;
Satisfaits d'assouvir de l'aveugle Nature
Les besoins éfrenez.

La raison fléchissant leurs humeurs indociles ;
De la Societé vint former les liens ;
Et bientôt rassembla sous de communs aziles
Les premiers Citoiens.

Pour

Pour aſſurer entre eux la Paix & l'Innocence,
Les Loix firent alors éclater leur pouvoir :
Sur des Tables d'airain, l'audace & la licence
Aprirent leur devoir.

Mais il faloit encor pour étonner le crime,
Toujours contre les Loix promt à ſe révolter,
Que des Chefs revétus d'un pouvoir legitime
Les fiſſent reſpecter.

Ainſi pour le maintien de ces Loix ſalutaires
Du Peuple entre vos mains le pouvoir fut remis,
Rois, vous fûtes élûs; ſages dépoſitaires
Du glaive de Thémis.

Puiſſe en vous la vertu faire luire ſans ceſſe
De la Divinité les raions glorieux;
Partagez ces tributs d'amour & de tendreſſe
Que nous ofrons aux Dieux.

Mais chaſſez loin de vous la baſſe Flaterie,
Qui cherchant à ſouiller la bonté de vos mœurs,
Par cent détours obſcurs s'ouvre avec induſtrie
La porte de vos cœurs.

Le Pauvre eſt à couvert de ſes ruſes obliques
Orgueilleuſe, elle ſuit la Pourpre & les Faiſceaux;
Serpent contagieux, qui des ſources publiques
Empoiſonne les eaux.

Craignez que de ſa voix les trompeuſes délices
N'aſſoupiſſent enfin vôtre frêle raiſon.
De cette Enchantereſſe oſez, nouveaux Ulyſſes,
Renverſer le poiſon.

Néméſis vous obſerve, & fremit des blaſphêmes.
Dont rougit à vos yeux l'aimable Verité.
N'atirés point ſur vous, trop épris de vous-même
Sa terrible Equité.

C'eſt elle dont les yeux certains, inévitables,
Percent tous les replis de nos cœurs inſenſez;
Et nous lui répondrons des Eloges coupables
Qui nous ſont adreſſez.

Des châtimens du Ciel implacable Miniſtre,
De l'Equité trahie elle vange les droits;
Et voici les arrêts dont ſa bouche ſiniſtre
Epouvante les ROIS.

Ecoutez, & tremblez, Idoles de la Terre.
D'un encens uſurpé Jupiter eſt jaloux.
Vos Flateurs dans ſes mains alument le tonnerre,
Qui s'éleve ſur vous.

Il détruira leur Culte; il briſera l'Image,
A qui ſacrifioient ces faux Adorateurs:
Et punira ſur vous le déteſtable homage
De vos Adulateurs.

Moi, je préparerai les vengeances celestes ;
Je livrerai vos jours au Démon de l'Orgueil,
Qui par vos propres mains, de vos grandeurs funestes
Creusera le cercueil.

Vous n'écouterez plus la voix de la *Sagesse*,
Et dans tous vos conseils l'aveugle Vanité,
L'esprit d'enchantement, de vertige & d'yvresse
Tiendra lieu de clarté.

Sous les noms specieux de Zéle & de Justice
Vous vous déguiserez les plus noirs attentats :
Vous couvrirez de fleurs les bords du précipice,
Qui s'ouvre sous vos pas.

Mais enfin vôtre chute à vos yeux déguisée,
Aura ces mêmes yeux pour tristes spectateurs,
Et vôtre abaissement servira de risée
A vos propres Flateurs.

ODE
SUR LA MORT
DE MONSEIGNEUR
LE PRINCE
DE CONTI.

PEUPLES, dont la tendresse aux larmes obstinée
De ce Prince cheri déplore le trépas;
Aprochez, & voiez quelle est la destinée
Des grandeurs d'ici-bas.

Conti n'est plus. ô Sort! ô Puissances celestes!
Ainsi les Dieux jaloux l'enlevent aux Mortels.
Soumetons-nous: allons porter ses tristes Restes
Aux piés de leurs Autels.

Elevons à ſa cendre un Monument celebre.

Que le jour de la nuit emprunte les couleurs.

Soupirons, gémiſſons ſur ce Tombeau funebre,

Arroſé de nos pleurs.

❧✱✱☙

Mais que dis-je? ah plutôt à ſa vertu ſuprême

Conſacrons un homage, & plus noble, & plus doux:

Ce Heros n'eſt point mort, le plus beau de lui-même

Vit encor parmi nous.

❧✱✱☙

Ce qu'il eut de mortel, s'éclipſe à nôtre vue,

Mais de ſes actions le viſible flambeau,

Son Nom, ſa renommée en cent lieux épandue

Sont Vainqueurs du tombeau.

❧✱✱☙

Muſes, préparez-lui vôtre plus riche ofrande:

Placez ſon Nom fameux entre les plus grands Noms.

Rien ne peut plus faner l'immortelle Guirlande

Dont nous le couronnons.

❧✱✱☙

Oui, cher PRINCE, ta mort de tant de pleurs suivie
Met le comble aux grandeurs dont tu fus revétu,
Et sauve des écueils d'une plus longue vie
Ta gloire & ta vertu.

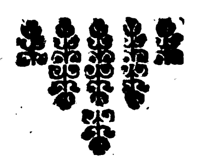
Au faîte des honneurs un Heros indomtable
Peut voir tous ses lauriers se flétrir dans ses mains.
La mort, la seule mort met le sceau veritable
Aux grandeurs des Humains.

Combien avons-nous vu d'éloges unanimes
Condamnez, démentis par un honteux retour;
Et combien de Heros glorieux, magnanimes
Ont vécu trop d'un jour.

Du Midi jusqu'à l'Ourse on vantoit ce Monarque
Qui fit rougir le Nord de carnage & de sang.
Il fuit, l'Eloge cesse: & le destin lui marque
Son veritable rang.

Ce n'eſt plus ce Heros, guidé par la victoire,
Par qui tous les Guerriers alloient être éfacez.
C'eſt un nouveau Pyrrhus, qui va groſſir l'Hiſtoire
Des fameux Inſenſez.

Ainſi, de ſes bienfaits la Fortune ſe vange;
Mortels, défions-nous d'un ſort long-tems heureux,
Et de nos Ennemis ſongeons que la loüange
Eſt le plus dangereux.



ODE
A
M^R. ROUILLÉ,
POUR L'INVITER A VENIR A SA TERRE DE
COUDRAI.

Digne & noble Heritier des premieres vertus,
Qu'on adora jadis sous l'Empire de Rhée,
Qui seul dans les Palais de l'aveugle Plutus
Osâtes introduire Astrée.

Renoncez pour un tems aux travaux de Thémis;
Venez voir ces Côteaux enrichis de verdure,
Et ces Bois paternels où l'art humble & soumis
Laisse encor regner la Nature.

Les Hyades, Vertumne, & l'humide Orion
Sur la Terre embrâsée ont versé leurs largesses ;
Et Bachus échapé des fureurs du Lion,
Songe à vous tenir ses promesses.

❧❧

O rivages cheris! Valons aimez des Cieux,
Dont jamais n'aprocha la tristesse importune!
Et dont le Protecteur tranquile & glorieux
Ne rougit point de sa fortune!

❧❧

Trop heureux, qui du Champ par ses Peres laissé
Peut parcourir au loin les limites antiques,
Sans redouter les cris de l'Orphelin chassé
Du sein de ses Dieux domestiques!

❧❧

Sous des lambris dorez l'injuste ravisseur
Entretient le Vautour dont il est la victime :
Combien peu de Mortels connoissent la douceur
D'un bonheur pur & legitime!

❧❧

Joüissez en repos de ce Bien fortuné ;
Le calme & l'innocence y tiennent leur Empire,
Et des soucis afreux le soufle empoisonné
N'y corrompt point l'air qu'on respire.

❧

Pan, Diane, Apollon, les Faunes, les Silvains
Peuplent ici vos Bois, vos Vergers, vos Montagnes ;
La Ville est le sejour des profanes Humains,
Les Dieux habitent la Campagne.

❧

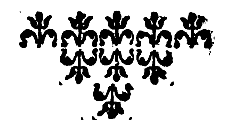
C'est-là que l'homme aprend leurs Misteres secrets,
Et que contre le sort munissant sa foiblesse,
Il joüit de soi-même, & s'abreuve à longs traits
Dans les sources de la Sagesse.

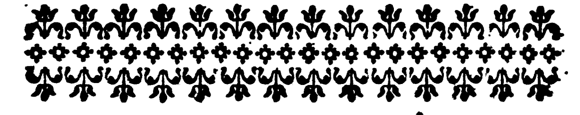
❧

C'est-là que ce Romain, dont l'éloquente voix
D'un joug presque certain sauva la République,
Fortifioit son cœur dans l'étude des Loix
Ou du Licée, ou du Portique.

❧

Libre des ſoins publics qui le faiſoient rêver,
Sa main du Conſulat laiſſoit aller les rênes,
Et courant à Tuſcule il alloit cultiver
Les fruits de l'Ecole d'Athénes.





ODE

SUR LES *MISERES* DE L'HOMME.

QUE l'Homme est bien durant sa vie
Un parfait miroir de douleurs !
Dès qu'il respire, il pleure, il crie,
Et semble prévoir ses malheurs.

Dans l'enfance toujours des pleurs,
Un Pedant porteur de tristesse ;
Des Livres de toutes couleurs,
Des châtimens de toute espece.

L'ardente & fougueuse Jeunesse
Le met encore en pire état ;
Des Creanciers, une Maîtresse,
Le tiraillent comme un Forçat.

Dans l'âge mûr, autre combat,
L'Ambition le sollicite,
Richesses, honneur, faux éclat,
Femme, Famille, tout l'agite.

Vieux, on le méprise, on l'évite ;
Mauvaise humeur, infirmité ;
Toux, gravelle, goute, pituite
Assiegent sa caducité.

Pour comble de calamité
Un Directeur s'en rend le Maître.
Il meurt enfin peu regreté.
C'étoit bien la peine de naître.



ODE

SUR UN COMMENCEMENT D'ANNÉE.

L'Astre qui partage nos jours,
Et qui nous prête sa lumiere,
Vient de terminer sa carriere,
Et commencer un nouveau cours.

Avec une vîtesse extrême
Nous avons vu l'An s'écouler;
Celui-ci passera de même,
Sans qu'on puisse le rapeler.

Tout finit, tout est sans remede
Aux Loix du tems assujéti,
Et par l'instant qui lui succede,
Chaque instant est aneanti.

La plus brillante des journées
Passe pour ne plus revenir :
La plus fertile des années,
N'a commencé que pour finir.

~

En vain par les murs qu'on acheve,
L'on tâche à s'immortaliser;
La vanité qui les éleve,
Ne sauroit les éterniser.

~

L'homme qui de tout est le Maître,
Par la même Loi doit perir;
Ici bas commencer à naître,
N'est que commencer à mourir.

~

Pourquoi donc dans ce peu d'espace
De tant de soins m'embarasser ?
Pourquoi perdre le jour qui passe,
Pour un autre qui doit passer ?

~

Si tel eſt le deſtin des hommes,
Qu'un moment peut les voir finir;
Goutons bien l'inſtant où nous ſommes,
Puiſqu'il ne peut plus revenir.

Cet homme eſt vraiment déplorable,
Qui de la fortune amoureux,
Se rend lui-même miſerable,
En travaillant pour être heureux.

Dans des illuſions flateuſes
Il conſume ſes plus beaux ans;
A des Eſperances douteuſes
Il immole des biens preſens.

Inſenſez! vôtre Ame ſe livre
A de tumultueux projets;
Vous mourez ſans avoir jamais
Pu trouver le moment de vivre.

De l'erreur qui vous a féduits
Vous ne me verrez point repaître.
Ma vie eft l'inftant où je fuis,
Et non l'inftant où je dois être.

***

Je fonge aux jours que j'ai paffez,
Sans les regréter, ni m'en plaindre;
Je vois ceux qui me font laiffez,
Sans les defirer ni les craindre.

***

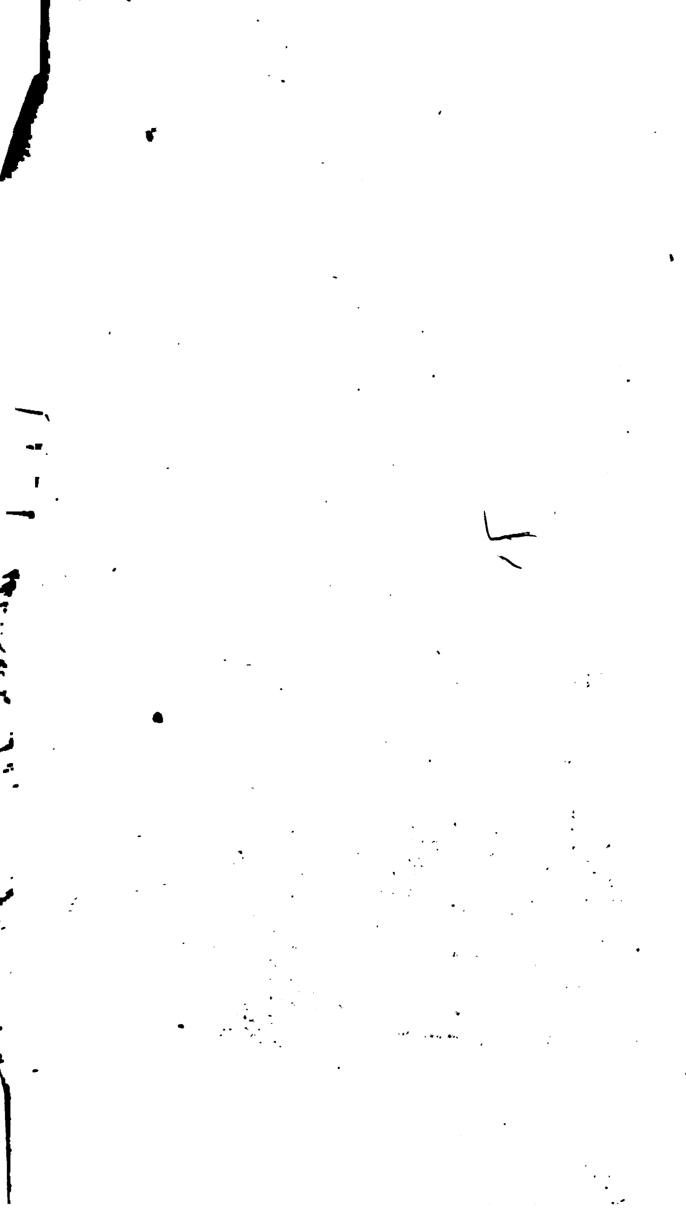
Ne laiffons point évanoüir
Des biens mis en nôtre puiffance,
Et que l'atente d'en joüir
N'étoufe point leur joüiffance.

***

Le moment paffé n'eft plus rien;
Demain nous pouvons ne plus être:
Le prefent eft l'unique bien,
Dont l'homme foit vraiment le Maître.

***

ODES SACREÉS



p. 69



B. Picart fecit

ODE TIRÉE DU PSEAUME XIV.

Domine, quis habitabit in Tabernaculo tuo?

SEIGNEUR dans ton Temple adorable
Quel Mortel eſt digne d'entrer?
Qui pourra, grand Dieu, penetrer
Dans ce ſejour impenetrable,
Où les Saints inclinez, d'un œil reſpectueux,
Contemplent de ton front l'éclat majeſtueux?

Ce ſera celui qui du Vice
Evite le ſentier impur,
Qui marche d'un pas ferme & ſûr
Dans le chemin de la Juſtice ;
Attentif & fidelle à connoître ſa voix,
Intrépide & ſévére à pratiquer ſes Loix.

⁂

Ce ſera celui dont la bouche,
Des Flateurs mépriſe le fard,
Dont le cœur ſincere & ſans art
Rend juſtice au vrai qui le touche ;
Et qui par des diſcours faux & calomnieux
Jamais à la pudeur n'a fait baiſſer les yeux.

⁂

Celui devant qui le Superbe
Enflé d'une vaine ſplendeur,
Paroit plus bas dans ſa grandeur
Que l'inſecte caché ſous l'herbe,
Qui bravant du Méchant le faſte couronné,
Honore la vertu du juſte Infortuné.

⁂

Celui, dis-je, dont les promeſſes
Sont un gage toujours certain;
Celui qui d'un infame gain
Ne fait point groſſir ſes richeſſes;
Celui qui ſur les dons du Coupable puiſſant
N'a jamais décidé des jours de l'Innocent.

Qui marchera dans cette voie,
Comblé d'un éternel Bonheur,
Un jour des Elus du Seigneur
Partagera la ſainte joie,
Et les fremiſſemens de l'Enfer irrité
Ne pourront faire obſtacle à ſa Felicité.

ODE TIRÉE DU PSEAUME XVIII.

Cæli enarrant gloriam Dei.

LES CIEUX instruisent la Terre
A révérer son Auteur ;
Tout ce que leur globe enserre,
Celebre un Dieu Createur.
Quel plus sublime Cantique
Que ce concert magnifique
De tous les Celestes Corps ?
Quelle Grandeur infinie,
Quelle Divine harmonie
Resulte de leurs accords ?

De

De ſa Puiſſance immortelle
Tout parle, tout nous inſtruit;
Le jour au jour la révéle,
La Nuit l'anonce à la Nuit.
Ce grand & ſuperbe Ouvrage
N'eſt point pour l'Homme un langage
Obſcur & miſterieux:
Son admirable ſtructure
Eſt la voix de la Nature
Qui ſe fait entendre aux yeux.

Dans une éclatante Voute
Il a placé de ſes Mains,
Le Soleil qui dans ſa route
Eclaire tous les Humains;
Environné de lumiere
Il entre dans ſa carriere
Comme un Epoux Glorieux,
Qui dès l'Aube matinale
De ſa Couche Nuptiale
Sort brillant & radieux.

L'Univers à sa presence
Semble sortir du Neant:
Il prend sa course, il s'avance
Comme un superbe Geant.
Bientôt sa marche féconde
Embrasse le tour du Monde
Dans le cercle qu'il décrit,
Et par sa chaleur puissante
La Nature languissante
Se ranime & se nourrit.

O que tes Oeuvres sont belles!
Grand Dieu, quels sont tes bienfaits!
Que ceux qui te sont fidéles,
Sous ton joug trouvent d'atraits!
Ta crainte inspire la joie,
Elle assure nôtre voie,
Elle nous rend triomphans;
Elle éclaire la jeunesse,
Et fait briller la Sagesse
Dans les plus foibles Enfans.

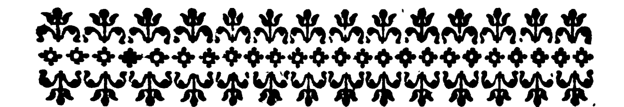
Soutien ma foi chancelante,
Dieu Puissant, inspire-moi
Cette crainte vigilante,
Qui fait pratiquer ta Loi;
Loi sainte, Loi desirable,
Ta Richesse est préferable
A la Richesse de l'Or;
Et ta douceur est pareille
Au miel dont la jeune Abeille
Compose son cher Tresor.

✻

Mais sans tes clartez sacrées
Qui peut connoître, Seigneur,
Les foiblesses égarées
Dans les replis de son Cœur?
Prête-moi tes feux propices,
Vien m'aider à fuir les Vices
Qui s'atachent à mes pas:
Vien consumer par ta flame
Ceux que je vois dans mon Ame,
Et ceux que je n'y vois pas.

✻

Si de leur cruel Empire
Tu veux dégager mes ſens,
Si tu daignes me ſourire,
Mes jours ſeront innocens :
J'irai puiſer ſur ta trace
Dans les ſources de la Grace,
Et de ſes Eaux abbreuvé,
Ma Gloire ſera connoître
Que le Dieu qui m'a fait naître,
Eſt le Dieu qui m'a ſauvé.



ODE TIRÉE DU PSEAUME XLV.

Deus noster refugium & virtus.

PUISQUE nôtre Dieu favorable
Nous assure de son secours,
Il n'est plus de revers capable
De troubler la Paix de nos jours;
Et si la Nature fragile
Etoit à ses derniers momens,
Nous la verrions d'un œil tranquile
S'écrouler dans ses fondemens.

Par les ravages du Tonnerre
Nous verrions nos Champs moissonnez,
Et des entrailles de la Terre
Les plus hauts Monts déracinez,
Nos yeux verroient leur masse aride
Transportée au milieu des Airs,
Tomber d'une chute rapide
Dans le vaste goufre des Mers.

Les Remparts de la Cité Sainte
Nous sont un refuge assuré;
Dieu lui-même dans son enceinte
A marqué son Sejour sacré.
Une onde pure & délectable
Arrose avec legereté
Le Tabernacle redoutable
Où repose Sa Majesté.



Les Nations à main armée
Couvroient nos fertiles Sillons :
On a vu les Champs d'Idumée
Inondez de leurs Bataillons.
Le Seigneur parle, & l'Infidéle
Tremble pour ses propres Etats :
Il flote, il se trouble, il chancéle,
Et la Terre fuit sous ses pas.

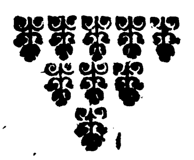
Venez, Nations arrogantes,
Peuples vains, & Voisins jaloux,
Voir les merveilles éclatantes
Que sa Main opere pour Nous.
Que pourront vos Ligues formées
Contre le bonheur de nos jours ?
Quand le bras du Dieu des Armées
S'armera pour nôtre secours ?



Par lui-ces Troupes infernales,
A qui nos Champs furent ouverts,
Iront de leurs flames fatales
Embraser un autre Univers.
Sa foudre promte à nous défendre
Des méchans & de leurs complots,
Metra leurs Boucliers en cendre,
Et brisera leurs javelots.

Arrête, Peuple impie, arrête;
Je suis ton Dieu, ton Souverain;
Mon bras est levé sur ta Tête,
Les feux vangeurs sont dans ma Main.
Voi le Ciel, voi la Terre & l'Onde
Remplis de mon immensité,
Et dans tous les Climats du Monde
Mon Nom des Peuples exalté.

Toi, pour qui l'ardente Victoire
Marche d'un pas obéïssant,
Seigneur, combats pour nôtre Gloire,
Protege ton Peuple innocent;
Et fai que nôtre humble Patrie
Jouïssant d'un calme promis,
Confonde à jamais la furie
De nos superbes Ennemis.



ODE TIRÉE DU PSEAUME XLVII.

Magnus Dominus & laudabilis nimis.

LA Gloire du Seigneur, ſa Grandeur immortelle,
De l'Univers entier doit ocuper le zéle ;
Mais ſur tous les Humains conſacrez à ſes loix,
Le Peuple de Sion doit ſignaler ſa voix,
Sion, Montagne auguſte & ſainte,
Formidable aux audacieux ;
Sion, ſejour délicieux,
C'eſt toi, c'eſt ton heureuſe enceinte,
Qui renferme le Dieu de la Terre & des Cieux.

Ô Murs ! ô Sejour plein de Gloire !
Mont ſacré, nôtre unique eſpoir,
Où Dieu fait regner la Victoire
Et manifeſte ſon pouvoir !
Cent Rois liguez entr'eux pour nous livrer la Guerre
Etoient venus ſur Nous fondre de toutes parts ;
Ils ont vu nos ſacrez Remparts.
Leur aſpect foudroiant tel qu'un afreux Tonnerre
Les a précipitez au centre de la Terre ;
Le Seigneur dans leur Camp a jeté la terreur,
Il parle, & nous voions leurs Trônes mis en poudre,
Leurs Chefs aveuglez par l'erreur,
Leurs Soldats conſternez d'horreur,
Leurs Vaiſſeaux ſubmergez ou brulez par la Foudre,
Monumens éternels de ſa juſte fureur,

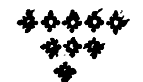
Rien ne ſauroit troubler les Loix inviolables
Qui fondent le bonheur de ta Sainte Cité :
Seigneur, toi même en as jeté
Les fondemens inébranlables :
Au pié de tes Autels humblement proſternez
Nos vœux par ta Clémence ont été couronnez,
Des lieux cheris où le jour prend naiſſance,
Juſqu'aux Climats où finit ſa ſplendeur,
Tout l'Univers révére ta Puiſſance ;
Tous les Mortels adorent ta Grandeur.

❧

Publions les Bienfaits, celebrons la Juſtice
Du Souverain de l'Univers,
Que le bruit de nos chants vole au delà des Mers;
Qu'avec nous la Terre s'uniſſe,
Que nos voix penetrent les Airs.
Elevons juſqu'à lui nos cœurs, & nos concerts.
Vous, Filles de Sion, floriſſante jeuneſſe,
Joignez-vous à nos chants ſacrez,
Formez des pas & des ſons d'alégreſſe
Autour de ces Murs reverez,
Venez ofrir des vœux pleins de tendreſſe
Au Seigneur que vous adorez.

❧

Peuples de qui l'apui sur sa bonté se fonde,
Allez dans tous les coins du Monde
A son nom glorieux élever des Autels.
Les siecles à venir beniront vôtre zéle,
Et de ses bienfaits immortels
L'Eternel comblera vôtre race fidéle.
Marquons-lui nôtre amour par des vœux éclatans,
C'est nôtre Dieu, c'est nôtre Pere,
C'est le Roi que Sion révere,
De son Regne éternel les glorieux instans
Dureront au delà des Siecles & des Tems.



ODE TIRÉE DU PSEAUME XLVIII.

Audite hæc omnes gentes.

QU'AUX accens de ma voix la Terre ſe réveille.

ROIS ſoiez attentifs, PEUPLES ouvrez l'oreille!

Que l'Univers ſe taiſe & m'écoute parler.

Mes chants vont ſeconder les acords de ma Lyre:

L'Eſprit Saint me penetre, il m'échauffe & m'inſpire

Les grandes veritez que je vais reveler.

L'Homme en sa propre force a mis sa confiance,
Yvre de ses Grandeurs & de son Opulence
L'éclat de sa fortune enfle sa vanité ;
Mais ô moment terrible ! ô jour épouvantable,
Où la mort saisira ce fortuné coupable
Tout chargé des liens de son iniquité !

Que deviendront alors, répondez Grands du Monde,
Que deviendront ces biens où vôtre espoir se fonde,
Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson ?
Sujets, Amis, Parens, tout deviendra sterile,
Et dans ce jour fatal l'homme à l'homme inutile
Ne paira point à Dieu le prix de sa rançon.

Vous avez vu tomber les plus illustres Têtes,
Et vous pourriez encore, insensez que vous êtes,
Ignorer le tribut que l'on doit à la Mort ?
Non non, tout doit franchir ce terrible passage :
Le Riche, l'Indigent, l'Imprudent & le Sage
Sujets à même Loi subissent même sort.

Un avide Heritier transporté d'alégresse
Engloutit à l'instant toute cette richesse,
Ces Terres, ces Palais de vos Noms anoblis.
Et que vous reste-il de ces Grandeurs suprêmes
Un Sepulchre funebre où vos Noms, où vous-mêmes
Dans l'éternelle nuit serez ensevelis.

✱✱

Les hommes éblouïs de leurs Honneurs frivoles,
Et de leurs vains Flateurs écoutans les paroles,
Ont de ces veritez perdu le souvenir.
Pareils aux Animaux farouches & stupides
Les Loix de leur instinct sont leurs uniques Guides,
Et pour eux le present paroit sans avenir.

✱✱

Un précipice afreux devant eux se presente,
Mais toujours leur Raison soumise & complaisante
Au devant de leurs yeux met un voile imposteur:
Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs Abimes,
Où la cruelle Mort les prenant pour Victimes,
Frape ces vils troupeaux dont elle est le Pasteur.

✱✱

Là s'aneantiront ces titres magnifiques ,
Ce Pouvoir uſurpé, ces reſſorts politiques,
Dont le Juſte autrefois ſentit le poids fatal ;
Ce qui fit leur Bonheur, deviendra leur torture,
Et Dieu de ſa Juſtice apaiſant le murmure,
Livrera ces méchans au pouvoir infernal.

Juſtes, ne craignez point le vain pouvoir des hommes :
Quelqu'élevez qu'ils ſoient, ils ſont ce que nous ſommes.
Si vous étes Mortels, ils le ſont comme vous;
Nous avons beau vanter nos Grandeurs paſſageres,
Il faut mêler ſa cendre aux cendres de ſes peres,
Et c'eſt un même Dieu qui nous jugera tous.

ODE TIRÉE DU PSEAUME LVII.

Si verè justitiam diligitis.

SI la Loi du Seigneur vous touche,
Si le mensonge vous fait peur,
Si la justice en vôtre cœur
Regne aussi-bien qu'en vôtre bouche ;
Parlez, Fils des Hommes, pourquoi
Faut-il qu'une haine farouche
Préside aux jugemens que vous lancez sur moi ?

C'eſt vous de qui les mains impures
Trament le tiſſu déteſté
Qui fait trébucher l'Equité
Dans le piege des impoſtures ;
Laches aux cabales vendus ,
Artiſans de fourbes obſcures ,
Habiles ſeulement à noircir les Vertus.

L'Hipocrite en fraudes fertile
Dès l'enfance eſt paitri de fard ,
Il ſait colorer avec art
Le fiel que ſa bouche diſtile ,
Et la morſure du Serpent
Eſt moins aiguë & moins ſubtile ,
Que le venin caché que ſa langue répand.

En vain le Sage les conſeille ,
Ils ſont inflexibles & ſourds.
Leur cœur s'aſſoupit aux diſcours ,
De la Vertu qui les réveille ,
Plus inſenſibles & plus froids
Que l'Aſpic qui ferme l'oreille
Aux ſons mélodieux d'une touchante voix.

Mais de leurs Langues difamantes
Tôt ou tard Dieu me vangera,
N'en doutons point, ce Dieu ſaura
Foudroier leurs Têtes fumantes,
Il vaincra ces Lions ardens,
Et dans leurs gueules écumantes
Il plongera ſa main, & briſera leurs dents.

Ainſi que la vague rapide
D'un torrent qui roule à grand bruit,
Se diſſipe & s'évanouït
Dans le ſein de la Terre humide:
Ou comme l'airain enflamé
Fait fondre la cire liquide
Qui bouillonne à l'aſpect d'un braſier alumé.

Ainſi leurs grandeurs éclipſées
S'évanoüiſſent à nos yeux,
Ainſi la Juſtice des Cieux
Confondra leurs laches penſées.
Leurs dards deviendront impuiſſans,
Et de leurs pointes émouſſées
Ne penetreront plus le ſein des Innocens.

Avant que leurs tiges celebres
Puiſſent pouſſer des rejettons,
Eux-mêmes foibles avortons
Seront cachez dans les tenebres,
Et leur ſort deviendra pareil
Au ſort de ces oiſeaux funebres,
Qui n'oſent ſoutenir les regards du Soleil.

C'eſt alors, que de leur diſgrace
Les Juſtes riront à leur tour,
C'eſt alors, que viendra le jour
De punir leur ſuperbe audace;
Et que ſans paroître inhumains
Nous pourrons extirper leur race
Et laver dans leur ſang nos innocentes mains.

Ceux qui verront cette Vangeance,
Pourront dire avec verité,
Que l'Injuſtice & l'Equité
Ont tour à tour leur récompenſe;
Et qu'il eſt un Dieu dans les Cieux
Dont le bras ſoutient l'Innocence,
Et confond des Méchans l'orgueil ambitieux.

ODE TIRÉE DU PSEAUME LXXI.

Deus judicium tuum Regida.

O Dieu ! qui par un choix propice
Daignâtes élire entre Tous,
Un Homme qui fut parmi nous
L'Oracle de vôtre justice :
Inspirez à ce digne Roi
Avec l'amour de vôtre Loi,
Et l'horreur de la Violence,
Cette clairvoiante Equité
Qui de la fausse vraisemblance
Sait discerner la Verité.

Que par des jugemens ſeveres
Sa voix r'aſſure l'Innocent,
Que de ſon Peuple gémiſſant
Sa main ſoulage les miſeres;
Que jamais le Menſonge obſcur
Des pas de l'Homme libre & pur
N'oſe à ſes yeux ſouiller la trace,
Et que le Vice faſtueux
Ne ſoit point aſſis à la place
Du merite humble & vertueux.

❧

Ainſi du plus haut des Montagnes
La Paix & tous les Dons des Cieux,
Comme un fleuve délicieux
Viendront inonder les Campagnes,
Son Regne à ſes Peuples touchez
Sera ce qu'aux épies ſechez
Eſt l'eau que le Ciel leur envoie;
Et tant que luira le Soleil,
L'Homme plein d'une ſainte joie
Le benira dès ſon réveil.

❧

Son Trône deviendra l'azile
De l'Orphelin persecuté,
Son équitable austerité
Soutiendra le foible Pupile.
Le Pauvre sous ce Défenseur
Ne craindra plus que l'Opresseur
Lui ravisse son heritage,
Et le champ qu'il aura semé
Ne deviendra plus le partage
De l'Usurpateur afamé.

Ses dons versez avec justice
Du pâle Calomniateur
Ni du servile Adulateur
Ne nourriront point l'avarice,
Pour eux son front sera glacé,
Le zéle desinteressé
Seul digne de sa confidence,
Fera renaître pour jamais
Les Délices & l'Abondance
Inséparables de la Paix.

Alors

Alors ſa juſte Renommée
Répanduë au delà des Mers,
Juſqu'aux deux bouts de l'Univers
Avec éclat ſera ſemée.
Ses Ennemis humiliés
Mettront leur orgueil à ſes piés,
Et des plus éloignez rivages
Les Rois frapez de ſa Grandeur
Viendront par de riches Homages
Briguer ſa puiſſante Faveur.

Ils diront, voilà le Modéle
Que doivent ſuivre tous les Rois.
C'eſt de la ſainteté des Loix
Le Protecteur le plus fidéle.
L'Ambitieux immoderé
Et des eaux du ſiecle ennivré,
N'oſe paroître en ſa preſence;
Mais l'Humble reſſent ſon appui,
Et les larmes de l'Innocence
Sont précieuſes devant lui.

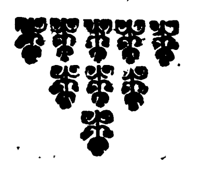
De ſes triomphantes années
Le Tems reſpectera le cours,
Et d'un long ordre d'heureux jours,
Ses Vertus ſeront couronnées.
Ses Vaiſſeaux par les vents pouſſez
Vogueront des Climats glacez
Aux bords de l'ardente Lybie;
La Mer enrichira ſes Ports,
Et pour lui l'Heureuſe Arabie
Epuiſera tous ſes Treſors.

❧

Tel qu'on voit la Tête chenuë
D'un Chêne autrefois arbriſſeau
Egaler le plus haut rameau
Du Cedre caché dans la Nuë.
Tel croiſſant toujours en grandeur,
Il égalera la ſplendeur
Du Potentat le plus ſuperbe,
Et ſes redoutables Sujets
Se multiplîront comme l'herbe
Autour des humides Marêts.

❧

Qu'il vive, & que dans leur memoire
Les Rois lui dressent des Autels !
Que les cœurs de tous les Mortels
Soient les monumens de sa Gloire !
Et vous, ô Maître des Humains !
Qui de vos bienfaisantes mains
Formez les Monarques celebres,
Convertissez l'Homme endurci,
Et daignez chasser les tenebres,
Dont vôtre Nom est obscurci.



ODE TIRÉE DU SEAUME LXXV.

Notus in Judæa Deus.

LE Seigneur est connu dans ces climats paisibles ;
Il habite avec nous, & ses secours visibles
Ont de son Peuple heureux prévenu les souhaits ;
Ce Dieu de ses faveurs nous comblant à toute heure
A fait de sa Demeure
Le Sejour de la Paix.

Du haut de la Montagne où sa Grandeur réside
Il a brisé la Lance & l'Epée homicide
Sur qui l'impieté fondoit son ferme apui.
Le sang des étrangers a fait fumer la Terre,
Et le feu de la Guerre
S'est éteint devant lui.

Une afreuse clarté dans les Airs répanduë,
Frape d'aveuglement cette Troupe éperduë,
Par un nouvel éfroi je les vois dissipez,
Et l'éclat foudroiant de ses raions celestes
Aneantit leurs restes
Aux glaives échapez.

Ces insensez qu'endort une Vapeur legere,
Prennent pour de vrais biens une ombre mensongere,
Qui leur peint des tresors chimeriques & vains;
Mais bientôt le réveil dissipe cette ivresse,
Et toute leur Richesse
S'échape de leurs mains.

L'Ambition conduit leurs Escadrons rapides.
Ils devorent déja dans leurs courses avides
Toutes les Régions qu'éclaire le Soleil :
Mais le Seigneur se leve, & sa seule menace
Convertit leur audace
En un morne someil.

✻✻

O Dieu ! que ton pouvoir est grand & redoutable !
Qui pourra se cacher au trait inévitable,
Dont tu poursuis l'impie au jour de ta fureur?
A punir les Méchans ta colere fidelle
Fait marcher devant elle
La Mort & la Terreur.

✻✻

Contre ces Opresseurs, tes jugemens augustes
S'élevent pour sauver les Humbles & les Justes,
Dont le Cœur devant toi s'abaisse avec respect
Ta justice paroit de feux étincelante,
Et la Terre tremblante
S'arrête à ton aspect.

✻✻

Ceux, pour qui ta Clemence opere ces Miracles,
Ne cesseront jamais d'adorer tes Oracles,
De benir ton saint Nom, de pratiquer ta Loi,
Quel Encens est plus pur qu'un si saint Exercice?
Quel autre Sacrifice
Est plus digne de toi?

✤

Ce sont là les presens, Grand Dieu, que tu demandes,
Peuples, ce ne sont point vos pompeuses Ofrandes
Qui le peuvent paier de ses Dons immortels;
C'est par une humble foi, c'est par une amour tendre,
Que l'Homme peut prétendre
D'enrichir ses Autels.

✤

Venez donc adorer le Dieu saint & terrible,
Qui vous a délivrez par sa force invincible
Du joug que vous avez redouté tant de fois;
Qui d'un soufle détruit l'orgueilleuse licence,
Releve l'innocence,
Et terrasse les Rois.

✤

ODE TIRÉE DU PSEAUME XC.

Qui habitat in adjutorio Altissimi.

CElui qui mettra sa vie
Sous la garde du très-Haut,
Repoussera de l'Envie
Le plus dangereux assaut.
Il dira, Dieu redoutable,
C'est à ton Bras formidable
Que mon Destin est remis,
Mes jours sont ta propre cause,
Et c'est Toi seul que j'opose
A mes jaloux Ennemis.

Pour moi, dans ce ſeul azile,
Par tes ſecours toutpuiſſans,
Je brave l'orgueil ſterile
De mes Rivaux fremiſſans.
En vain leur fureur m'aſſiege,
Ta Juſtice rompt le piege
De ces Chaſſeurs obſtinez :
Elle confond leur adreſſe,
Et garantit ma foibleſſe
De leurs dards empoiſonnez.

O Toi ! que ces cœurs feroces
Comblent de crainte & d'ennui,
Contre leurs complots atroces
Ne cherches point d'autre apui.
Que ſa verité propice
Soit contre leur artifice
Ton plus invincible Mur,
Que ſon aile tutelaire
Contre leur âpre colere
Soit ton Rempart le plus ſûr.

Ainſi mépriſant l'ateinte
De leurs traits les plus perçans,
Du froid poiſon de la crainte
Tu verras tes jours exempts;
Soit, que le jour ſur la Terre
Du noir Démon de la Guerre
Vienne éclairer les fureurs,
Ou ſoit, que la nuit obſcure
Répande dans la Nature
Ses tenebreuſes horreurs.

Mais que vois-je? quels abîmes
S'entr'ouvrent autour de moi!
Quel déluge de Victimes
S'ofre à mes yeux pleins d'efroi!
Quelle épouvantable image
De Morts, de Sang, de Carnage
Frape mes regards tremblans!
Et quels glaives inviſibles
Percent de coups ſi terribles
Ces Corps pâles & ſanglans?

Mon cœur ſois en aſſurance,
Dieu ſe ſouvient de ta foi ;
Les fleaux de ſa Vangeance
N'aprocheront point de toi.
Le Juſte eſt invulnerable.
De ſon Bonheur immüable
Les Anges ſont les garans,
Et toujours leurs mains propices
A travers les précipices
Conduiſent ſes pas errans.

Dans les routes ambiguës
Du bois le moins frequenté,
Parmi les ronces aiguës
Il chemine en Liberté.
Nul obſtacle ne l'arrête,
Ses pieds écraſent la Tête
Du Dragon & de l'Aſpic.
Il afronte avec courage
La dent du Lion ſauvage
Et les yeux du Baſilic.

Si quelques vaines foibleſſes
Troublent ſes jours triomphans,
Il ſe ſouvient des promeſſes
Que Dieu fait à ſes Enfans.
A celui qui m'eſt fidêle,
Dit la Sageſſe Eternele,
J'aſſûrerai mes ſecours,
Je rafermirai ſa voie,
Et dans des torrens de joie
Je ferai couler ſes jours.

Dans ſes fortunes diverſes
Je viendrai toujours à lui:
Je ſerai dans ſes traverſes
Son inſéparable apui.
Je le comblerai d'années
Paiſibles & fortunées.
Je benirai ſes deſſeins,
Il vivra dans ma Memoire
Et partagera la Gloire
Que je réſerve à mes Saints.

ODE TIRÉE DU PSEAUME XCVI.

Dominus regnavit : exultet terra.

PEUPLES, élevez vos Concerts,
Poussez des cris de joie & des chants de Victoire :
Voici le Dieu de l'Univers
Qui vient faire éclater son Triomphe & sa Gloire.

La Justice & la Verité
Servent de fondement à son trône terrible ;
Une profonde obscurité
Aux regards des mortels le rend inaccessible.

Les éclairs, les feux devorans
Font luire devant lui leur flame étincelante,
Et ses ennemis expirans
Laissent de leur suplice une trace sanglante.

✻✻

Pleine d'horreur & de respect
La Terre a tressailli sur son antique voûte,
Les Monts fondus à son aspect
Creusent pour s'échaper une brûlante route.

✻✻

De ses jugemens redoutez,
Les Cieux, les justes Cieux ont été les Ministres,
Et les Méchans épouvantez
Ont vu de son Couroux les épreuves sinistres.

✻✻

Soiez à jamais confondus,
Adorateurs impurs de prophanes Idoles,
Vous, qui par des vœux défendus
Honorez de vos mains les ouvrages frivoles.

✻✻

Anges ſacrez, divins Eſprits,
Adorez à jamais ces marques de ſa Gloire ;
Peuples Elus, Mortels Cheris,
Conſervez de ſon Nom l'Eternele Memoire.

❧

C'eſt ce Dieu qui du haut des Cieux
De l'Univers entier réglant les Deſtinées
Voit briſer ſes fragiles Dieux,
Joüets infortunez des vents & des années.

❧

Vous, qui vivez ſelon ſes Loix,
Mépriſez des Méchans la haine & l'artifice :
Celui, qui fait trembler les Rois,
Détournera ſur eux les traits de leur malice,

❧

Guidez par ſes vives clartez
Vous marcherez ſans trouble au milieu des tenebres,
La Gloire & les Felicitez
Feront compter vos jours entre les jours celebres.

❧

Que les Bienfaits de l'Eternel
Soient à jamais gravez dans le cœur des Fidéles,
Et qu'un homage solemnel
Fasse éclater par tout ses Grandeurs immorteles.

ODE
TIRÉE DU
PSEAUME
CXIX

Ad Dominum cùm tribularer clamavi.

DANS ces jours destinez aux larmes
Où mes Ennemis en fureur
Aiguisoient contre moi les armes
De l'imposture & de l'erreur ;
Lorsqu'une coupable licence
Empoisonnoit mon innocence,
Le Seigneur fut mon seul recours ;
J'implorai sa Toute-Puissance,
Et sa main vint à mon secours.

O Dieu ! qui punis les outrages
Qui reçoit l'humble Verité,
Vanges-toi, détruis les ouvrages
De ces levres d'iniquité,
Et confonds cet Homme parjure
Dont la bouche non moins impure
Publie avec legereté,
Les mensonges que l'imposture
Invente avec malignité.

Quel Rampart, quelle autre Barriere,
Pourra défendre l'Innocent
Contre la fraude meurtriere
De l'Impie adroit & puissant ?
Sa Langue aux feintes préparée
Ressemble à la fléche acerée
Qui part & frape en un moment,
C'est un feu leger dès l'entrée
Que suit un long embrasement.

Helas ! dans quel Climat ſauvage
Ai-je ſi long-tems habité ?
Quel exil ! quel afreux rivage ?
Quels aziles d'impieté ?
Cédar, où la Fourbe & l'Envie
Contre ma vertu pourſuivie
Se déchaînerent ſi long-tems,
A quels maux ont livré ma vie
Tes ſacrileges Habitans !

J'ignorois la trame inviſible
De leurs pernicieux forfaits,
Je vivois tranquile & paiſible
Chez les Ennemis de la Paix,
Et lorſqu'exemt d'inquietude
Je faiſois mon unique étude
De ce qui pouvoit les flater,
Leur déteſtable ingratitude
S'armoit pour me perſécuter.

ODE
TIRÉE DU
PSEAUME
CXXIX.
De profundis.

PRESSE' de l'ennui qui m'acable,
Jusqu'à ton Trône redoutable
J'ai porté mes cris gémissans.
Seigneur, enten ma voix plaintive,
Et prête une Oreille atentive
Au bruit de mes tristes accens.

Si dans le jour de tes Vengeances
Tu considères mes ofenses,
Grand Dieu, quel sera mon apui?
C'est à Toi seul que je m'adresse,
Et c'est en ta seule promesse
Que mon cœur espere aujourd'hui.

Oüi ! je m'affûre en ta clemence,
Si toujours plein de ta Puiſſance
Mon zéle a ſoutenu ta Loi,
Dieu juſte ! ſois-moi favorable
Et jette un regard ſecourable
Sur ce cœur qui ſe fie en Toi.

Dès que paroîtra la Lumiere,
Juſqu'au tems où de ſa carriere
La Nuit recommence le cours,
Plein de l'eſpoir que tu demandes,
Je t'adreſſerai mes Ofrandes,
Et j'imploreraî ton ſecours.

Heureux ! puis que de nos ſoufrances
Par l'objet de nos eſperances
Nous devons être rachetez,
Et qu'il nous permet de prétendre
Qu'un jour ſa bonté doit s'étendre
Sur toutes nos iniquitez.

ODE

TIRÉE DU PSEAUME CXLIII.

Benedictus Dominus, qui docet manus meas ad prælium.

BENI soit le Dieu des Armées,
Qui donne la force à mon bras,
Et par qui mes mains sont formées
Dans l'art penible des Combats.
De sa clemence inépuisable
Le secours promt & favorable
A fini mes opressions :
En lui j'ai trouvé mon azile,
Et par lui d'un Peuple indocile
J'ai dissipé les factions.

Qui ſuis-je, vile Creature?
Qui ſuis-je, Seigneur, & pourquoi
Le Souverain de la Nature
S'abaiſſe-t-il juſques à moi?
L'Homme en ſa courſe paſſagere
N'eſt rien qu'une Vapeur legere
Que le Soleil fait diſſiper;
Sa Clarté n'eſt qu'une nuit ſombre,
Et ſes jours paſſent comme une Ombre
Que l'œil ſuit & voit échaper.

Mais quoi? les perils qui m'obſedent
Ne ſont point encore paſſez?
De nouveaux Ennemis ſuccedent
A mes Ennemis terraſſez?
Dieu terrible, ordonne aux Campagnes
D'engloutir les hautes Montagnes,
Commande aux Cieux de s'abaiſſer;
Fai de leurs Voutes enflamées
Pleuvoir ces fléches alumées
Que tes fureurs ſavent lancer.

Objet de mes humbles Cantiques,
Seigneur, je t'adresse ma voix,
Toi, dont les promesses antiques
Furent toujours l'espoir des Rois,
Toi, de qui les secours propices
A travers tant de précipices
M'ont toujours garanti d'éfroi;
Conserve aujourd'hui ton ouvrage,
Et daigne détourner l'Orage,
Qui s'aprête à fondre sur moi.

Arrête cet afreux Déluge
Dont les flots me vont submerger;
Sois mon Vangeur, sois mon refuge
Contre les fils de l'Etranger:
Vange-toi d'un Peuple infidéle,
De qui la Bouche criminele
Ne s'ouvre qu'à l'impieté,
Et dont la main voüée au Crime,
Ne conoit rien de legitime
Que le Meurtre & l'iniquité.

Ces

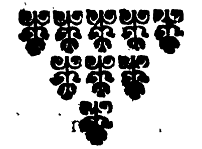
Ces Hommes, qui n'ont point encore
Eprouvé la Main du Seigneur,
Se flatent que Dieu les ignore,
Et s'ennivrent de leur Bonheur:
Leur Posterité florissante
Ainsi qu'une Tige naissante,
Croit & s'éleve sous leurs yeux,
Leurs Filles couronnent leurs Têtes
De tout ce qu'en nos jours de Fêtes
Nous portons de plus précieux.

⁂

De leurs grains les Granges sont pleînes,
Leurs Celiers regorgent de fruits,
Et leurs Troupeaux chargez de laines
Sont incessament reproduits;
Pour eux la fertile rosée
Tombant sur la Terre embrasée,
Rafraîchit son sein alteré,
Et pour eux le flambeau du Monde
Nourrit d'une chaleur féconde
Le germe en ses flancs reserré.

⁂

Le calme regne dans leurs Viles,
Nul bruit n'interromt leur ſomeil,
On ne voit point leurs Toits fragiles
Ouverts aux raions du Soleil,
C'eſt ainſi qu'ils paſſent leur âge;
Heureux, diſent-ils, le rivage
Où l'on joüit d'un tel Bonheur,
Qu'ils reſtent dans leur rêverie,
Heureuſe la ſeule Patrie
Où l'on adore le Seigneur!



ODE
TIRÉE DU
PSEAUME CXLV.

Lauda anima mea Dominum.

MON Ame, loüez le Seigneur,
Rendez un legitime Honneur
Au digne & ſeul objet de vos juſtes loüanges:
Oui, mon Dieu, je veux deſormais
Partager la gloire des Anges,
Et conſacrer ma vie à chanter vos Bienfaits.

Renonçons au ſterile apui
Des Grands qu'on adore aujourd'hui,
Ne fondons point ſur eux une eſperance fole,
Leur Pompe indigne de nos vœux
N'eſt qu'un Simulacre frivole,
Et les ſolides Biens ne dépendent pas d'eux.

Comme nous, esclaves du Sort,
Comme nous, joüets de la Mort,
La Terre engloutira leurs Grandeurs insensées
Et periront en même jour
Ces hautes & vastes pensées
Qu'admirent maintenant ceux qui leur font la Cour,

❧

Dieu seul doit faire nôtre Espoir,
Dieu, de qui l'immortel Pouvoir
Fit sortir du Neant le Ciel, la Terre & l'Onde,
Et qui, tranquile au haut des Airs
Anima d'une voix féconde,
Tous les Etres semez dans ce vaste Univers,

❧

Heureux qui du Ciel ocupé,
Et d'un faux éclat détrompé;
Met de bonne heure en lui toute son Esperance,
Il protege la Verité,
Et saura prendre la défense
Du Juste que l'Impie aura persecuté,

❧

C'eſt le Seigneur qui nous nourrit,
C'eſt le Seigneur qui nous guerit;
Il prévient nos beſoins, il adoucit nos peines,
Il aſſure nos pas craintifs,
Il délie, il briſe nos chaînes,
Et nos Tirans par lui deviennent nos Captifs.

Il ofre au timide Etranger
Un bras promt à le proteger,
Et l'Orphelin en lui retrouve un ſecond Pere,
De la Veuve il devient l'Epoux:
Et par un châtiment ſevere
Il confond les Pecheurs animez contre nous.

Les jours des Rois ſont dans Ta Main,
Leur Regne eſt un Regne incertain;
Dont le doigt du Seigneur a marqué les limites;
Mais de ſon Regne illimité
Les bornes ne ſeront preſcrites
Ni par la fin des Tems, ni par l'Eternité.

ODE
TIRÉE DU CANTIQUE D'EZECHIAS,
ISAIE, CHAP. XXXVIII.

Ego dixi: In dimidio dierum meorum.

J'Ai vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant;
Au midi de mes années
Je touchois à mon couchant,
La Mort déploiant ses ailes
Couvroit d'Ombres Eterneles
La clarté dont je joüis,
Et dans cette nuit funeste
Je cherchois en vain le reste
De mes jours évanoüis.

Grand Dieu ! vôtre Main reclame
Les Dons que j'en ai reçus,
Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tiſſus ;
Mon dernier Soleil ſe leve,
Et vôtre Soufle m'enleve
De la Terre des Vivans,
Comme la feuille ſechée,
Qui de ſa tige arrachée
Devient le joüet des vents.

❧

Comme un Lion plein de rage,
Le mal a briſé mes os,
Le Tombeau m'ouvre un paſſage
Dans ſes lugubres cachots.
Colombe foible & tremblante
A cette image efraiante
Je ſoupire nuit & jour,
Et dans ma crainte mortele
Je ſuis comme une hirondele
Sous les grifes du Vautour.

❧

Ainſi parloient mes alarmes,
Je ne penſois qu'à mourir,
Et mes yeux noiez de larmes
Etoient laſſez de s'ouvrir.
Je diſois à la Nuit ſombre
O Nuit, tu vas dans ton ombre
M'enſevelir pour toujours;
Je rediſois à l'Aurore,
Le jour que tu fais éclore,
Eſt le dernier de mes jours.

❧

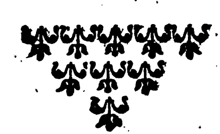
Mon Ame eſt dans les Tenebres,
Mes ſens ſont glacez d'efroi,
Ecoutez mes cris funebres,
Dieu juſte, répondez-moi:
Mais déja ſa Main propice
A comblé le précipice
Qui s'entr'ouvroit ſous mes pas,
Son ſecours me fortifie
Et me fait trouver la vie
Dans l'abîme du Trépas.

❧

Seigneur, les maux de la Terre
Sont le fruit de nos forfaits,
Vous ne nous faites la Guerre
Que pour nous rendre la Paix.
Heureux l'homme à qui la Grace
Départ ce Don éficace
Puisé dans ses Saints Tresors,
Et qui ralumant sa flame
Trouve la santé de l'Ame
Dans les soufrances du Corps.

C'est pour sauver la memoire
De vos immortels secours,
C'est pour vous, pour vôtre Gloire,
Que vous prolongez nos jours;
Non non, vos Bontez sacrées
Ne seront point celebrées
Dans l'horreur des Monumens:
La Mort aveugle & muéte
Ne sera point l'interpréte
De vos saints Commandemens.

Mais ceux qui de sa menace
Comme moi sont rachetez,
Annonceront à leur Race
Vos celestes Veritez.
J'irai, Seigneur, dans vos Temples
Réchaufer par mes exemples
Les Mortels les plus glacez,
Et vous ofrant mon Homage
Leur montrer l'unique usage
Des jours que vous leur laissez.





LES DEVOIRS DU CHRÉTIEN.

EN Dieu ſeul mets ta confiance.
Quiconque ſe conoit doit tout craindre de ſoi.
Par des vœux purs, ardens, atire ſa clemence.
Fidele à tes devoirs ſonge à vivre pour toi.

⁂

Content du ſimple neceſſaire,
Fui le chemin gliſſant, qui mene à la grandeur,
Ecoute volontiers, parle peu, ſache taire
Juſqu'au moindre ſecret qu'on verſe dans ton cœur.

⁂

Aux Petits pardonne ſans peine ;
Sans peine cede aux Grands ; ſuporte tes égaux.
Garde tout ton mépris pour une ame hautaine.
Ne t'étonne de rien ; ſoufre humblement les maux.

On riſque le Bien qu'on difére ;
Hâte-toi dès ce jour, donne-toi tout à Dieu,
Et du terrible Pas qu'il nous faudra tous faire,
Ocupe ton eſprit en tout tems, en tout lieu.

CANTATES.

P.135



B.Picart fecit

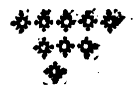
CANTATE SUR UN BAISER.

PAR un Baiser ravi sur les lévres d'Iris,
De ma fidele ardeur j'ai dérobé le pris :
Mais ce plaisir charmant a passé comme un songe,
Ainsi je doute encor de ma felicité :
Mon bonheur fut trop grand pour n'être qu'un mensonge ;
Mais il dura trop peu pour une Verité.

Amour, ceux que tu captives,
Soufrent des Maux trop cruels :
Leurs Douceurs sont fugitives,
Et leurs Tourmens éternels.
Après de morteles peines
Tu feins de combler nos vœux ;
Mais tes Rigueurs sont certaines,
Et tes Plaisirs sont douteux.

Qui peut donc m'afranchir de cette inquiétude.
Qui rend mon Bonheur incertain ?
Iris, guerissez-moi d'une peine si dure,
Le remede est en vôtre main.

Si sur cette bouche adorable,
Que Venus prit soin d'embelir,
Je pouvois encore cueillir
Quelqu'autre faveur plus durable.
Cette douce felicité
Fixeroit mon ame incertaine,
Et je ne serois plus en peine
Si c'est Mensonge ou Verité.



CANTATE SUR UN ARBRISSEAU.

JEUNE & tendre Arbriſſeau, l'eſpoir de ce Verger,
Fertile Nourriſſon de Vertumne & de Flore,
Des fureurs de l'Hiver redoutez le danger,
Et retenez vos Fleurs qui ſe preſſent d'éclore,
Séduites par l'éclat d'un beau jour paſſager.

Imitez la ſage Anemone.
Craignez Borée, & ſes retours,
Atendez que Flore & Pomone
Vous puiſſent prêter leur ſecours.
Philoméle eſt toujours muéte;
Progné craint de nouveaux friſſons.
Et la timide Violéte
Se cache encor ſous les gazons.

Soleil, Pere de la Nature,
Vien répandre en ces lieux tes fécondes chaleurs;
Diſſipe les frimats, écarte la froidure,
Qui brule nos Fruits & nos Fleurs.
Cérés, pleine d'impatience,
N'atend que ton retour pour enrichir nos bords,
Et ſur ta fertile preſence
Bacchus fonde l'eſpoir de ſes nouveaux Treſors.

Les lieux, dont tu prens ta courſe,
Virent ſes premiers combats;
Mais loin des Climats de l'Ourſe
Il porta toujours ſes pas.
Quand les Amours favorables
Voulurent le rendre heureux,
Ce fut ſur des bords aimables
Qu'échaufoient tes plus doux feux.



CANTATE.

ADONIS.

LE Dieu Mars & Venus bleſſez des mêmes traits

Goutoient les biens les plus parfaits,

Qu'aux Cœurs bien enflamez le tendre Amour aprête ;

Mais ce Dieu ſuperbe & jaloux

D'un œil de Conquerant regardant ſa Conquête,

Fit bientôt aux plaiſirs ſucceder les dégoûts.

Un Cœur jaloux ne fait paroître
Que des feux qui le font haïr,
Et pour être toujours le Maître,
L'Amour doit toujours obeïr.
L'Amour ne va point ſans les Graces ;
On n'arrache point ſes faveurs ;
L'emportement, ni les menaces
Ne font point les liens des Cœurs.

La Déesse déja ne craint plus son absence,
Et cessant de l'aimer sans s'en apercevoir,
Fait ateler son char pleine d'impatience,
Et vole vers les bords soumis à son pouvoir.

Là, ses jours couloient sans alarmes,
Lors qu'un jeune Chasseur se presente à ses yeux;
Elle croit voir son Fils; il en a tous les charmes.
Jamais rien de si beau ne parut sous les Cieux;
Et le Vainqueur de l'Inde étoit moins gracieux
Le jour que d'Ariane il vint sécher les larmes.

La froide Naïade
Sort pour l'admirer;
La jeune Driade
Cherche à l'atirer;
Faune d'un sourire
Aprouve leur choix;
Le jaloux Satire
Fuit au fond des bois;
Et Pan qui soupire,
Brise son hautbois.

Il aborde en tremblant la charmante Déesse.
Sa timide pudeur releve ses apas :
Les Graces, les Ris, la Jeunesse
Marchent au devant de ses pas :
Et du plus haut des Airs, l'Amour avec adresse
Fait partir à l'instant le trait dont il le blesse,
Que desormais Mars en fureur
Gronde, menace, tonne, éclate ;
Amans, profitez tous de sa jalouse erreur.
Des feux trop violens font souvent une ingrate.
On oublie aisément un Amour qui fait peur,
En faveur d'un Amour qui flate.

Que le soin de charmer
Soit vôtre unique afaire,
Songez que l'art d'aimer
N'est que celui de plaire.
Voulez-vous dans vos feux
Trouver des Biens durables
Soiez moins amoureux,
Devenez plus aimables,

CANTATE.

CIRCE.

SUr un Rocher desert, l'éfroi de la Nature
Dont l'aride somet semble toucher les Cieux,
Circé pâle, interdite, & la mort dans les yeux,
Pleuroit sa funeste avanture;
Là, ses yeux errans sur les flots
D'Ulisse fugitif sembloient suivre la trace:
Elle croit voir encor son volage Heros,
Et cette illusion soulageant sa disgrace,
Elle le rapéle en ces mots
Qu'interrompent cent fois ses pleurs & ses sanglots.

Cruel Auteur des troubles de mon Ame,
Que la pitié retarde un peu tes pas;
Tourne un moment les yeux sur ces Climats;
Et si ce n'est pour soulager ma flame,
Revien du moins pour hâter mon Trépas.
Ce triste Cœur devenu ta Victime,
Cherit encor l'Amour qui l'a surpris.
Amour fatal! ta haine en est le Pris.
Tant de tendresse, ô Dieux! est-elle un crime
Pour meriter de si cruels mépris?

C'est ainsi qu'en regrets sa douleur se déclare;
Mais bien-tôt de son art empruntant le secours,
Pour rapeler l'objet de ses tristes Amours,
Elle invoque à grands cris tous les Dieux du Ténare,
Les Parques, Néméfis, Cerbére, Phélgéton,
Et l'inflexible Hécate, & l'horrible Alecton.
Sur un Autel sanglant l'afreux bucher s'alume;
La Foudre devorante aussi-tôt le consume;
Mille noires vapeurs obscurcissent le jour,
Les Astres de la nuit interrompent leur course,
Les Fleuves étonnez remontent vers leur source,
Et Pluton même en tremble en son obscur sejour,

Sa voix redoutable
Trouble les Enfers,
Un bruit formidable
Gronde dans les Airs;
Un voile efroiable
Couvre l'Univers.
La Terre tremblante
Fremit de terreur;
L'Onde turbulente
Mugit de fureur;
La Lune sanglante
Recule d'horreur.

Dans le ſein de la Mort ſes noirs enchantemens
Vont troubler le repos des Ombres ;
Les Manes efraiez quitent leurs monumens ;
L'Air retentit au loin de leurs longs hurlemens,
Et les Vents échapez de leurs cavernes ſombres,
Mêlent à leurs clameurs d'horribles ſiflemens.
Inutiles éforts, Amante infortunée,
D'un Dieu plus fort que toi dépend ta deſtinée.
Tu peux faire trembler la Terre ſous tes pas;
Des Enfers déchaînez alumer la colére ;
Mais tes fureurs ne feront pas
Ce que tes attraits n'ont pu faire.

Ce n'eſt point par éfort qu'on aime :
L'Amour eſt jaloux de ſes droits ;
Il ne dépend que de lui-même :
On ne l'obtient que de ſon choix.
Tout reconoit ſa loi ſuprême ;
Lui ſeul ne conoit point de loix.
Dans les champs que l'Hiver deſole,
Cérés vient rétablir ſa Cour ;
Flore fuit l'aproche d'Eole ;
Eole la fuit à ſon tour ;
Mais ſi-tôt que l'Amour s'envole,
Il ne conoit plus de retour.

CANTATE.

BACHUS.

CHantons le Dieu Bachus, chantons, & que sa gloire
Soit l'éternel objet de nos plus doux concerts;
Qu'un autre aprene à l'Univers
Du fier Vainqueur d'Hector la glorieuse histoire;
Qu'il resuscite dans ses vers
Des enfans de Pélops l'odieuse memoire.
Puissant Dieu des Raisins, digne objet de nos Vœux,
C'est à toi seul que je me livre,
En tous lieux je prétens te suivre,
C'est pour toi seul que je veux vivre
Parmi les Festins & les Jeux.

Ta bonté suprême
Prévient nos souhaits;
Ta douceur extrême
Calme nos regrets.
Sans toi Vénus même
Seroit sans attraits;
Tu sers la constance
Des Cœurs amoureux,
Tu rens l'esperance
Aux plus malheureux.

Des dons les plus rares
Tu combles les Cieux ;
C'eſt Toi qui prépares
Le Nectar des Dieux.

❧

La Celeſte Troupe
Dans ce jus vanté
Boit à pleine coupe
L'Immortalité.

❧

Tu prêtes des armes
Au Dieu des Combats ;
Venus ſans tes charmes
Perdroit ſes apas.

❧

Du fier Poliphême
Tu domtes les ſens ;
Et Phebus lui-même
Te doit ſes accens.

❧

Mais quels tranſports involontaires,
Saiſiſſent tout à coup mon eſprit agité ?
Sur quel valon ſacré, dans quel bois ſolitaire
Suis-je en un moment tranſporté ?
Bacchus à mes regards dévoile ſes Miſteres,
Un mouvement confus de joie & de terreur
M'inſpire une divine audace,
Et les Ménades en fureur
N'ont rien vu de pareil dans les Antres de Thrace.

Décendez, Mere des Amours,
Venez embélir la Fête
Du Dieu qui fit la Conquête
Du Climat où nait le Jour.
Décendez, Mere des Amours,
Mars trop long-tems vous arrête ;
Déja le jeune Silvain
Ivre d'amour & de vin
Pourſuit Doris dans la plaine ;
Et les Nimfes des Forêts
D'un Jus petillant & frais
Arroſent le vieux Siléne.

Profanes, fuiez de ces lieux!
Je cede aux mouvemens que ce grand jour m'inſpire,
Fideles ſectateurs du plus charmant des Dieux,
Ordonnez le Feſtin, aportez-moi ma Lire;
Celebrons entre nous un jour ſi glorieux.
Mais parmi les tranſports d'un aimable delire
Eloignons loin d'ici ces bruits ſéditieux
Qu'une aveugle vapeur atire.
Laiſſons aux Scythes inhumains
Mêler dans leurs Banquets le meurtre & le carnage:
Les dards du Centaure ſauvage
Ne doivent point ſouiller nos innocentes mains.

❧

Baniſſons l'afreuſe Bellone
De l'innocence des repas;
Les Satires, Bachus, & Faune
Déteſtent l'horreur des Combats.
Malheur aux Mortels ſanguinaires,
Qui par de tragiques forfaits
Enſanglantent les doux Miſteres
D'un Dieu qui préſide à la Paix.

❧

Veut-on que je fasse la Guerre,
Suivez-moi mes Amis, acourez, combatez ;
Remplissons nôtre coupe, entourons-nous de Lierre.
Bachantes, prétez-moi vos Tirses redoutez.
Que d'Athlétes soumis, que de rivaux par Terre:
O fils de Jupiter, nous ressentons enfin
Ton assistance souveraine.
Je ne vois que Buveurs étendus sur l'arêne
Qui nagent dans des flots de vin.

❧

Triomfe, Victoire,
Honneur à Bachus ;
Publions sa Gloire,
Triomfe, Victoire ;
Buvons aux vaincus.
Brulante Trompéte,
Secondez nos vois ;
Sonnez leur défaite
Chantez nos explois.

❧

CANTATE.

LE TRIOMFE DE L'AMOUR.

FILLES du Dieu de l'Univers,
Muses, que je me plais dans vos sombres retraites,
Que ces rivages frais, que ces bois toujours verds
Sont propres à charmer les ames inquietez!
Quel cœur n'oubliroit ses tourmens
Au murmure flateur de cette onde tranquile!
Qui pourroit résister aux doux ravissemens
Qu'excite vôtre voix fertile!
Non ce n'est qu'en ces lieux charmans
Que le parfait bonheur a choisi son asile.

Heureux qui de vos doux plaisirs,
Goute la douceur toujours pure,
Il triomfe des vains desirs,
Et n'obéït qu'à la Nature.
Il partage avec les Heros
La Gloire qui les environe,
Et le puissant Dieu de Délos
D'un même laurier le courone.

Mais que vois-je, grands Dieux! quels magiques éforts

Changent la face de ces bords !

Quelles dances ; quels jeux, quels concerts d'alégresse !

Les Graces, les Plaisirs, les Ris, & la Jeunesse

Se rassemblent de toutes parts.

Quel songe me transporte au dessus du Tonerre!

Je ne reconnois point la Terre

Au spectacle enchanteur qui frape mes regards.

Est-ce la Cour suprême
Du Souverain des Dieux ?
Où Vénus elle-même
Décend-t-elle des Cieux ?
Les compagnes de Flore
Parfument ces côteaux :
Une nouvele Aurore
Semble sortir des eaux ;
Et l'Olimpe se dore
De ses feux les plus beaux.

Nimfes ; quel eſt ce Dieu qui reçoit vôtre
homage ?
Pourquoi cet Arc, & ce Bandeau ?
Quel charme en le voiant, quel prodige nouveau
De mes ſens interdits me dérobe l'uſage ?
Il s'aproche, il me tend une innocente main.
Venez cher Tiran de mon Ame,
Venez, je vous fuirois en vain,
Et je vous reconois à ces traits pleins de flame
Que vous alumez dans mon ſein.
Adieu Muſes, Adieu, je renonce à l'envie
De meriter les biens dont vous m'aviez flaté ;
Je renonce à ma liberté,
Sous de trop douces loix mon ame eſt aſſervie.
Et je ſuis plus heureux dans ma captivité,
Que je ne le fus de ma vie
Dans le triſte repos dont j'étois enchanté.



CANTATE.

CÉFALE.

LA Nuit d'un voile obſcur couvroit encor les Airs
Et la ſeule Diane éclairoit l'Univers,
Quand de la Rive Orientale
L'Aurore dont l'Amour avance le réveil,
Vint trouver le jeune Céfale,
Qui repoſoit encor dans le ſein du Someil.
Elle aproche, elle heſite, elle craint, elle admire;
La ſurpriſe enchaîne ſes ſens,
Et l'Amour du Heros, pour qui ſon Cœur ſoupire,
A ſa timide voix arrache ces accens.

Vous qui parcourez cette plaine,
Ruiſſeaux, coulez plus lentement;
Oiſeaux, chantez plus doucement;
Zéfirs, retenez vôtre haleine:
Reſpectez un jeune Chaſſeur,
Las d'une courſe violente;
Et du doux repos qui l'enchante,
Laiſſez-lui gouter la douceur.

Mais que dis-je ! où m'emporte une aveugle tendresse

Lache Amant ! est-ce ainsi que ton ardeur te presse

De voir l'objet de ton Amour ?

Viens-je donc en ces lieux te servir de trofée ?

Est-ce dans les bras de Morfée

Que l'on doit d'une Amante atendre le retour ?

Il en est tems encore,
Céfale, ouvre les yeux ;
Le jour plus radieux
Va commencer d'éclore,
Et le flambeau des Cieux
Va faire fuir l'Aurore.
Il en est tems encore,
Céfale, ouvre les yeux.

Elle dit, & le Dieu qui répand la lumiere,
De son char argenté lançant ses premiers feux,
Vint ouvrir, mais trop tard, la tranquile paupiere
D'un Amant à la fois heureux & malheureux.
Il s'éveille, il regarde, il la voit, il l'apéle;
Mais ô cris! ô pleurs superflus!
Elle fuit, & ne laisse à sa douleur mortéle
Que l'image d'un bien qu'il ne posséde plus:
Ainsi l'Amour punit un jeune cœur coupable.
Meritez, jeunes Cœurs, un sort plus favorable.

N'atendez jamais le jour.
Veillez quand l'Aurore veille.
Le moment où l'on someille,
N'est pas celui de l'Amour.
Comme un Zéfir qui s'envole,
L'heure de Venus s'enfuit,
Et ne laisse pour tout fruit
Qu'un regret triste & frivole.

CANTATE.

L'AMOUR DÉVOILÉ.

NE me reprochez plus tous les maux que j'ai faits,
Disoit le Dieu d'Amour aux Nimfes des forêts.
Si j'ai rendu tant de Cœurs miserables ;
De tant d'heureux Mortels si j'ai troublé la Paix,
Et si tout l'Univers se plaint de mes forfaits ;
Les Destins seuls en sont coupables :
Ils m'ont voilé les yeux par d'injustes Arrêts,
Et je ne saurois voir sur qui tombent mes traits.

Dans une obscurité profonde
Je porte au hasard mon flambeau.
Otez à l'Amour son Bandeau,
Vous rendrez le repos au Monde.
Les Mortels d'une ardeur extrême
M'ont choisi pour leur commander ;
Mais comment puis-je les garder ?
Je ne puis me garder moi-même.

Ainsi parloit l'Amour : mais quel heureux éfort
Pouvoit acomplir ce Miracle !
C'est à vous, belle Iris, c'est à vous que le Sort
Permetoit de lever cet invincible obstacle.
Un Dieu jouït par vous de la clarté du jour,
Mais dans vos yeux, ô ciel ! quelle clarté nouvelle
S'ofrit aux regards de l'Amour !
Surpris en vous voiant si charmante & si belle,
Il vous donna dès lors une foi solemnelle
D'abandonner pour vous, & Vénus, & sa Cour.

L'Amour a quité sa Mere
Pour se soumetre à vos loix :
Il ne vit que pour vous plaire,
Et la Reine de Citére
N'ose condaner son choix.
Les Graces & la Jeunesse
Vous parent de mille fleurs,
Et peignent vôtre sagesse
Des plus riantes couleurs,

Goutez, Mortels, goutez les heureux avantages,
Qui depuis si long-tems vous étoient inconnus,
L'Amour est sans Bandeau; que de maux prévenus!
Et pour vous jeunes Cœurs quel fortuné présage!

Iris a désillé les yeux
Du Dieu qui régit la Nature.
Amour, tes traits victorieux
Ne partent plus à l'avanture.
On ne voit plus d'Amant rebelle,
Ni de Cœurs lassez de leurs fers.
Les yeux de l'Amour sont ouverts:
Ils ne blessent plus que pour elle.

CANTATE.

DIANE.

A Peine le Soleil au fond des Antres sombres
Avoit du haut des Cieux précipité les Ombres
Quand la chaste Diane à travers les forêts
Aperçut un lieu solitaire,
Où le fils de Vénus & les Dieux de Citére
Dormoient sous un ombrage frais.
Surprise, elle s'arrête, & sa promte colere
S'exhale en ce discours qu'elle adresse tout bas
A ces Dieux endormis qui ne l'entendoient pas,
Vous, par qui tant de miserables
Gemissent dans d'indignes fers,
Dormez, Amours inexorables;
Laissez respirer l'Univers.
Profitons de la nuit profonde,
Dont le someil couvre leurs yeux;
Et faisons le repos du Monde
En brisant leurs traits odieux.

A ces mots elle aproche, & ses Nimfes timides
Portant sans bruit leurs pas vers ces Dieux homicides,
D'une tremblante main saisirent leur Carquois;
Et bientôt du débris de leurs fléches perfides
Sement les plaines & les bois.
Tous les Dieux des Forêts, des Plaines, des Montagnes
Viennent feliciter leurs heureuses compagnes,
Et de leurs ennemis bravant les vains éforts,
Exprimant ainsi leurs transports.

Quel bonheur! quelle victoire!
Quel Triomfe! quelle Gloire!
Les Amours sont desarmez.
Jeunes Cœurs, rompez vos chaines;
Cessez de craindre les peines,
Dont vous étiez alarmez.

L'Amour s'éveille au bruit de ces chants d'a-
légresse ;

Mais quels objets lui sont oferts !

Quel réveil ! Dieux, quelle tristesse,

Quand de ses Dards brisez il voit les champs
couverts !

Un trait me reste encor dans ce desordre ex-
trême ;

Perfides, vôtre Exemple instruira l'Univers :

Il parle, le trait vole, & traversant les Airs

Va percer Diane elle-même.

Juste, mais trop cruel revers

Qui signale, ô grand Dieu, ta vengeance suprême.

Respectons l'Amour
Tandis qu'il someille,
Et craignons qu'un jour
Ce Dieu ne s'éveille.
En vain nous romprons
Tous les traits qu'il darde,
Si nous ignorons
Celui qui nous garde.

CANTATE.

L'HIMEN.

CE fut vers cette rive, où Junon adorée
Des Peuples de Sidon, reçoit les vœux oferts,
Que la divine Citérée
Pour la premiere fois parut dans l'Univers:
Jamais Beauté plus admirée
Ne brilla sur les vastes Mers.
Les Tritons rassemblez de mille endroits divers
Autour d'elle flotoïent sur l'Onde temperée,
Et les filles du vieux Nérée
Faisoient devant son char retentir ces concerts.

Qu'Eole en ses goufres enchaine
Les vents ennemis des beaux jours,
Qu'il domte leur bruiante haleine,
Et ne permette qu'aux Amours
De voler sur l'humide plaine.
Dieux du Ciel, venez en ces lieux
Admirer un objet si rare;
Avouez que même à vos yeux,
Les Beautez dont la Mer se pare,
Efacent la Beauté des Cieux.

Jalouse de l'éclat de ces honneurs nouveaux,
Anfitrite se cache au plus profond des eaux.
Cependant Palémon conduisoit l'Immortele
Vers cette Ile enchantée où tendoient ses souhaits ;
Et c'est là que la Terre à sa gloire fidele
Met le comble aux honneurs qu'ont reçu ses atraits.

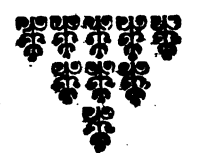
❧

L'Amant de l'Aurore
Des yeux qu'il adore
Perd le souvenir :
La timide Flore
Craint de perdre encore
Son jeune Zéfir.
De sa grace extrême
Minerve elle-même
Reconoit le pris ;
Et par sa surprise
Junon autorise
Le choix de Paris.

❧

Frapez de l'éclat de ſes yeux
Neptune, Jupiter, que dis-je! tous les Dieux
En font l'objet de leurs conquêtes :
Ils vont tous de l'Himen implorer les faveurs,
Les faveurs de l'Himen; Aveugles que vous êtes!
L'Himen eſt-il donc fait pour aſſortir les cœurs?
Jupiter étoit Roi du Monde;
Neptune commandoit ſur l'Onde,
Mars avoit pour partage un courage indomté,
Mercure la jeuneſſe; Apollon la beauté.
Si de ces Dieux l'Amour eut été le refuge,
Entr'eux du moins ſon choix ſe ſeroit partagé.
Mais ils prirent l'Himen pour Juge,
Et Vulcain ſe vit préferé.

Himen quand le sort t'outrage,
Ne t'en prend point à l'Amour;
De son plus doux heritage
Tu t'enrichis chaque jour:
Soufre que de ton partage
Il s'enrichisse à son tour.
Souvent par un juste échange
Il t'enleve tes sujets:
Tu lui fais un crime étrange,
De quelques larcins secrets:
Mais c'est ainsi qu'il se venge
Des larcins que tu lui fais.



CANTATE.

LES FORGES DE LEMNOS.

DAns ces Antres fameux où Vulcain nuit & jour
Forge de Jupiter les foudroiantes armes,
Venus faisoit remplir le Carquois de l'Amour.
Les Graces les Plaisirs lui prétoient tous leurs charmes:
Et son époux couvert de feux étincelans
Animoit en ces mots ses Ciclopes brulans;

Travaillons ; Vénus nous l'ordone ;
Excitons ces feux alumés ;
Déchainons ces vents enfermés,
Que la flâme nous environe !
Que l'airain écume & bouillone !
Que mille traits en soient formés :
Que sous vos marteaux enflâmés
A grand bruit l'enclume raisone.

✻

C'est ainsi que Vulcain par l'amour excité
Armoit contre lui-même une épouse volage,
Quand le Dieu Mars encor tout fumant de carnage,
Arrive l'œil en feu, les bras ensanglantés.
Que faites-vous, dit-il, de ces armes fragiles,
Fils de Junon ? Et vous, Calibes assemblés,
Est-ce pour amuser des enfans inutiles
Que cet Antre gémit sous vos coups redoublés ?
Hatez-vous de réduire en poudre
Ce fruit de vos travaux honteux ;
Renoncez à forger la Foudre,
Ou quitez ces frivoles jeux.

✻

Mais tandis qu'il s'emporte à des fureurs si
vaines,
Il se sent tout à coup frapé d'un trait vengeur.
Quel changement ! quel feu répandu dans ses
veines
Couvre son front guerrier de honte & de rou-
geur,
Il veut parler : sa voix sur ses lévres expire :
Il leve au Ciel les mains, il se trouble, il soupire :
Toute sa fierté cede, & ses regards confus
Par les yeux de l'Amour arrêtés au passage,
Achevent de faire naufrage
Contre un sourire de Venus.

Fiers vainqueurs de la Terre,
Cedez à votre tour,
Le vrai Dieu de la Guerre
Est le Dieu de l'Amour.
N'ofencez point sa gloire,
Gardez de l'irriter
C'est perdre la Victoire
Que de la disputer.

CAN-

CANTATE.

EUROPE.

EUROPE.

QUEL prodige misterieux !
O Ciel ! Qu'est devenu ce Monstre audacieux
De qui l'éfort fatal en ce lieu m'a conduite ?
Un Mortel s'ofre seul à ma vue interdite,
Mais que dis-je ! un Mortel ! Europe ouvre les yeux.
Au changement soudain que tu vois en ces lieux,
A l'éclat qui te frape, au trouble qui t'agite,
Peux-tu méconnoître les Dieux ?

JUPITER.

Rendez le calme, Europe, à vôtre ame étonnée.
Oui, le Maître des Dieux vient s'ofrir à vos fers
De vous seule aujourd'hui dépend la destinée
Du Dieu, de qui dépend celle de l'Univers.
Partagez les feux & la gloire
D'un cœur charmé de vos beautez ;
Que le Dieu que vous soumetez
Aplaudisse à vôtre victoire.

EUROPE.

O gloire, qui m'alarme autant qu'elle m'enchante !
Gloire, qui fait déja trembler mon cœur jaloux;
Plus vôtre rang m'éleve, & plus il m'épouvante,
Ah! les Dieux sont-ils faits pour aimer comme nous ?

Faut-il que la crainte me glace,
Lors que l'Amour veut m'enflamer ?
Mon cœur est fait pour vous aimer,
Mais vôtre Grandeur m'embarasse;
Lors que l'Amour veut m'enflamer,
Faut-il que la crainte me glace ?

JUPITER.

Quoi, victime d'un rang que le Sort m'a donné,
A vivre sans desirs je serois condanné ;
J'ignorerois l'Amour & ses vives tendresses ?
Laissez aux Dieux au moins la sensibilité,
L'honneur d'être immortel seroit trop acheté,
S'il nous défendoit les foiblesses.

EUROPE.

Auprès des Dieux helas! Quel moien d'arriver
A cette égalité qui forme un Amour tendre?
Un Mortel jusqu'aux Dieux ne sauroit s'élever;
Un Dieu jusqu'aux Mortels veut rarement décendre.

JUPITER.

Non, non, ne craignez-point de vous laisser toucher.
L'Amour fait disparoître une gloire importune.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Non, non, ne craignez-point de vous laisser toucher.
L'Amour fait disparoître une gloire importune.
C'est à l'Amour de raprocher,
Ce que separe la Fortune.

JUPITER.

Venez partager avec moi.
Cet honneur qu'en naissant j'ai reçu de Cibéle.
Pour premier gage de ma foi
Recevez aujourd'hui le titre d'Immortelle.

EUROPE.

Ah ! ne me privez point de l'unique secours,
Où je pourrois avoir recours ;
Si vôtre cœur pour moi se lassoit d'être tendre,
Vous dire que je crains vôtre legereté,
N'est-ce pas assez, faire entendre
Que je crains l'Immortalité.

JUPITER.

Non, rien n'afoiblira l'ardeur dont je vous aime;
J'en jure par l'Amour, j'en jure par vous-même,
Puisse expirer l'Astre brillant du jour
Avant que ma tendresse expire.
Puisse-je voir la fin de mon Empire,
Avant la fin de mon amour.

TOUS DEUX.

Que de nôtre bonheur l'Amour seul soit le Maître ;
Qu'à jamais nôtre encens brule sur ses Autels ;
Puissent nos feux être immortels
Comme le Dieu qui les fit naître,

CANTATE.

VÉNUS & MARS.

LE Soleil adoroit la Reine de Paphos,
Et diſputoit à Mars le cœur de l'Immortelle :
Lors qu'un coup du Deſtin fatal à ſon repos,
Du bonheur d'un rival le fit témoin fidelle.
Confus, deſeſperé, jaloux,
Il jure de punir un ſi cruel outrage;
Mais au milieu de ſon courroux
Une ſecréte voix lui tenoit ce langage :

Où portes-tu tes pas ?
Etoufe ta colere,
Et ne t'aveugle pas,
Quand la raiſon t'éclaire.
Plutôt que de punir
L'Ingrate qui t'ofenſe,
Tache d'en obtenir
Le prix de ton ſilence.

Foible raison, helas ! le Dieu plein de fureur
A l'époux de Vénus va souffler la terreur.
Dans un réduit obscur, ignoré, solitaire,
Ses yeux, ses yeux ont vu leur amour temeraire.
A ce discours Vulcain de rage possédé,
N'aspire qu'à confondre une Epouse perfide.
Malheureux ! Mais l'Himen fut toujours mal guidé,
Quand il prit le courroux pour Guide.
Autour de ce réduit heureux ;
Theatre où les Amours celébrent leur Victoire
Il dispose avec art d'imperceptibles nœuds ;
Piege où doit expirer leur amour & leur gloire.

Tremblez, Amants trop heureux ;
Craignez vôtre bonheur même.
Souvent un bonheur extrême
Est un piege dangereux.
L'Amour qui vous fait aimer
Vous éblouit par ses charmes,
Mais plus il est sans alarmes,
Plus il doit vous alarmer.

Victimes de leur négligence,
Mars & Vénus surpris, sont la fable des Dieux,
Déja tout fier de sa vengeance,
Vulcain à ce spectacle apêle tous les Dieux.
Déja sur cét objet leur troupe se partage,
Quand tout-à-coup Momus court à ce Dieu peu sage,
Et d'un noble laurier lui couronne le front.
Tout l'Olimpe éclate de rire,
Et Vulcain essuiant mille traits de satire,
S'enfuit, & dans Lemnos va cacher son afront.

Heureux qui se rend maître
D'un aveugle courroux;
C'est être heureux Epoux
Que de feindre de l'être:
Et plus on est jaloux,
Moins on le doit paroître.
Vénus sait se contraindre;
Elle fuit le grand jour.
De sa paisible cour
L'Himen doit peu se plaindre;
Et ce n'est point l'Amour,
C'est Momus qu'il doit craindre.

CANTATE.

AMIMONE.

SUR les rives d'Argos près de ces bords arides,
Où la mer vient briser ses flots imperieux,
La plus jeune des Danaïdes,
Amimone, imploroit l'assistance des Dieux.
Un Faune poursuivoit cette Nimfe craintive,
Et levant les mains vers les Cieux,
Neptune, disoit-elle, enten ma voix plaintive;
Sauve-moi des transports d'un Amant furieux.

A l'innocence poursuivie,
Grand Dieu, daigne ofrir ton secours;
Protege ma gloire & ma vie
Contre de coupables amours.
Helas? ma priere inutile
Se perdra-t-elle dans les airs!
Ne me reste-t-il plus d'asile
Que le vaste abîme des Mers?

La Danaïde en pleurs faisoit ainsi sa plainte,
Lors que le Dieu des Eaux vint dissiper sa crainte.
Il s'avance entouré d'une superbe Cour,
Tel jadis il parut aux regards d'Anfitrite,
Quand il fit marcher à sa suite
L'Himenée & le Dieu d'Amour.
Le Faune à son aspect s'éloigne du rivage,
Et Neptune enchanté, surpris,
L'amour peint dans les yeux adresse ce langage,
A l'objet dont il est épris.

Triomfez, belle Princesse,
Des Amants audacieux;
Ne cedez qu'à la tendresse
De qui sait aimer le mieux.
Heureux le cœur qui vous aime,
S'il étoit aimé de vous;
Dans les bras de Vénus même
Mars en deviendroit jaloux.

Qu'il est facile aux Dieux de séduire une Belle !
Tout parloit en faveur de Neptune amoureux.
L'éclat d'une Cour immortelle,
Le merite recent d'un secours genereux.
Dieux ! Quel secours ! Amour, sont-ce là de tes jeux ?
Quelle Satire eut été plus à craindre pour elle ?
Thétis en rougissant détourna ses regards ;
Doris se replongea dans les grotes humides,
Et par cette leçon aprit aux Nereïdes,
A fuir de semblables hasards.

Tous les Amants savent feindre ;
Nimfes, craignez leurs apas,
Le peril le plus à craindre
Est celui qu'on ne craint pas.
L'audace d'un temeraire
Est aisée à surmonter ;
C'est l'Amant qui nous sait plaire
Que nous devons redouter.

CANTATE.

THÉTIS.

PRE'S de l'humide Empire où Vénus prit naissance,
Dans un bois consacré par le malheur d'Atis,
Le Someil & l'Amour tous deux d'intelligence
A l'amoureux Pélée avoient livré Thétis.
Qu'eut fait Minerve même en cet état réduite ?
Mais dans l'art de Protée en sa jeunesse instruite
Elle sut éluder un Amant furieux.
D'une ardente Lionne elle prend l'aparence,
Il s'émeut, & tandis qu'il songe à sa défence
La Nimfe en fugissant se dérobe à ses yeux.

Où fuiez-vous, Déesse inéxorable ?
Cruel Lion de carnage alteré ;
Que craignez-vous d'un Amant miserable
Que vos rigueurs ont déja déchiré ?
Il ne craint point une mort rigoureuse,
Il s'ofre à vous sans armes, sans secours,
Et vôtre fuite est pour lui plus afreuse
Que les Lions, les Tigres, & les Ours.

Ce Heros malheureux foulage par ces mots,
L'excès de sa douleur extrême,
Quand tout-à-coup du fond des flots
Protée aparoissant lui-même,
Que fais-tu, lui dit-il, foible & timide Amant?
Pourquoi troubler les airs de plaintes éternelles?
Est-ce d'aujourd'hui que les Belles
Ont recours au déguisement?
Répare ton erreur; la Nimfe qui te charme,
Va rentrer dans le sein des Mers;
Atend la sur ces bords; mais que rien ne t'alarme,
Et songe que tu dois Achille à l'Univers.

Le Guerrier qui délibere
Fait mal sa cour au Dieu Mars;
L'Amant ne triomfe guere,
S'il n'afronte les hasards.
Quand le peril vous étonne,
N'importunez point les Dieux;
Vénus ainsi que Bellonne
Aiment les audacieux.

Pélée à ce discours portant au loin sa vue,
Voit paroître l'objet qui le tient sous ses loix.
Heureux que pour lui seul l'ocasion perdue
Renaisse une seconde fois.
Le cœur plein d'une noble audace,
Il vole à la Déesse, il l'aproche, il l'embrasse :
Thétis veut se défendre, & d'un promt changement
Emploiant la ruse ordinaire
Redevient à ses yeux Lion, Tigre, Pantére ;
Vains objets qui ne font qu'irriter son Amant.
Ses desirs ont vaincu sa crainte ;
Il la retient toujours d'un bras victorieux,
Et lasse de combatre, elle est enfin contrainte
De reprendre sa forme, & d'obéir aux Dieux.

Amant, si jamais quelque Belle
Changée en Lionne cruelle
S'éforce à vous faire trembler,
Moquez-vous d'une image feinte,
C'est un fantôme que sa feinte
Vous presente pour vous troubler.
Elle peut en prenant l'image
D'un Tigre, ou d'un Lion sauvage,
Efraier les jeunes Amours :
Mais après un éfort extrême
Elle redevient Elle-même
Et l'Amour triomfe toujours.

CANTATE.

L'AMANT HEUREUX.

L'Absence m'a fait voir la honte de mon choix,
Et je roms la prison, où sous de dures loix
Gemissoit mon ame captive :
Mais mon cœur vainement est rentré dans ses droits,
Je n'ai pu retrouver ma raison fugitive,
Qu'en la perdant une seconde fois.

Amour tu finis mes peines,
Et mes yeux se sont ouverts;
Mais pour soulager mes chaînes
Faut-il me donner des fers?
Mon cœur sauvé de l'orage
N'en est que plus agité,
Et je sors de l'esclavage
Sans trouver la liberté.

Mais que dis-je, insensé, je m'abuse moi-même ;
Ce ne sont point des fers que je romps en ce jour :
Non, jusqu'à ce moment je n'ai point eu d'Amour ;
C'est la premiere fois que j'aime.

Un feu séditieux
Brule au fond de mon ame,
Et d'une humide flame
Fait petiller mes yeux.
D'un poison que j'ignore,
Mon sang est alumé,
Et des feux du Centaure
Hercule consumé,
Languissoit moins encore
Que mon cœur enflamé.

Toutesfois au milieu de ma douleur profonde,
Je vous rends graces, ô Dieux ! au trouble de mes sens,
Et quand vôtre colere en cruauté féconde
M'acableroit de maux encore plus pressants,
Vous ne sauriez m'ôter l'amour que je ressens,
Et c'est sur cet amour que mon bonheur se fonde.

Aimable soufrance,
Charmantes langueurs.
Vôtre violence
Fait la récompense
Des sensibles cœurs,
La Beauté nouvele,
Dont je suis la loi,
Me rendra fidele:
Je vivrai pour elle
Bien plus que pour moi.

EPITRES.

p. 181



B. Picart fecit

LETTRE ÉCRITE A Mʀ. DUSSÉ, EN LUI ENVOIANT L'EPITRE DE L'AMOUR PLATONIQUE, ADRESSÉE A Mᴍᴇ. DUSSÉ.

Donarem pateras grataque commodus,
Sed non hac mihi vis, non tibi talium
Res est, aut animus divitiarum egens:
Gaudes carminibus, carmina possumus
Donare, &c.

CEs quatre vers d'Horace suffisent, Monsieur, pour justifier le Present que je vous fais : je ne serois pas malheureux, si les miens pouvoient aussi bien

m'aquiter de ce que je vous dois. Il y a long-tems que je ſonge à mettre en vers la matiere d'un des plus ſublimes Dialogues de Platon, & je ne pouvois l'apliquer à perſonne qui le meritât, ni qui fût plus capable d'en ſentir l'élevation que Madame Dussé, & que vous.

Si j'avois aſſez de force pour y avoir réuſſi, je ne deſeſpererois pas de vous réconcilier avec la Poëſie, & de vous faire convenir que la plus haute Philoſophie n'eſt pas incompatible avec le langage des Muſes.

A la verité, elles ne parlent pas toujours ſur ce ton-là, & l'Amour qui fait le ſujet de mon Epitre, eſt traité par nos faiſeurs d'Opera bien diferemment de ce que je l'ai conçu. Ces Meſſieurs m'acuſeront peut-être d'avoir élevé un Etre chimerique pour la deſtruction de celui qu'ils ont tant celebré. En tout cas, je leur montrerai que je ne ſuis pas le ſeul Viſionaire; & Philoſophes à part, je les renvoierai à deux de nos plus fameux Poëtes qui en ont parlé de cette maniere :

Quiconque sent du Fils de Citérée
La vive flame, & la pointe dorée,
Celle qui fait les Cœurs se ressentir
Du Feu celeste, & ne point consentir
A bas Desir, qui empêche & retarde
Le Bien suprême, où la Vertu regarde;
Sache qu'il a la marque & le vrai signe
D'Homme divin, courageux & insigne.

St, Gelais,

Il prête à nôtre entendement,
Pour voler au Ciel, ses deux aîles;
Nous les engluons folement
Parmi les Vanitez mortelles,
Ainsi du plumage qu'il eût,
Icare pervertit l'usage;
Il les reçut pour son salut,
Il s'en servit pour son domage.

Bertaud.

Comme le sujet est serieux, & que c'est très-serieusement que j'ai voulu louër Madame Dusse', je n'ai point pris cette fois-ci le langage de *Marot* plus propre aux sujets badins qu'à la Poësie sublime; mais j'ai retenu sa mesure de Vers, dont la cadance m'a toujours paru admirable,

& qui étant composée de deux hémistiches inégaux, a, selon moi, une harmonie bien plus variée que celle du Vers Alexandrin. C'est à vous, Monsieur, à en juger aussi-bien que de tout l'Ouvrage, que je ne hasarderai point de montrer, qu'il n'ait été scélé du sceau de vôtre aprobation.

Ce qu'il y a de certain, c'est que je l'ai travaillé avec plus de soin qu'aucune chose qui soit sortie de ma plume, & que je ne crois pas en avoir fait, où les liaisons soient plus imperceptiblement amenées, & la régularité des rimes & des expressions mieux observée.

Quoi qu'il en soit, je ne me repentirai point d'avoir donné quelques veilles à signaler ma reconnoissance de l'Amitié obligeante dont vous & Madame Dussé avez toujours entré dans mes interêts. C'est avec cette reconnoissance, & tout le respect possible que je serai toute ma vie,

Vôtre, &c.

A Paris ce.......

EPITRE
A
MME. DUSSÉ,
L'AMOUR PLATONIQUE.

DU faux encens dédaigneuse Ennemie,
Qui dans le vrai par l'exemple afermie,
Savez si bien de tout éloge plat,
Distinguer l'art d'un pinceau délicat :
Sage Uranie, en qui le don de plaire,
Est joint au don de haïr le vulgaire,
De démêler, libre en vos sentimens,
Les préjugez de ses faux jugemens ;
Et d'abhorrer ces loüanges guindées,
Qui n'ont d'apui que ses foles idées.
Si quelqu'Auteur pour vous faire sa Cour,
S'imaginant avoir pris un beau tour,
Vous décrivoit dans ses Peintures séches,
Le Dieu d'Amour, son carquois, & ses fléches,

De la raiſon ennemi langoureux,
Et de nos ſens enchanteur doucereux,
Vous déploïant ces lieux communs poſtiches,
Dont l'Opera brode ſes hémiſtiches:
Sur ce Tableau frivolement conçu,
Probablement il ſeroit mal reçu,
De vous chanter en rimes indiſcretés,
Que cet Amour ne ſe plaît qu'où vous êtes;
Qu'il regne en vous, qu'il ſuit par tout vos pas,
Et qu'il languit où l'on ne vous voit pas.

Mais ſi quelqu'un plus ſage & plus habile,
Vous dépeignoit d'un craïon moins ſterile
Le même Amour, non tel qu'on l'avoit feint,
Mais en éfet, tel qu'il doit être peint;
Tel qu'autrefois l'ont vû nos premiers Sages;
Lors qu'au Parnaſſe atirant leurs homages,
Le Dieu par eux de guirlandes orné,
Fut dans la Grece en triomphe amené.
Si pourſuivant cette noble Peinture,
Il vous traçoit d'une main libre & ſûre,
Ces vifs raions, ces ſublimes ardeurs,
Ce feu divin qu'il répand dans les cœurs,
Dont la ſplendeur les éclaire & les guide
Dans les ſentiers de la vertu ſolide:

Vous faiſant voir aſſis à ſon côté
L'Honneur, la Paix, la Vertu, l'Équité;
Peut-être alors à le banir moins promte
Vous ſoufririez, ſans rougeur, & ſans honte,
Que ce Dieu vint embélir vôtre Cour:
Connoiſſez donc ce que c'eſt que l'Amour;
Et deſormais l'ame débaraſſée
Des préjugez d'une troupe inſenſée,
Qui ne l'a peint que ſous de faux portraits;
Gardez-vous bien d'en juger ſur leurs traits,
De le confondre avec ce Dieu frivole,
De qui l'erreur nous a fait une Idole,
Et qui n'épand que des feux criminels.
Ces deux Rivaux, ennemis éternels,
L'un Fils du Ciel, l'autre né de la Terre,
Se font entre eux une imortelle guerre;
Plus ſignalez en leur diviſion,
Que les Heros de Grece, & d'Ilion.
Quelqu'un peut-être à ce début miſtique,
Va me traiter de cerveau fanatique,
Et me voiant monter ſur ce haut ton,
Traiter l'Amour en ſtile de Platon,
M'objectera qu'une jeune Héroïne,
Meriteroit un peu moins de doctrine.
Mais ſans répondre à ce langage vain,
Laiſſons-le en Paix ſon Cyrus à la main,

De nos raisons l'ame peu combatue,
Du Dieu d'Ovide encenset la statue,
Et poursuivons nos propos commencez.
Jadis sans choix, les Humains dispersez,
Troupe feroce & nourrie au carnage,
Du seul instinct suivoient la Loi sauvage;
Se renfermoient dans les antres cachez;
Et des Forêts par la faim arrachez,
Alloient errans au gré de la Nature,
Avec les Ours disputer la pâture.
De ce cahos l'Amour réparateur,
Fut de leurs Loix le premier fondateur,
Il sut fléchir leurs humeurs indociles;
Les réunit dans l'enceinte des Villes;
Leur enseigna le secours des moissons,
Des premiers Arts leur donna des leçons,
Chez eux logea l'Amitié secourable,
Avec la Paix sa Sœur inséparable:
Et devant tout, dans les terrestres lieux
Fit respecter l'autorité des Dieux.
Tel fut sous lui le Siecle de Cybéle;
Mais à ce Dieu la Terre enfin rebelle
Se rebuta d'une si douce Loi,
Et de ses mains voulut se faire un Roi.
Tout aussi-tôt, évoqué par la haine;
Sort de ses flancs un Monstre à forme humaine,

Reſte dernier de ces affreux Tiphons,
Jadis formé dans les goufres profonds;
D'un foible enfant il a le front timide;
Dans ſes yeux brille une douceur perfide,
Nouveau Protée, à toute heure, en tous lieux,
Sous un faux maſque il abuſe nos yeux.
D'abord voilé d'une crainte ingénuë,
Humble, captif, il rempe, il s'inſinue;
Puis tout à coup, imperieux, vainqueur
Porte le trouble & l'éfroi dans le cœur;
Les Trahiſons, la noire Tirannie,
Le Deſeſpoir, la Peur, l'Ignominie,
Et le Tumulte au regard éfaré
Suivent ſon char de Soupçons entouré.
Ce fut ſur lui que la Terre ennemie
De ſa révolte appuia l'infamie;
Bien-tôt ſeduits par ſe, trompeurs apas
Les fols humains marcherent ſur ſes pas.
L'Amour par lui dépouillé de puiſſance
Remonte au Ciel, ſejour de ſa naiſſance,
Et las de voir l'homme ſourd à ſa voix,
Il l'abandonne à ſon malheureux choix.
Alors enflé d'une nouvelle audace,
L'Uſurpateur prend ſon nom & ſa place:
Et ſous ce nom l'erreur de toutes parts,
Fait ici bas voler ſes Etendarts.

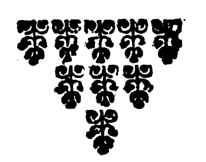
C'eſt de ce tems que nous vîmes éclore
Tous les malheurs envoiez par Pandore,
La Jalouſie alumant ſes flambeaux,
Creuſa dès lors mille horribles Tombeaux ;
Et des forfaits de plus d'une Médée,
Plus d'un Climat vit ſa rive inondée.
On vit regner les Deſirs éfrenez,
Qui ſecondez des Plaiſirs forcenez,
Mirent au jour Monſtres & Minotaures,
Satyres, Sphinx, Egipans & Centaures.
Un Siecle à l'autre enviant ſes fureurs
Imagina de nouvelles horreurs ;
Chaque âge vit augmenter ſes miſeres,
Et nos Aieux plus méchans que leurs Peres,
Nous firent naître encor plus méchans qu'eux,
Bientôt ſuivis par de pires Neveux.
Enfin le Ciel touché de nos diſgraces
Se réſolut d'en éfacer les traces,
Et tous les Dieux convinrent que l'Amour
Fut renvoié dans ce mortel ſejour.
Chacun s'en forme un agreable augure,
Le ſeul Amour, l'Amour ſeul en murmure.
Qu'a-t-il commis ? pourquoi ſeul immolé,
D'entre les Dieux ſera-t-il exilé ?
Quitera-t-il ces demeures heureuſes,
Ces régions pures & lumineuſes ;

Sejour brillant de gloire & de clarté,
Lieux consacrez à la felicité,
Aux doux Plaisirs, Enfans de l'Innocence,
Plaisirs qu'échaufe & nourit sa presence,
Vifs sans tumulte, éternels sans ennui,
Et que les Dieux ne tiennent que de lui ?
Quoi, disoit-il, de la troupe celeste,
J'irai décendre en un séjour funeste ?
Où l'Impudence étale un front serain,
Où les mortels au visage d'airain,
De mon famtôme escortant les banieres,
De l'Innocence ont rompu les barrieres ;
Et qui d'entr'eux voudra suivre mes pas ?
Amour, Amour, ne vous alarmez pas,
Venez à moi, je connois un azile,
Dont les Vertus ont fait leur domicile :
Un sûr rempart, un lieu de qui jamais
Nos ennemis ne troubleront la Paix.
Celui qui regne en ce séjour propice,
En a bani le coupable Artifice,
La Perfidie au coup d'œil emprunté,
Et la Malice au rire concerté :
Amour du vrai, Candeur hereditaire,
Dès le berceau marqua son caractere,
Nouri, formé par les Neuf doctes Sœurs ;
Ami des Arts, épris de leurs douceurs,

Le Dieu du Pinde & la ſage Minerve,
De leurs treſors l'ont comblé ſans réſerve.
Dans ce réduit des Muſes habité
Préſide encore une Divinité ;
Car la beauté dont les Dieux l'ont ornée,
D'un moindre nom ſeroit trop profanée:
Un doux acueil, un modeſte enjoument
Prête à ſes traits un nouvel agrément ;
D'Enfans ailez une troupe fidéle,
Plaiſirs, Amours, voltigent autour d'elle,
Et ſans éfort près d'elle retenus,
Pour la ſervir ont oublié Venus.
Non, non, Amour, ce n'eſt point à Cithere,
Ni dans les Bois qu'Amatonte révere,
Qu'il faut chercher & les Jeux & les Ris ?
Si vous voulez de vos Freres cheris
Revoir un jour la troupe réunie,
N'heſitez point, volez chez Uranie.
Mais à qui vais-je étaler ces propos ?
Puis-je penſer qu'un Dieu qui du cahos,
Débaraſſa cette machine ronde,
Qui voit, qui meut tous les êtres du Monde,
De ſes reſſorts, & l'ame, & l'inſtrument,
Puiſſe ignorer ſon plus bel ornement ?
Déja porté ſur les ailes d'Eole,
Du haut des Cieux je le vois qui s'envole,

Plus glorieux d'obéïr en sa coûr,
Que de regner au celeste sejour.
Conservez-bien, genereuse Uranie,
Ce Dieu puissant, ce celeste genie,
Ame du monde, Aûteur de tous les biens,
Par qui brisant les terrestres liens,
D'un vol hardi nos ames élancées,
Jusques au Ciel élevent leurs pensées;
Sans sa beauté, sans ses dons précieux,
La Verrtu même est moins belle à nos yeux;
Il la produit sous d'heureux caracteres,
La dépouillant de ses rides severes,
De qui l'aspect éfraiant les Mortels,
Leur fait souvent deserter ses Autels;
De son flambeau les flames immortelles,
Jettent en nous ces vives étincelles,
Dont autrefois les Heros embrasez,
Malgré la mort se sont éternisez.
Cette chaleur si promte & si rapide,
Sut échaufer un Thésée, un Alcide,
Arma leurs bras pour calmer l'Univers,
Et pour vanger l'Equité mise aux fers.
Telle est l'ardeur dont ce Dieu nous enflame,
Tel est le feu qu'il aluma dans l'ame,
De ce Heros aux triomphes instruit,
Dont vous tenez la clarté qui vous luit;

C'eſt cet Amour impatient de gloire,
Qui tant de fois aſſura ſa memoire,
Lui fit braver les feux & le trépas,
Lui fit chercher la guerre & les combats:
De Jupiter alumant le Tonnerre,
Briſer l'orgueil des Enfans de la Terre,
Contre leur rage armer nos boulevarts,
Et foudroier leurs plus fermes Remparts.
Puiſſe-t-il voir ſes nombreuſes années
Toujours de gloire & d'honneurs couronnées,
Et quand la Paix reviendra parmi nous,
Se conſacrer à des Travaux plus doux:
Non moins heureux ſous l'Empire de Rhée
Que quand la Terre à Bellone eſt livrée.



EPITRE

A Mr. LE COMTE D'AYEN.

COMTE, pour qui terminant tout procês
Avec Vertu fortune a fait la Paix;
Jaçoit qu'en vous gloire & haute naissance
Soit alliée à titres & puissance,
Que de splendeurs & d'honneurs meritez
Votre maison luise de tous côtez:
Si, toute fois, ne sont-ce ces bluettes
Qui vous ont mis en l'estime où vous êtes,
Car ce n'est pas l'Or qui sur vous reluit,
Qui vous acquiert renommée & bon bruit;
Que j'aie un Livre ou semblable Ecriture,
Il ne me chaut de belle couverture,
Riches fermoirs & dehors non communs,
Si le dedans sont discours importuns,
Vieux pot pourri de Prose délabrée,

Oeuvre de Pic, ou telle autre denrée.
Donc, qui met l'homme en estime & crédit?
Richesse d'ame & culture d'esprit.
Puis joignez y revenus honorables,
Biens de fortune, & titres desirables;
Je le veux bien, cela ne fait nul mal;
Mais le premier & le point principal,
C'est lui sans plus; & c'est par là, beau Sire,
Que moi chetif, vous prise & vous admire.
En vous ai vu par un merveilleux cas,
Ensemble unis Virgile & Mécenas;
De l'un, avez la grace & la faconde;
De l'autre, accueil & douceur sans seconde,
En Prose, en Vers, étes passé Docteur,
Et recitez trop mieux qu'un Orateur.
Ce n'est le tout, car en chant harmonique,
Non moins primez qu'en Rime Poëtique,
Et s'avez los de bon Poëtiqueur,
Aussi l'avez de bon Harmoniqueur.
Toujours chez vous abonde compagnie
D'Esprits divins, de suivans d'Uranie.

Toujours y ſont Ciſtres mélodieux,
Gentils Harpeurs, & Méneſtrels joieux.
Et de leur art bien ſavez les rubriques;
Même on m'a dit qu'aux rives Séquaniques,
N'a pas long tems, ſonniez telle chanſon,
Qu'hôtes des Bois accoururent au ſon,
Si qu'euſſiez vu ſauter blanches Driades,
Et de leurs lits ſortir belles Naïades.
Et ſe diſoient : Oh ! qu'il chanſonne bien !
Seroit-ce point Apollon Delphien ?
Venez, voiez, tant a beau le viſage,
Doux ſes regards, & noble le corſage :
C'eſt il, ſans faute ; & Nimfes d'admirer,
Et les Silvains entr'eux de murmurer.
Cetui-ci vient pour nos Nimfes ſéduire,
Se diſoient-ils, il les pourroit induire
A quelque mal avec ſon chant mignon ;
Freres, jettons en l'eau le Compagnon.
Lors le Dieu Pan refrognant ſes Narines,
Cria tout haut, des Montagnes voiſines,
De ſon Ami voiant le mauvais pas ;

Ventre de Bouc, qu'ai-je entendu là bas ?
Rentrez, Coquins. Les Forêts en tremblerent,
Faunes cornus vers leurs trous s'envolerent,
Où tous tremblans furent se retirer,
Et du depuis n'ont osé se montrer.
Voilà comment, digne sang de Noailles,
Fûtes sauvé des mains de ces canailles.
Nimfes & Dieux sur vous veillent ici,
Bien savent-ils & le savons aussi,
Que votre vie acquise & conservée
Est pour le bien de l'Etat reservée;
Non des Mortels de merite indigens,
Mais des Mortels de vertus réfulgens.
Or remplissez vos hautes destinées,
Que tous vos ans soient brillantes années;
Et cependant nous autres gens de bien,
A notre emploi ne manquerons en rien,
Vous admirans non pas dans le silence,
Mais par beaux Vers & piéces d'Eloquence,
Tant que puissions une œuvre concevoir
Digne de vous & de votre vouloir.

EPITRE
AU MEME.

AINSI de ta langueur à peine soulagé
Près du jeune Louïs ton zéle t'a rangé,
Et l'atrait du peril excitant ton audace,
Tu cours chercher l'honneur qui t'atend sur sa trace.
Bientôt le Rhin captif va couler sous ses loix.
Ses boulevarts tremblans vont tomber à sa voix.
De son auguste Aieul les hautes destinées
Ont déja traversé ses rives enchainées,
Et porté dans le sein de l'Aigle consterné
Le coup que son orgueil nous avoit destiné.
En vain du fier Batave & de l'Anglois rebéle
Le Portugais flotant embrasse la queréle;
En vain contre les Lis chez l'Ibére plantez
L'infernale Discorde arme de tous côtez:
Leurs projets forcenez, leurs brigues intestines
N'en peuvent ébranler les profondes racines.
Arrétez! c'est Louïs que vous voiez armé.

Il combat pour un Sang dans ses veines formé,
Et tient entre ses mains le glaive tutelaire,
Qui doit trancher le nœud d'un complot temeraire.
Arrétez! mais quel Dieu m'entraine loin de moi?
C'est assez; reprenons un plus paisible emploi,
Et n'alons point enfler des chalumeaux rustiques,
Plus heureux à chanter nos Nimfes domestiques.
Mais toi que le devoir apéle au champ de Mars,
Garde-toi de trahir ton Amour pour les Arts.
Sans eux de ses talens un Esprit se dépouille,
Et l'airain négligé s'obscurcit & se rouille.
Pallas même; Pallas, Déesse des Guerriers,
Sut mêler en tout tems le Lierre & les Lauriers.
Ainsi lors qu'à grand bruit le salpêtre raisonne,
Quand d'un ton enroué la Trompéte fredonne,
Prête toujours l'oreille à la voix des neuf Sœurs,
Et sans cesse abreuvé de leurs tendres douceurs,
Puisses-tu quelque jour te montrer à la Terre,
Heros pendant la Paix, Heros pendant la Guerre.

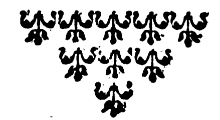
EPITRE

A MONSR. * * * *.

Qui lui avoit envoié des Vers qu'il avoit faits étant malade.

EST-CE la Fiévre ! est-ce Apollon,
Qui t'inspire ces vers attiques
Qu'Alcée eut pu chanter dans le sacré Valon ?
Non, ce ne sont point là des songes fantastiques
Qu'enfante un cerveau dereglé,
De Spectres, de Lutins & de Monstres troublé.
Mais cependant que faut-il que j'augure
D'un corps enseveli dans des rideaux mal sains,
Qui de feux devorans devenus la pâture,
En fuiant la clarté des jours purs & serains,
Semble vouloir quiter les rênes
De son ame flotante & lasse de ses chaines.

Prens-y garde; croi-moi, le peril est pressant;
La Fiévre comme un Loup cruel & ravissant,
Qui vers les Antres sourds traine un Agneau timide,
Et des coups de sa queue hatant ses pas rétifs,
Dévance le Berger & le Dogue intrépide
Qu'apellent au secours ses bêlemens plaintifs.
Bientôt le Ravisseur tout palpitant de joie
Au fond d'un bois obscur devorera sa proie.
Prévien un sort pareil, & par d'heureux éforts
Dissipe cette humeur pesante & létargique,
Dont le regorgement fatal, apoplectique,
Que sais-je? engloutiroit & l'esprit & le corps.



EPITRE

A MONSR. * * * *.

SUR UN VOYAGE

DE PARIS A ROUEN.

DEpuis que nous primes congé
Du réduit assez mal rangé
Où votre Muse pythonisse
Evoque les ombres d'*Ulisse*,
De *Thésée* & de *Manlius*;
Comme l'Auteur d'*Heraclius*.
Faisoit jadis celles d'*Horace*
De *Rodrigue* & de *Curiace*:
J'ai quatre mauvais jours passé
Sans, je vous jure avoir pensé
(Dussiez-vous me croire un stupide)
Qu'il fut au monde un *Euripide*.
Toutefois je me souviens bien
De notre dernier entretien,
Que je terminai par vous dire
Que j'aurois soin de vous écrire,
Je vous écris donc. Et voici
De mon voiage un racourci.

L'aube avoit chassé les Etoiles
Et la Nuit replioit ses voiles,
Lorsque je quitai mon chevet
Pour m'acheminer chez Blavet.
Un carosse sexagenaire
D'abord s'ofre à mon luminaire,
Atelé de six chevaux blancs.
Leurs côtes à travers les flancs,
A suputer peu dificiles,
Marquoient qu'ils *jeûnoient les Vigiles,*
Et le Carême entierement.
J'entre, & dans le même moment
Je vois arriver en deux bandes,
Trois Normans & quatre Normandes
Avec qui pauvre infortuné
A rouler j'étois destiné.
On s'assemble, chacun se place;
Sous le poids de l'horrible masse
Déja les pavez sont broiez
Les fouets hatifs sont déploiez,
Qui de cent horribles manieres
Donnent à l'Air les étrivieres.
Un jeune Esprit aërien,
Trop voisin de nous pour son bien,
En reçut un coup sur le rable
Qui lui fit faire un cri de Diable:
Car, si vous n'en êtes instruit,
Le son qu'un coup de fouet produit,

N'en déplaiſe aux doctes Pancartes,
Et des Rohauts, & des Deſcartes,
Vient beaucoup moins de l'Air preſſé
Que de quelque Silfe feſſé,
Qui des Humains cherchant l'aproche,
En reçoit bien ſouvent taloche,
Puis va criant comme un Perdu.
Nos chevaux ce bruit entendu
Conoiſſant la verge ennemie,
Rapellent leur force endormie.
Ils tirent, nous les excitons.
Le Cocher jure; nous partons;
Nous pourſuivions nôtre avanture,
Lorſque l'infernale Voiture
Après environ trente pas
Nous renverſa du haut en bas.
Horrible fut la culebute;
Mais voici le pis de la chute,
Les chevaux malgré le Cocher
S'obſtinent à vouloir marcher:
En vain le moderne Hipolyte
S'opoſe à leur fougue ſubite,
Sans doute en ce deſordre afreux
Un Dieu preſſoit leur flanc poudreux;
A la fin leur fureur s'arrête,
Et moi non ſans boſſe à la tête
Avec quelque ſecours d'autrui
Je ſors de mon maudit étui.

Par cet évenement tragique
Je terminerai ma Chronique,
Et de peur de vous ennuier
Je suprime un volume entier
D'avantures longues à dire;
Et plus longues encor à lire :
Vous saurez seulement qu'enfin
J'arrivai Dimanche matin
A Roüen, sejour du Sofisme,
Acompagné d'un rumatisme ;
Qui me tient tout le dos perclus,
Et me rend les bras superflus.
En ce fâcheux état, beau Sire,
Je ne laisse de vous écrire,
Et je crois tous mes maux gueris
Au moment que je vous écris :
Car en nul endroit du Roiaume
Il n'est catapsalme, ni baume
Qui put me faire autant de bien
Que cet espece d'entretien.
A tant, Seigneur, je vous souhaite
Longue vie & santé parfaite,
Plaisirs, honneur, joïe & soulas,
Escortez de force Ducats ;
Tandis que pour sortir de France
Prenant mes maux en patience,
J'attens entre quatre rideaux
Le plus paresseux des Vaisseaux.

EPITRE
A
MR. L'ABÉ DE
CHAULIEU.

TANT qu'a duré la preſence
D'un Aſtre propice & doux,
J'ai ſenti de ton abſence
Plus d'ennui que de couroux,
Je diſois, Je te pardonne
De préferer les beautez
De Cérés & de Pomone
Au tumulte des Cités.

Ainſi l'Amant de Glycére
Epris d'un repos obſcur,
Cherchoit l'ombre ſolitaire
Des rivages de Tibur.
Mais aujourd'hui dans nos Plaines
Le Chien brulant de Procris
De Flore aux douces Haleines
Deſſeche les dons cheris.

Veux-tu d'un Aſtre perfide
Riſquer les âpres chaleurs,
Et dans ton Jardin aride
Secher ainſi que tes fleurs?
Non, non, ſui plutôt l'exemple
De tes Amis Caſaniers,
Et, revien chercher au Temple
L'ombre de tes Maronniers.

Là nous trouverons ſans peine
Avec toi, le Verre en main,
Cet homme que Diogene
Chercha ſi long-tems en vain;
Et dans la douce alégreſſe
Dont tu ſais nous abreuver,
Nous puiſerons la Sageſſe,
Qu'il cherchoit ſans la trouver.

REPONSE A MR. L'ABÉ DE CHAULIEU,

Qui lui avoit témoigné de l'étonement sur son Emploi de Directeur.

PAR tes Conseils & ton exemple,
Ce que j'ai de vertu, fut trop bien cimenté,
Cher Abé! dans la pureté
Des Innocens Banquets du Temple,
De raison & de fermeté
J'ai fait une moisson fort ample
Pour être jamais infecté
D'une sordide avidité.
Quelle honte! bon Dieu! quel scandale au Parnasse!
De voir l'un de ses Candidats
Emploier la plume d'Horace
A liquider un compte, & dresser des Etats!
J'ai vu, diroit Marot, en faisant la grimace,
J'ai vu l'eléve de Clio

Sedentem in telonio :
Je l'ai vu calculer, nombrer, chifrer, rabatre;
Et d'un produit au denier quatre
Raisonner mieux qu'AMONIO.
Vive, vive plutôt l'honorable indigence
Dont j'ai si long-tems essaié,
Je sai quel est le prix d'une honnête opulence,
Que suit la joie & l'innocence.
Et qu'un Filosofe étaié
D'un peu de richesse & d'aisance
Dans le chemin de Sapience
Marche plus ferme de moitié ;
Mais j'aime mieux un Sage à pié
Content de son indépendance
Qu'un Riche indignement noié
Dans une servile abondance ;
Qui sacrifiant tout, honneur, joie, amitié,
Au soin d'augmenter sa Finance,
Est lui-même sacrifié
A des biens dont il n'a jamais la jouïssance.
Nourri par Apollon, cultivé par tes soins,
Cher Abé, ne craint pas que je me timpanise
Par l'odieuse convoitise
D'un bien plus grand que mes besoins,
Une ame libre & dégagée
De préjugez contagieux,

Une

Une Fortune un peu rangée,
Un corps ſain, un Eſprit joieux
Et quelque Proſe mélangée,
De Vers badins ou ſerieux
Me feront trouver l'Apogée
De la felicité des Dieux.
C'eſt par ces maximes qu'ignore
Tout riche Juif, Arabe ou More,
Que j'ai ſu plaire dès long-tems
A des Protecteurs que j'honore,
Et c'eſt ainſi que je prétens
Trouver l'art de leur plaire encore.
C'eſt dans ce bon eſprit Gaulois,
Que le gentil Maître François
Apéle Pantagruéliſme,
Qu'à NEULLI, LA FARE, & SONIN
Puiſent cet enjoument benin
Dont ſe forme leur Atticiſme.
ABBE', c'eſt là le Catéchiſme
Que les Muſes m'ont enſeigné,
Et voilà le vrai Quiétiſme,
Que Rome n'a point condanné.

LEÇON D'AMOUR.

ARRÊTEZ, jeune Bergere ;
Je suis un Amant sincere.
Un Amant vous fait-il peur ?
Je n'ai qu'un mot à vous dire,
Et tout ce que je desire,
C'est de vous tirer d'erreur.

Le tems vous poursuit sans cesse ;
L'éclat de vôtre jeunesse,
Sera bientôt éfacé,
Le tems détruit toutes choses,
Et l'on ne voit plus de Roses,
Quand le Printems est passé.

Les plus sombres nuits finissent ;
Leurs ombres s'évanoüissent,
Et rendent bientôt le jour ;
Mais quand l'aimable Jeunesse
A fait place à la Vieillesse,
Elle ignore le retour.

✻✻

L'éclat de fleurs naturelles
Fait l'ornement de nos Belles ;
On prise leur nouveauté ;
Mais au bout d'une journée,
Cette heureuse destinée,
Finit avec leur beauté.

✻✻

Vos attraits, belle Silvie,
Ne mettront point vôtre vie
Hors des atteintes du sort ;
Il vous promene sans cesse,
Du bel âge à la vieillesse ;
De la vieillesse à la mort.

✻✻

Ainsi soiez moins volage,
Et puis qu'avec le bel âge
Le plaisir passe & s'enfuit,
Quittez votre indifference :
La nuit à grands pas s'avance,
Profitez du jour qui luit.

Un peu de tendre folie,
Fait d'une Fille jolie
Le plaisir & le bonheur,
Et dans le déclin de l'âge,
Un dehors fier & sauvage
Lui rend la gloire & l'honneur.

Par cette leçon fidelle,
Tircis pressoit une Belle,
D'avoir pitié de son mal.
Son Discours la rendit sage ;
Mais elle n'en fit usage,
Qu'au profit de son Rival.

POESIES DIVERSES.


B Picart fecit

L'INCREDULE.

VOTRE impertinente Leçon
Ne détruit point mon Pyrrhonisme;
Ce n'est point par un vain sofisme
Que vous surprendrez ma raison.
L'Esprit humain veut des preuves plus claires
Que les lieux communs d'un Curé.
Ce fatras obscur de Misteres
Qu'on debite au Peuple éfaré
Avec le sens commun, n'est pas bien mesuré.
La Raison n'y peut rien connoître;
Et quand on les croit, il faut être
Bien aveugle ou bien éclairé.
En vain je cherche & j'envisage
Les preuves d'une Deïté;
J'en connois l'excellence & la solidité,
J'adore en fremissant cette Divinité,
Dont mon esprit se forme une si belle image;

Mais quand j'en cherche davantage,
Je ne trouve qu'obſcurité.
La Verité cachée en un épais nuage
A mon eſprit confus n'ofre point de clarté;
Rien ne fixe mon doute & ma perplexité:
En vain de tous côtez je cherche quelque uſage
Qui du bon ſens ne ſoit point écarté;
De mille préjugez chaque Peuple entêté
Me tient un diferent langage,
Et la Raiſon prudente & ſage
Ne découvre qu'erreur & qu'ambiguité.
Papiſtes, *Siamois*, tout le Monde raiſonne.
L'un dit blanc, l'autre noir; on ne s'acorde point.
Chacun dit ſa creance bonne:
Qui croirai-je du Talapoin,
Ou bien du Docteur de Sorbonne?
Aucun; mais je demande un Juge ſur ce point
Qui ſoit Juge ſincere, & n'épouſe perſonne.
Ce ſera le bon ſens, qui leur dit en deux mots:
Vous êtes tous les deux bien Fourbes ou bien Sots.

Le Vulgaire en aveugle à l'erreur s'abandonne ;
Et la plus froide fiction ,
Marquée au coin ſacré de la Religion
Des ſots admirateurs dont la Terre foiſonne ,
Frape l'imagination.
Les Viſions mélancoliques ,
Des Peuples arrogans ſoumettent la fierté ,
Et produiſent en eux cette docilité ,
Qui dans les ſages Républiques
Entretient la tranquilité.
Les Hommes vains & fanatiques
Reçoivent ſans dificulté
Les fables les plus chimeriques.
Un petit mot d'Eternité
Les rend benins & pacifiques ,
Et l'on réduit ainſi le Public hébêté
A baiſer les liens dont il eſt garroté.
Numa par ſemblables pratiques
Sut fixer des *Romains* l'eſprit inquieté ,
Et ſurprit leur crédulité ,
En rangeant ſes Loix politiques

Sous l'étendart de la Divinité.
Il feignit d'avoir eu *dans un Antre* écarté
Des visions beatifiques ;
Il fit entendre à ces hommes rustiques,
Que Dieu dans son éclat, & dans sa majesté
A ses yeux éblouïs s'étoit manifesté :
Il leur montra des *Livres* autentiques
Qui contenoient sa volonté.
Il apuia par des tons patétiques
Un conte si bien inventé :
Tout le Monde fut enchanté
De ces fadaises magnifiques.
Le Mensonge subtil passant pour Verité
De ce Legislateur fonda l'autorité,
Et donna cours aux creances publiques,
Dont le peuple fut infecté.



LA FRANC....

PRE'S d'un Palais dont Lutece est ornée
Par un Prélat à toque enluminée,
Il est un lieu de Mimes habité
Et de Badeaux en tout tems frequenté,
Où pour Reaux, Ducatons & Pistoles
Sont trafiquez Chansons & Caprioles.
Là, plus d'un Chantre à cet éfet renté
Vient en public prêcher l'Impureté.
Là, sous l'Argent, le Brocard, la Dorure
Git l'Impudence, & brile la Luxure;
Et sont illec reçus Grands & Petits
A marchander des Crimes à tout prix.
Le Directeur de ce Bureau de Joie
Est un Ribaut des plus francs qui se voie,
Pipeur, Escroc, Sicofante, Menteur,
Fleau des Bons, des Méchans Protecteur,

Ne connoiſſant Foi, Loi, Dieux ni Déeſſes,
Fors celle-là qui préſide aux Soupleſſes,
Aux Vols furtifs, aux Fourbes; en un mot
A cette Sainte il fut long-tems Dévot;
La celebroit par gentilles Chapelles,
Par menus Dons, Robbes neuves, Chandelles,
Finalement tant au ſoir qu'au matin
Lui recitoit d'un ton de Theatin
Cette Oraiſon : *O l'Averne ſacrée !*
O des Larrons Déeſſe réverée !
Toi, qu'à Baieux implore le Normand,
Apren-moi l'art de tromper dextrement.
Fai qu'à fourber nul autre ne me paſſe,
Et qu'en fourbant Honneur & Los j'amaſſe.
Si qu'exerçant mon Talent de Vaurien,
Je ſois tenu pour un Homme de bien.
O ma Patronne ! ô ma dive Concierge !
Je te promets outre le don d'un Cierge,
De te fonder, ſi tu me condécends,
Tous les matins un déjeuner d'Encens.
Tels vœux faiſoit, car de belles promeſſes,

Le faux glouton fait volontiers largesses.
Il en fit tant, qu'enfin par une nuit
A ses regards la Dive se produit,
Lui montre un masque, & l'étend sur sa face :
O rare éfet ! ô merveille éficace !
Au même instant, Orgueil, Déloiauté,
Outrecuidance, & sotte Vanité,
Astuce enfin, & Fraude au regard louche,
Vices hideux, distillant par sa bouche
Peints sur ses yeux & sur son front gravez,
Comme poussiere en furent enlevez.
Tout, au moien de la sainte Fallace,
Tout disparut, & vit-on en leur place
Front découvert, doux Acueil, beau Maintien,
Devis honnête & joieux entretien,
Que dirai plus, voilà mon bon Apôtre
Par beaux semblans trompant l'un, pillant l'autre,
Du Bien d'autrui devenu gras à lard :
Qu'arriva-t-il ? sitôt que le Paillard
Vit son Vaisseau poussé d'un vent propice,

Il méconnut d'abord sa Bienfaictrice.
Nulle Chandelle à la Divinité ;
Nul brin d'Encens ; rien ne fut presenté ;
Rien ne parut : car entre tous ses Vices
L'Ingratitude & l'Oubli des Services
Tient le haut bout : c'est son lot affecté,
Comme au Faucon est la legereté,
La Course au Cerf, le venin aux Viperes,
La Force à l'Ours, & la rage aux Pantheres.
Or d'un Oubli, de telle impieté
Tant se piqua la noire Déïté,
Qu'elle s'en fut, de dépit possédée,
Trouver Mégére à la face ridée,
Et Némésis, Compagne de Pluton,
Et Tisiphone, & la fiere Alecton ;
Et de ce pas s'en vont les Damoiselles
Trouver le Sire, à qui visites telles,
Comme croiez, ne plurent autrement.
Le noir Troupeau saisit le Garnement,
Qui par raison, & par art oratoire
Pensa d'abord fléchir la Bande noire.

Les fieres Sœurs le laisserent prêcher,
Au bois du lit coururent l'attacher,
De leurs Serpens la peau lui flagellerent,
De leurs Flambeaux les sourcils lui brulerent,
Et tout leur soul, l'aiant berné, büé,
Croquignolé, soufletté, conspüé,
Pour dernier trait son Masque lui reprirent,
Et le visage à nud lui découvrirent,
Dont maintenant ses Vices démasquez
Sont de chacun en tous lieux remarquez;
Et n'est aucun depuis cette avanture,
Qui de ses Mœurs & perverse Nature
Ne soit instruit: si qu'un simple estafier
Ne lui voudroit une épingle affier.
Par quoi privé du don de Gabatine
Son gaigne-pain, l'espoir de sa cuisine,
Du Creancier sans cesse muguetté,
Et du Serpent le plus souvent guetté,
La Peur le suit, & lui semble à toute heure
Voir les Archers investir sa demeure,
Et * l'Oisillon transferer sa maison
A l'Hôpital, ou bien à la Prison.

* *Fameux exempt.*

LA
PICADE.

QUAND le Seigneur vit que l'Esprit immonde
Par l'Opera séduisant tous esprits,
Etoit plus fort que dogmes ni qu'écrits,
Et dans l'Abîme entraînoit tout le Monde,
Il résolut d'abolir un lieu tel,
Source de Vice & de Peché mortel,
En se servant même du Ministere
De Sathanas, de tous pechez le Pere.
Dans un cachot mit le Déterminé
Cachot de chair, & dans un corps tanné
Vous l'emboitta, puis lui mit sur l'eschine
Manteau d'Abbé: bref l'accoutra si bien,
Que de ce troc nul ne doutât en rien,
Et que chacun le crut homme à la mine.

Or voilà donc le Diable en ſa machine,
Envelopé d'organes tant épais,
Que Diable aucun ſi Sot ne fut jamais.
En cet état s'en va trouver Francine;
Car Dieu l'avoit ſur terre mis exprès
Pour le deſſein que verrez ci après.
Francine eſt là, qui lui dit: Verſifie
Pour mon Theatre; ainſi fit le Vilain,
Verſifia, chatouillé par le gain.
Mais admirez en ceci, je vous prie,
Combien profonds ſont les ordres de Dieu;
Car l'Opera, cet impudique Lieu,
Où s'attroupoient tant de femmes coquettes,
Où ſe tramoient tant d'intrigues ſecretes,
Eſt depuis ce, plus deſert & rebut,
Qu'un Hôpital de Peſte ou de Scorbut.

LA VOLIERE.

FABLE ALLEGORIQUE

A MME. D * * * *

QUi voudra voir Cicognes atroupées,
Doit naviger sur l'Hebre Tracien.
Qui veut savoir où sont Poules jaspées,
Visitera le bord Numidien.
Qui se fera d'Himete Citoien,
Verra foison d'Abeilles, & de Ruches ;
Et voiageant au Païs Indien,
L'air trouvera tout peuplé de Perruches :
Car en ses loix Nature a limité
A chaque espece un climat affecté.
Mais si quelqu'un, de l'espece emplumée
Qu'on nomme Amours, a curiosité,

Paris tout ſeul doit être viſité.
Ville ne ſai de tant d'Amour ſemée ;
Pour ce ſeul point croirois qu'on l'a nommée
Paris ſans pair.... or ſans obſcurité
Expliquons nous. C'eſt qu'en cette Cité
De cent Palais, de cent Hôtels fournie,
Eſt un Hôtel entre tous exalté,
Non pour loger richeſſe, & vanité,
Lambris dorez, Peinture bien finie,
Lits de brocard, ou telle autre manie ;
Mais pour loger la Nimphe Vaubanie,
En qui reluit gentilleſſe, beauté,
Nobleſſe d'ame, hilarieux genie,
Et don d'eſprit par deſſus l'or vanté.
En ce lieu donc, Amans de tout plumage,
De tout Païs, de tout poil, de tout âge
De toutes parts viennent ſe rallier,
Tels que Pigeons volans au Colombier :
Il en arrive, & de France, & d'Eſpagne,
Et d'Italie, & du Nord d'Allemagne ;
Ceux-là petits, mais alertes & vifs,
Ceux-ci plus grands ; mais lourds, froids & maſſifs :
Et ce qui plus l'attention réveille,
Quand on va voir ces petits enfançons,
C'eſt qu'ils ſont tous differens à merveille ;
Car il en vient de toutes les façons :

Amours pimpans, frisquès, & beaux garçons ;
Petits Amours à face rechignée,
Amours Marquis, & de haute lignée ;
Amours de Robbe, & portant le Bonnet ;
Amours d'Epée, Amours de Cabinet ;
D'iceux pourtant est petite poignée,
Tous vont chez elle emploier leur journée :
Amours Barbons y font même leurs Cours,
Et sont reçus malgré leurs longs discours ;
Car tout fait nombre. Enfin toute l'année,
Dimanche ou non, s'y tient Foire d'Amours.
Comme l'on voit en l'Autone premiere
Feuilles à tas dans l'Ardenne pleuvoir,
Ou bien oiseaux voler par fourmiliere
Sur un grand Pin qui leur sert de dortoir ;
Aussi voit-on, du matin jusqu'au soir,
Gentils Amours, Oiseaux de sa Voliere,
Pleuvoir en foule en ce joli manoir,
Et fait beau voir atroupez autour d'elle
Tous ces Oiseaux leur plumage étaler,
Se rengorger, piaffer, caracoller,
Toujours sifflans Chansons, & Ritournelles,
Et petits Airs, langages des ruelles,
Puis, jeux badins, volatille nouvelle,
De gentillesse avec eux disputer,
Voler soupirs, & petits soins troter

Par le logis, or fretillans de l'aîle,
Or de la queuë, or des piés tricoter,
Danser, baller, trépudier, sauter;
Oncques ne fit le vrai Polichinéle
Semblables tours; ainsi dans la maison
Joieuseté, farces, badineries,
Inventions, & telles droleries,
Hiver, Eté, sont toujours de saison;
Momus lui-même avec ses momeries
Ne nous rendroit à rire plus enclins,
Car en tous tems ces petits Trivèlins
Vont inventant nouvelles singeries,
Et prend la Nimfe au visage vermeil,
A leurs ébats passe-tems non pareil.
Mais après tout un point me scandalise,
Et suis honteux, s'il faut que je le dise,
De voir comment ces pauvres insensez,
Qui pour l'honneur d'être ses domestiques,
Ont laissé-là leurs meilleures pratiques,
De leurs travaux sont mal récompensez:
Car ne croiez qu'ils ont gros apanages;
Ains ils sont tous très-chichement paiez,
Ne gagnant rien, fors quelques arrérages
De lorgnerie, ou tels menus suffrages;
Et les croit-on encor salariez
Trop grassement; maints la servent sans gages,

Maints la servant sont baffouez, honnis,
Moquez, bernez, traitez comme Zanis,
Et quelquefois soufflets d'entrer en danse,
De liberté jamais nulle esperance,
Mieux aimerois être esclave à Thunis.
Partant, Amours, qui n'avez point de nids,
Cherchez ailleurs; mal sûr est cet hospice;
Dehors sont beaux, & beau le Frontispice,
Mais le dedans, autre est la question.
Je m'en irai, si l'on me fait outrage,
Me direz-vous : Eh! pauvre Alerion,
Quand une fois on est dans cette cage,
On n'en sort pas; c'est l'antre du Lion;
Pour échaper de si fortes Bastilles,
Vous chercheriez en vain Porte ou guichet;
Tout vôtre éfort seroit pures vetilles,
Plus fins que vous sont pris au trébuchet.

* L'ETENDART,

FABLE ALLEGORIQUE

A

MR. LE DUC

DE BOURGOGNE,

SUR LA CAMPAGNE DE NIMEGUE.

AMOUR voulant lever un Regiment,
Battoit la Caisse autour de ses domaines ;
Soins & Soupirs étoient ses Capitaines ;
Dards & Brandons faisoient son armement :
Un Etendart lui manquoit seulement.

* *Monsieur le* DUC DE BOURGOGNE *aiant poussé l'Armée des Alliez jusque sous le Canon de* Nimegue, *Madame* DE BOURGOGNE *en fut si transportée de joie qu'elle en versa des larmes. Madame de* MAINTENON *envoia à Monsieur* DE BOURGOGNE *le morceau de tafetas avec lequel elle les avoit essuiées, & y joignit les vers suivans.*

Il en cherchoit en vain, quand nôtre Alcide,
Victorieux du Batave perfide,
Lui dit: Amour, daigne entendre ma voix;
Va de ma part trouver Adélaïde;
Entretien-la de mes premiers Exploits.
C'est elle seule à qui j'en rens hommage;
Vole & revien. Le Dieu fait son message,
Et lui parlant il voit couler soudain
Des pleurs mêlez de tendresse & de joie;
Prix du Vainqueur, qu'une soigneuse main
Va recueillir dans un Drapeau de soie.
Amour sourit, & le mettant à part;
Bon, bon, dit-il; voilà mon Etendart.
Sous ce Drapeau, Caporaux, ni Gendarmes,
Tours ni Remparts, rien ne résistera;
Et par hasard quand il me manquera,
J'ai ma ressource en ces yeux pleins de charmes;
Nôtre Heros souvent lui donnera
Nouveau sujet à de pareilles larmes.

LA MARMELADE, A Mme. DU HAMEL.

PAR les mains de Daphné des pêches aprêtées
Sans ordre en la poile jettées,
Cuisoient à bouillons lents sur un feu moderé
Qu'elle même avoit préparé.
Les Amours voloient autour d'elle ;
Ils s'en écartent rarement,
Chacun d'eux s'empressoit à lui marquer son zéle.
L'un en passant legerement
Alumoit le feu d'un coup d'aile ;
L'autre à l'entretenir, ataché constament
Le menageoit habilement.
En Femme dès long-tems faite à leur badinage ;
Daphné, d'un air aisé, la cuilliere à la main,
Gouvernoit ces Mutins, présidoit à l'Ouvrage ;
Tandis que chacun songe aux soins qui le partage,
La Marmelade va son train ;
Et déja du fond de l'airain,

Un parfum préferable à ceux que l'Arabie
Renferme en ses vastes deserts,
A replis ondoians s'exhale dans les airs.
Les noiaux ajoutez ; Daphné l'ame ravie,
Voioit d'un visage riant
Le succès dont sa peine alloit être suivie,
Quand un Amour impatient
Détachant un des traits de sa trousse perfide,
Qui fut de mille cœurs le fatal homicide,
Sous la poile le fit voler.
L'éclair que nous voions soudain étinceler,
D'un éclat moins subit s'alume dans la nue ;
L'airain gemit, la flame au travers s'insinue,
Au hasard de ses doigts tendres & délicats,
Daphné, comme une autre Pallas,
Pour enlever la poile, entre dans la mêlée ;
Le secours vint trop tard, helas !
La Marmelade fut brulée.

E N V O I.

Ils vous doivent le jour, vous les avez fait naître,
Aimable DU HAMEL, les vers qu'ici j'écris.
Sous le nom de Daphné daignez vous reconnoître,
Ils vous devront encore, & leur gloire & leur prix.

PLACET

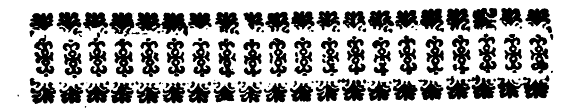
A

*Mr. D'ARMEN****

MInistre auſſi ſage qu'afable,
Auſſi genereux qu'équitable,
Par qui le Dieu Plutus, qu'on avoit exilé,
Va bien-tôt être rapellé,
Recevez ce Placet que ma main vous preſente,
Et d'une dextre bien-faiſante
Mettez au bas ces mots exquis;
Soit fait ainſi qu'il eſt requis.

La Justice vous le conseille,
Par pitié pour le supliant ;
On sait que vous savez acorder à merveille
Et l'interêt du Prince, & celui du Client.
Mais peut-être m'allez-vous dire,
Que j'en parle bien aisement,
Et que ces mots qu'ici je vous presse d'écrire,
Ne se prononcent pas toujours si promtement,
Sans doute, je sai bien, moi toute la premiere,
Qu'on me feroit telle priere,
Où je ne voudrois pas dire en termes précis ;
Soit fait ainsi qu'il est requis,

Au sexe feminin convient la négative ;
Et quoi qu'à dire vrai, plus d'une Belle ici
Ne se serve pas trop de la prérogative,
L'ordre veut neanmoins que cela soit ainsi.
Mais chez vous, c'est tout le contraire,
Ministre, tant qu'il vous plaira,
Quand nôtre Sexe vous prira,
L'ordre veut parmi nous que sans autre mistere,
Le Ministre réponde ainsi que le Marquis,
Soit fait ainsi qu'il est requis.



ETRENNES

A

Mr. DE POINTIS,

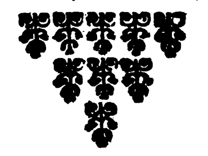
SUR SON EXPEDITION

DE

CARTHAGENE.

L'An passé qu'un dessein quelque peu hasardeux
Vous avoit fait sortir de France ;
A tel jour qu'aujourd'hui, je fis pour vous des Vœux,
Et mes vœux vous ont porté chance.
Vous étes revenu gaillard, & bien paié
Des dépens de vôtre Voiage,
Et vous voiant passer chacun s'est écrié,
Voilà le Vainqueur de Carthage.

C'est Scipion, non pas Scipion l'Africain ;
Mais Scipion l'Americain.
Or bien que dans ce tems une paix necessaire
Semble avoir des Guerriers suspendu les projets;
Il reste encor pour vous des conquêtes à faire,
Et j'ai pour vous encore à faire des souhaits.
Voici comment il est certains Peuples rebelles,
Que l'on nomme jeunes Pucelles,
Que ces Peuples par vous soient détruits à leur tour ;
Tachez d'en dépeupler la Terre,
Allez & revenez, s'il se peut, en Amour
Aussi formidable qu'en Guerre.



LES METAMORPHOSES DE VERSAILLES.

EN ce Païs Métamorphose a lieu ;
Dames de Cour quittent formes humaines,
Et le pouvoir de quelque nouveau Dieu
Les rend Daufins ou gentilles Baleines.
Nôtre Princesse a même sort, dit-on,
Elle y paroît sous la forme empruntée,
Non d'Amfion, mais bien de Galatée
Qui sur Daufin ou Baleine portée
Parcourt l'Empire où nage le Triton.
C'est elle-même ; on ne peut s'y méprendre ;
A cette taille, à cette majesté,
A cette grace, à cet air noble & tendre,
Plus beau cent fois encor que la Beauté.

Bien eſt-il vrai qu'il manque à l'Immortelle,
Pour achever en tout le paralelle
Un point ſans plus: Eh quoi? c'eſt ſon Acis,
Qui pour complaire à divine Donzelle,
Aux yeux bagards que Bellonne on appelle,
S'eſt en allé courir par le Païs.
Mais cet Acis, voici bien autre choſe;
En ce Païs tout eſt métamorphoſe,
Du fils d'Alcmene en ſon Adoleſcence,
Acis a pris ſi bien la reſſemblance,
Qu'Ovide même y ſeroit abuſé.
Or pour cela ne croiez pas Déeſſe
L'avoir perdu; mais voici la fineſſe,
Un Négromant m'en a conté le cas.
Le Deſtin veut par un ordre ſevere
Qu'il ſoit toujours, ſoit dit ſans vous déplaire,
Acis ici, mais Hercule là bas.
Je vous découvre en deux mots le Miſtere,
Amour, je crois, ne m'en dédira pas.

PORTRAIT.

Un Teint où les Fleurs les plus belles
Font un agreable combat.
Des yeux, dont le brillant éclat,
Va percer jusqu'au fond les Cœurs les plus rebelles.
Un Visage fait pour l'Amour;
Une Bouche & des Dents que la Nature pare
De tout ce qu'elle a de plus rare;
Des Levres, où les Ris ont fixé leur sejour;
Des Bras, Grands Dieux! quels Bras! unis, blancs, faits au tour,
Tel jadis les avoit Omfale,
Quand Hercule ennivré des douceurs du repos
S'y délassoit de ses Travaux.
Un Sein d'une blancheur qu'aucun autre n'égale;
Un Sein, dont la Beauté fatale
Fait le Plaisir des Yeux, & le Tourment du Cœur;
Mille apas plus cachez; mais ce sont lettres closes.
Il n'est permis qu'aux Dieux, ou qu'à l'Amour vainqueur
De s'expliquer sur de si belles choses.

LE MOT OBSCENE PRONONCÉ PAR UNE JEUNE DEMOISELLE.

LE Dieu d'Amour en faisant sa visite,
Ainsi que fait tout Pasteur bien apris,
Voulut revoir sa Ville favorite,
Et termina sa course dans Paris.
Là, contemplant le progrès de ses flames,
Il jette l'œil sur son petit Troupeau,
Joieux, refait, séjourné, gras, & beau,
Et reconnoit ses bonnes Ames
Qu'il conduisit au sortir du Berceau.
Mais au milieu de ces gentes Oüailles
Il est surpris de voir une Beauté

Qu'il ignoroit, & qui dans nos murailles
A depuis peu son sejour transporté.
De toutes parts autour de l'Inconnue
Il voit tomber comme grêle menue
Moisson de Cœurs autour d'elle jonchez,
Et des Dieux même à son char attachez.
Ouais, qu'est-ce ci, dit le Dieu de Citére,
Ce jeune objet aux lévres de corail
A mon pouvoir voudroit-il se soustraire ?
De par Vénus, nous verrons cette afaire.
Il s'en retourne aux Cieux dans son Sérail
En ruminant comment il pourra faire
Pour atirer la Brebis au Bercail.
Or il avint que la Nimfe en Goguéte,
Qui ne savoit, comme on dit, rien de rien,
En disputant sur certaine sornete,
Que quelques-uns soutenoient mal ou bien,
Fit de sa bouche échaper par fortune
Un certain mot ..... comment dire ceci ?
Helas ... celui que le grand Dieu Neptune
N'acheva pas ..... vous m'entendez d'ici.

La Belle alors de rougeurs infinies
Se colora : mais du plus haut des Cieux
L'Amour l'oüit, & cria tout joieux,
Bon. La voilà qui dit nos Litanies,
Elle est à nous : Voilà les propres mots
Que de tout tems Dame Vénus ma Mere
A consacrez à ce joieux Mistere
Que l'on celebre à Citére, à Paphos.
Jeune Beauté, de qui mon vaste Empire
Tient & reçoit tant d'honneurs mutuels,
Je veux toujours te proteger, t'instruire
Et t'aprendrai, de quel ton il faut dire,
Et prononcer tous les mots solemnels
Qui sont écrits dans nos saints Ritüels.
Que si déja le pouvoir de tes armes
Force les Dieux à te faire la cour,
Que ne doit-on atendre de tes charmes
Quand tu seras instruite par l'Amour?



EPITAFE

DU CHIEN

DE

MELLE ***.

PASSANT pleure mon triste Sort;
Il fut toujours digne d'envie,
Tant que je fus près de Silvie;
Mais sa rigueur causa ma Mort.
Amour voiant que la Cruelle
Bravoit ses coups, fuioit ses loix,
Il prend un trait dans son carquois,
Et dans son Couroux il fait choix
De la fléche la plus mortelle.
J'étois alors près de la Belle,
Je joüois sans songer à mal;

L'Amour tira le trait fatal ;
Il vole, & m'atteint au lieu d'elle.
Un feu promt & féditieux
S'aluma dès lors dans mes veines ;
Après mille fecretes peines
La mort me vint fermer les yeux.
Ainsi je garentis Silvie
Du plus cruel de tous les maux :
Elle joüit d'un plein repos,
Mais il m'en a couté la vie.

PROLOGUE,

CHANTÉ CHEZ MR. DUSSÉ, EN PRESENCE DE S. A. R. LE DUC D'ORLEANS AVANT LA REPRESENTATION DE L'ECOLE DES MARIS.

MELPOMÈNE.

QUittez, quittez, ma Sœur une arrogance vaine ;
Osez-vous comparer vos frivoles chansons
Aux nobles & sublimes Sons
De l'heroïque Melpomene.

THALIE.

Vivez en paix avec Thalie,
Vous savez que vint fois elle a déconcerté
Par une agreable folie
Vôtre ennuieuse Gravité.

MELPOMENE.

Ma voix ressuscite la Gloire
De nos antiques Demi-Dieux.
Et je consacre la memoire
De ceux qui brillent à nos yeux.

THALIE.

Vos chants par un lugubre acord
Fatiguent souvent leur oreille ;
Ma Flute souvent les réveille,
Et vôtre Lire les endort.

MELPOMENE.

Croiez-vous que ce soit un talent fort utile
De badiner à tout propos ?

THALIE.

Vous imaginez-vous, qu'il soit fort dificile
De faire bâiller les Heros !

MELPOMENE.

De Lauriers toujours verds, je couronne leurs Têtes.

THALIE.

Je sai les délasser par d'agreables Fêtes.

MELPOMENE.

Je vante leurs Exploits.

THALIE.

J'amuse leurs Desirs.

MELPOME'NE.

Je prens soin de leur Gloire.

THALIE.

Et moi de leurs Plaisirs.

MELPOME'NE.

Je m'étonne qu'une Déesse,
Qu'une Muse se laisse à l'Orgueil entrainer;
L'Amour propre est une foiblesse,
Qu'aux malheureux Mortels on doit abandoner.

THALIE.

Ne vous y trompez pas, le seul Orgueil nous touche,
J'ai reçu comme vous ce dangereux penchant:
Mais le mien est vif & touchant,
Et le vôtre est sombre & farouche.

MELPOME'NE.

Vous étes ma Cadette au jugement de tous,
Et l'on est modeste à vôtre âge.

THALIE.

Si je suis plus jeune que vous,
Ne vous étonnez pas, si je plais davantage.

MELPOMÈNE.

Ne profanons plus nôtre voix
Par une odieuse querelle ;
Un Prince, des Heros le plus digne modelle,
Nous fournit de plus doux emplois.
Il a mille vertus dignes de sa Naissance ;
Les Muses dont il est l'apui,
Doivent se consacrer à lui
Par zéle & par Reconnoissance.

THALIE.

A servir ce Heros bornons nôtre desir.

MELPOMÈNE.

C'est le plus doux emploi des Filles de Memoire.

THALIE.

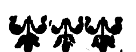
Que Melpoméne veille à celebrer sa Gloire.

MELPOMÈNE.

Que Thalie ait le soin d'ocuper son Loisir.

TOUTES DEUX ENSEMBLE.

Que Melpoméne veille à celebrer sa Gloire,
Que Thalie ait le soin d'ocuper son Loisir.



DIALOGUE
POUR ESTRE MIS
EN MUSIQUE.

PERSONNAGES.

COLASSE, *Musicien.*
L'ABBE' PIC, *Poëte.*
DESCHARS, *Danseur.*
BABET DU FAUR, *Chanteuse.*
L'OMBRE *de* LULLY.
CHOEUR *de Cuistres, & d'Enfans de Chœur.*

COLASSE.

LE bruit de vôtre nom remplit toute la Terre.

PIC.

On entend en tous lieux vos Eloges divers.

COLASSE.

Chacún est charmé de vos Vers.

PIC.

Vos chants enlevent le Parterre.

COLASSE.

Quelle nouveauté, quel bonheur?

PIC.

Voïez comme à longs flots tout le Peuple s'amasse !

COLASSE.

C'est vous, illustre Pic.

PIC.

C'est vous, docte Colasse.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

C'est vous qui partagez avec moi cet honneur.

PIC.

Cuistres soumis à ma férule
Chantez la Gloire de mon Nom.

COLASSE.

Choristes de Saint Paul, celebrez mon renom,
Qu'il vole par de là les Colonnes d'Hercule.

ENTRE'E DE CUISTRES ET D'ENFANS DE CHOEUR.

DESCHARS.

Arrétez, petits Mirmidons,
De vôtre vanité réglez mieux la mesure,
Et sachez, que sans ma figure
Vôtre maigre Opera tout farci de lampons,
Eut eu le sort des Céladons.
Chacun dans mon double visage
A cru voir de vos cœurs un simbole parfait,
Et le succès de vôtre Ouvrage
N'est dû qu'à cet heureux Portrait.

BABET DU FAURE.

Je ne ſuis point d'humeur chagrine,
Et l'orgueil n'eſt point mon defaut.
Mais on ſait qu'avant l'Arlequine
L'Auditeur bâilloit aſſez haut.
Ceſſez donc de crier merveille,
Sur vôtre Opera d'aujourd'hui.
Si chacun en ôtoit ce qui peut être à lui,
Vous montreriez le cu comme fit la Corneille
Qui ſe paroit du plumage d'autrui.

TOUS QUATRE ENSEMBLE.

Mais quel objet ! ô ciel! quel ſurprenant miſtere!
Quoi ! des Eſprits en plein midi!

DESCHARS,

Je tremble.

BABET,

Je fremis,

COLASSE.

J'ai peur quoi que hardi,

PIC.

La crainte me ſert de cliſtere,

DESCHARS *à Pic,*

Ah ! Monſieur l'Aumônier, prenez vôtre Miſſel,
Et conjurez ce Spectre à nos yeux ſi terrible.

PIC.

Helas il ne m'eſt pas poſſible,
Car il eſt en gage au B*****

L'OMBRE DE LULLI *à Colaſſe.*

Tremble, malheureux Plagiaire,
C'eſt l'ombre de Lulli qui paroit à tes yeux;
Je viens revendiquer les larcins odieux
Que tu m'as oſé faire.

A l'Abbé Pic.

Et toi, crains un revers fatal,
Rimeur ennorgueilli du ſuccès de ta Veine:
Ton Opera dans peu va du Palais Roial
Paſſer à la Samaritaine.
Et bien-tôt le Privé deviendra le cercueil
Où tu verras tomber tes vers & ton Orgueil.

TOUT LE CHOEUR.

O Sort fatal! ô Chute afreuſe!
O Temerité malheureuſe!



EPITALAME POUR Mr. LE MARQUIS DE CANIT.

De vôtre Fête, Himen, voici le jour;
N'oubliez pas d'en avertir l'Amour.
Quand Jupiter pour complaire à Cibelle,
Eut pris congé du joieux Célibat,
Il épousa, malgré la parentelle,
Sa Sœur Junon par maxime d'Etat,
Noces jamais ne firent tant d'éclat;
Jamais Himen ne se fit tant de fête;
Mais au milieu du celeste aparat
Vénus, dit-on, crioit à pleine tête;
De vôtre Fête, Himen, voici le jour;
N'oubliez pas d'en avertir l'Amour,

Vénus parloit en Déesse sensée ;
Himen agit en Dieu très imprudent.
L'Enfant ailé sortit de sa pensée,
Dont contre lui l'Amour eut une dent.
Et de là vient que de colere ardent
Le petit Dieu lui fait toujours la guerre,
L'angariant, le vexant, l'excedent
De cent façons en chassant sur sa Terre.
De votre Fête, Himen, voici le jour,
N'oubliez pas d'en avertir l'Amour.

Malheur toujours est bon à quelque chose,
Le blond Himen maudissoit son Destin,
Et même Amour, qui jamais ne repose,
Lui déroba sa Torche un beau matin.
Le pauvre Dieu pleura, fit le Lutin :
Amour est tendre, & n'a point de rancune :
Tien, lui dit-il, ne sois point si Mutin.
Voilà mon Arc ; va t'en chercher Fortune :
De votre Fête, Himen, voici le jour,
N'oubliez pas d'en avertir l'Amour.

Himen

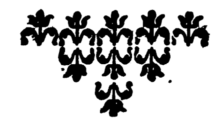
Himen d'abord se mit en sentinelle,
Saisi de l'Arc, & bien-tôt aperçoit
Venir à lui jeune & tendre Pucelle,
Et Chevalier propre à galant exploit.
Himen tira, mais si juste & si droit,
Que Cupidon même n'eut su mieux faire.
Oh, oh, dit-il, le Compere est adroit:
C'est bien visé; je quitte ma colere:
Amour, Himen, vous voilà bien remis;
Mais s'il se peut, soiez long-tems Amis.

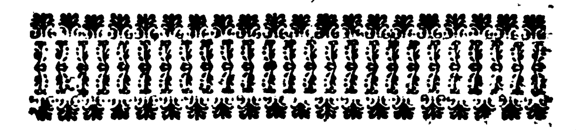
Or voilà donc par les mains d'Himenée
D'un trait d'Amour deux jeunes Cœurs blessez.
J'ai vu ce Dieu de fleurs la tête ornée,
Les brodequins de perles rehaussez,
Le front modeste, & les regards baissez,
En Robe blanche il marchoit à la Fête,
Et conduisant ces Amans empressez,
Il étendoit son voile sur leur tête.
Amour, Himen, vous voilà bien remis;
Mais, s'il se peut, soiez long-tems Amis.

Que faiſoient lors les Enfans de Citére ?
Ils ſoulageoient Himen dans ſes emplois ;
L'un de flambeaux éclairoit le Miſtere,
L'autre du Dieu dictoit les chaſtes loix.
Ceux-ci faiſoient raiſonner les Hautbois ;
Ceux-là danſoient Pavane façonnée,
Et tous en chœur chantoient à haute voix ;
Himen, Amour, ô Himenée ?
Amour, Himen, vous voilà bien remis ;
Mais, s'il ſe peut, ſoiez long-tems Amis.

En fin finale après maintes Orgies
Au benoit Lit le Couple fut conduit.
Le bon Himen éteignant les bougies,
Leur dit : Enfans, bon ſoir & bonne nuit.
Lors Cupidon s'empara du réduit,
Et les Amours de rire & de s'ébattre,
Se rigolant, menant joieux déduit,
Et juſqu'au jour faiſant le Diable à quatre.
Amour, Himen, vous voilà bien remis ;
Mais, s'il ſe peut, ſoiez long-tems Amis.

Par tel moien entre ces Dieux illuſtres
L'acord fut fait & le traité conclu
Jeunes Epoux, faites que de vint Luſtres
Traité ſi doux ne ſoit point réſolu :
Tant operez, que d'une aimble Mere
Naiſſe un beau jour quelque petit Jouflu
Digne des vœux de l'Aieul & du Pere.
Amour, Himen, vous voilà bien remis;
Mais s'il ſe peut, ſoiez long-tems Amis.





BALADE
SUR UNE
VIEILLE
QUI VOULOIT SE REMARIER.

C'Est tout de bon ; Vénus aux cheveux gris
Après vingt ans des glaces du veuvage,
Les feux d'Amour échauffent vos esprits :
Le beau Damon vous charme & vous engage,
Mais pour fixer ce cœur fier & volage,
Très-peu vous sert de bruler comme un four ;
Chez un Galant chercheur de Pucelage
Vieille femme est un remede à l'Amour.

Vous ne devez songer qu'au Paradis.
La mort est proche, & vous guette au passage,
Et cet Amour dont vos sens sont épris,
Ne servira qu'à hater le voiage.
Jadis les Cœurs vous rendirent homage;
Jadis chez vous les Ris firent sejour:
Mais maintenant il faut plier bagage.
Vieille femme est un remede à l'Amour.

❧

Il me souvient d'avoir lu que jadis,
Ainsi que vous sur le déclin de l'âge,
Phédre sentit de semblables soucis;
Mais chacun sait qu'Hipolite fut sage:
Ce Prince étoit délicat personnage;
Aussi d'abord sans prendre un long détour
En peu de mots il lui tint ce langage:
Vieille femme est un remede à l'Amour.

❧

ENVOI.

Pour réparer les defauts du visage
On peut user d'un assez plaisant tour;
Et c'est l'Argent; mais sans cet avantage
Vieille femme est un remede à l'Amour.

❧

CHANSON

SUR L'AIR *Charivari.*

LE Traducteur Longepierre
Tous les matins
Va voir dans le Cimetiere
Grecs & Latins
Pour leur rendre ses respects.
Vive les Grecs !

Si le stile Bucolique
L'a dénigré,
Il veut par le Dramatique
Etre tiré
Du rang des Auteurs abjets.
Vive les Grecs !

Ter..... lui fait ses recrües
D'admirateurs,
Et va criant par les ruës,
Chers Auditeurs,
Voilà des Vers bien corrects.
Vive les Grecs !

Il a fait un coup de Maître
Des plus heureux :
Car pour les faire paroître
Forts & nerveux,
Il les a faits durs & secs.
Vive les Grecs !

❧

L'Auteur lui-même proteste
Qu'ils sont charmans,
Et comme il est fort modeste,
Ses jugemens
Ne sauroient être suspects.
Vive les Grecs !

❧

Ecrivains du bas étage,
Venez en bref
Pour faire devant l'image
De votre Chef,
Cinq ou six Salamalecs.
Vive les Grecs !

❧

CHANSON

CONTRE LA GR....

Sur un air de l'Opera d'Hesione.

PETIT Noble à chaumiere,
Poudré d'amidon,
Face minaudiere
Sujet de Lardon.
Auteur Plagiaire,
Gibier de Beurriere,
Singe de Pradon.
Le siflet te rapele;
Quitte les chansons!
Accorde ta Viele
Aux tragiques sons.
Pourquoi nous insulter?
Si l'esprit de Liniére
Te vient agiter,
Ta Sœur Pouliniere
T'ofre une matiere
Que tu peux chanter.

CHANSON.

DAns le fond d'un Jardin
Certain jeune Blondin
Attendoit une Sœur novice.
La Nonette aux yeux doux,
S'en vint au rendez-vous
A minuit après le ſervice.
Il s'aproche, & lui dit:
Profitons de la nuit;
Achevons de chanter l'Ofice.
Il la prit dans ſes bras;
Elle fit un faux pas.
Un gazon leur ſervit de courtine.
On dit, que le Matois
La fit en tapinois
Paſſer par l'étamine.
La Nonette ſourit, & dit dévotement,
Ah, vraiment!
Le retour vaut mieux que Matine.

SONNET
SUR LA MORT DE
Mr. DUCHÉ.

CElui que nous plaignons, & qu'un Sort glorieux
Place au rang des Elus dans la Cité celeste,
Brilla par ses Talens, fut doux, simple, modeste,
Fidéle à ses Amis, discret, oficieux.

Des charmes dont le Monde avoit séduit ses yeux,
Dieu dissipa bientôt l'illusion funeste,
Et de ses jeunes ans il consacra le reste
A chanter les Grandeurs du Monarque des Cieux.

Il n'est plus, & j'ai vu passer sa derniere heure,
Mais en pleurant sa mort, c'est moi seul que je pleure.
Mon aveugle fureur n'acuse point le Sort.

Il joüit des seuls biens qui faisoient son envie,
Et ne pouvoit trouver qu'en passant par la Mort
Le Port tranquile & sûr de l'éternelle Vie.

SONNET IRREGULIER.

Apollon au Parnasse hier s'étant rendu,
Auteurs vieux & nouveaux vinrent de compagnie,
Et disputoient entre eux avec telle manie,
Que le Dieu même à peine étoit-il entendu.

Entre autres, Sarazin crioit comme un perdu,
Se plaignant que saint Gille avoit pris son genie,
Non, Messieurs, disoit-il, ce n'est point ironie,
Et s'il ne me le rend, je veux être pendu.

Un Genie est là bas chose si familiere,
Que ne prend-il celui de Pic, de Longepierre:
Lors Apollon lui dit: Ah, tu fais le faché!

Eh bien, pour te montrer à quel point je l'honore,
Il gardera le tien, & je lui donne encore
Celui d'Anacréon par dessus le marché.

SONNET
EN BOUTS RIMEZ.

OUI, Comte, tes Concerts rendroient un Mort *actif* ;
La Macreuse par eux deviendroit *Salamandre*,
Et ta Lire eut rendu les Peuples du *Scamandre*
Plus gais qu'un Mathurin qui rachete un *captif*.

Qu'on ne nous parle plus de ce Chantre *plaintif*,
Qui construisit les murs détruits par *Alexandre* :
Les charmes qu'en nos Cœurs tes chants savent *répendre*
Calmeroient des Enfers le Dieu *vindicatif*.

Modernes Arions ! race fiere & *superbe*,
Dont la Vanité sotte est passée en *proverbe*,
Vous étes des Corbeaux près de ce *Rossignol*.

Puissent ceux qui loüront votre séche *abondance*,
Dans les climats brulez marcher sans *Parasol*,
Ou bien devant Bauchamp dancer hors de *cadance*.

RONDEAU CONTRE L'ABBÉ FRA....

MUSE, di moi quelle eſt l'excuſe
Du ſacré Troupeau qui refuſe
Fra...? ſes Ecrits ſont corrects,
Et ne ſont du rang des abjects:
Merite-t-il qu'on le recuſe?

Grand qui prône, Garce qui ruſe,
Y font recevoir mainte Buſe.
Quoi! trouve-t-on ſes vers trop ſecs
Muſe.

De Janſeniſme on l'acuſe,
Et l'on dit qu'en Grec il s'amuſe,
Au Jeu renouvelé des Grecs;
Tels Auteurs en Cour ſont ſuſpects;
Et pour ce ſa face camuſe
Muſe.

RONDEAU
A MELLE * * *

VOus le ſavez, ce n'eſt Phraſe Normande,
Pour vous revoir ſans qu'autre cas me mande,
Je pars demain comme un Coq guilleret,
Et me verrez, fuſſiez-vous à Maret,
Quoique la traite, à dire vrai, ſoit grande.

Mais quand on aime, on iroit en Irlande;
Témoin ce Chien, dont parle la Légende,
Qui par Païs ſuivoit toujours ſaint Roc,
Vous le ſavez.

Or il eſt tems que juſtice ſe rende
A cet Amour; mal vit qui ne s'amende,
Pourtant ne veux aux chams jetter le Froc.
Mais ſans un point je pens tous ſoins au croc;
Aviſez-y; ce que je vous demande,
Vous le ſavez.

RONDEAU

A MELLE ****

JE l'ai trouvé ce petit Fierabras,
Ce traitre Dieu, Parein de Ménelas,
Qui mieux armé que Diane à la chasse,
Dans certains yeux avoit choisi sa place
Pour me joüer quelque tour de Judas.

D'abord j'ai dit; fuïons, doublons le pas,
Allons chercher ou Phœbus ou Pallas;
C'est contre Amour un remede éficace,
Je l'ai trouvé.

Depuis ce tems je cherche: mais, helas!
Je cours toujours sans savoir où je vas,
J'ai beau marcher, j'ai beau suivre leur trace;
Pour les trouver j'ai fait tout le Parnasse,
Et le seul Dieu que je ne cherchois pas,
Je l'ai trouvé.

RONDEAU

A MME. * * * * * *

EN fait d'Amour pour n'être rejetté,
Des dons du Ciel c'est peu d'être doté.
Jadis Saturne aimoit une Pucelle,
Et, dit l'Histoire, elle lui fut cruelle,
Tant qu'il parut comme Divinité.

Que fit le Dieu ? chagrin & dépité
Il se transforme en cheval moucheté,
Croiant ainsi réüssir auprès d'elle
En fait d'Amour.

Pas n'y manqua ; je m'en serois douté ;
Le Quadrupede en Amant fut traité,
Et toutefois au siecle de Cibelle
Le cas avint : c'est la loi naturelle,
Jamais Cheval ne sera rebuté
En fait d'Amour.

RONDEAU SUR LA PRISE DE

LERIDA.

En moins d'un mois prendre Ville rebelle ;
Faire sauter Rampart & Citadelle,
Tours, Bastions, Rochers & cetera,
Pour maint Guerrier c'étoit un opera ;
Pour mon Heros c'est une bagatelle.

On lui disoit : Sonnons le boute-selle ;
Retirons-nous : cette Ville est pucelle :
Pucelle soit ; pucelle dancera
En moins d'un moins.

L'afaire est faite ; il à triomfé d'elle,
Non sans l'avoir vraiment échapé belle
Plus d'une fois ; Mars qui le délivra
A fait sa charge, & l'Amour ; il fera
La sienne aussi : nous en aurons nouvelle
En moins d'un mois.

RONDEAU

DE L'ABBÉ C..

CONTRE LE PRECEDENT.

Mieux conviendroit au Poëte Rousseau,
De composer Satire que Rondeau ;
Car à loüer sa Muse n'est aprise ;
Témoin les Vers que sur Ville conquise
Mal à propos a produit son cerveau.

Le Prince a dit, surpris du tour nouveau,
Il me prend donc pour un Godelureau.
Cette fadaise à Blondin qui se frise
Mieux conviendroit.

Monsieur l'Auteur, des Auteurs le Fleau,
A vos Censeurs vous le donnez trop beau,
Pour un Heros vos vers ne sont de mise,
Et votre plume a fait sotte entreprise,
A qui chifrer dans le fond d'un Bureau
Mieux conviendroit.

RONDEAU

CONTRE

L'ABBÉ C...

AU bas du celebre Valon
Où regne le docte Apollon,
Certain Rimailleur de Village
Fait le procès au badinage
D'un des successeurs de Villon.

Fait-il bien ou mal, c'est selon.
Mais ses vers, dignes du billon,
Sont pires qu'un Vin de lignage
Au bas.

Si l'on connoissoit le Frelon,
On pourroit lui mettre un baillon,
Et reprimer son bourdonage:
Mais pour un sot, il est fort sage
De n'avoir pas écrit son nom
Au bas.

RONDEAU CONTRE L'ABBÉ C...

EN manteau court, en perruque râpée,
Poudré, frisé, beau comme Déjopée,
Enluminé d'un jaune vermillon,
Monsieur l'Abbé, vif comme un papillon
Jape des vers qu'il prit à la pipée.

Phœbus voiant sa mine constipée,
Dit, quelle est donc cette Muse éclopée,
Qui vient ici racler du violon
En manteau court.

C'est, dit Thalie, à son rouge trompée
Aparemment quelque jeune Napée
Qui vient en masque ébaudir ce Valon.
Vous vous trompez, répondit Apollon;
C'est tout au plus quelque vieille Poupée
En manteau court.

C'est pour pisser tant seulement
Que le Seigneur fit nos andouilles
Dit un Carme à son peniten
qui luy repondit & nos Cou.....

./. [redacted] ./.

EPIGRAMMES.

P.28



B. Picart fecit

EPIGRAMME

A MR. LE DUC DE BOURGOGNE.

MArs & L'Amour au jour de vôtre Fête
De même ardeur pour vous se sont épris ;
L'un de Lauriers ornera vôtre Tête,
L'autre y joindra ses Mirtes favoris.
Jeune Heros, l'un & l'autre ont leur prix ;
Mars fut toujours Ami de Citerée,
Vous trouverez les Mirtes plus fleuris,
Et les Lauriers de plus longue durée,

EPIGRAMME SUR MADAME LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

ENTREZ Amours, vôtre Reine s'éveille;
Venez Mortels, admirer ses atraits;
Déja le Dieu qui près d'elle someille,
De sa Toillete a rangé les aprêts.
Mais gardez-vous d'aprocher de trop près;
Car ce Fripon niché dans sa coefure,
De tems en tems décoche certains traits,
Dont le Trépas guerit seul la blessure.

EPI-

EPIGRAME.

POUR

MME. D'USSÉ,

FILANT.

CE ne ſont plus les trois Sœurs de la Fable,
Qui de nos jours font tourner le fuſeau;
Une Déeſſe aux Mortels plus afable,
Leur a ravi le fatal Echeveau.
Mais notre Sort n'en ſera pas plus beau,
D'être filé par ſes mains fortunées.
L'Amour, hélas! armé de ſon Ciſeau,
Mieux qu'Atropos tranchera nos années.



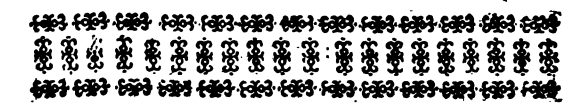
EPIGRAME.

A
MME. D'USSÉ,
SUR
L'OPERA
D'HERCULE.

NON, ce n'eſt point la robe de Neſſus,
Qui conſuma l'amoureux Fils d'Alcméne,
Ce fut le feu de cent baiſers reçus,
Qui dans ſon ſang couloit de veine en veine;
Il en mourut, & la Nature humaine
En fit un Dieu qu'elle chante aujourd'hui:
Que de Mortels, ſi vous vouliez, Climéne,
Mériteroient d'être Dieux comme lui?

EPIGRAME
A
LA MÉME.
LES DEUX
DONS.

LEs Dieux jadis vous firent pour tributs
Deux de leurs Dons d'excellente nature,
L'un avoit nom, Ceinture de Vénus,
Et l'autre étoit la Bourſe de Mercure.
Lors Apollon dit par forme d'Augure,
De celle-ci largeſſe elle fera;
De l'autre non; car jamais Créature
De ſon vivant ne la poſſédera.



EPIGRAME.

SERMON D'UN *CORDELIER* CONTRE L'ADULTERE.

UN Cordelier prêchoit sur l'adultére,
Et s'échaufoit le Moine en son harnois
A démontrer par maint beau Commentaire,
Que ce Péché blessoit toutes les loix.
Oui, Mes Enfans, dit-il, haussant la voix;
J'aimerois mieux pour le bien de mon Ame,
Avoir à faire à dix Filles par mois,
Que de toucher en dix ans une Femme.

EPIGRAME.

LA GAGEURE.

DEux jeunes Gars, en amour gens délite,
Gagoient un jour à qui mieux le feroit ;
L'un le fit onze, & tout bas murmuroit ;
Mais l'autre en fit quatorze tout de suite,
Et dans l'instant se saisit de l'enjeu.
Le Malheureux à certaine Donselle
Conta le cas. *Sainte Vierge!* dit-elle,
Est-il permis de perdre à si beau jeu?



EPIGRAME CONTRE LES FEMMES.

POUR triomfer de l'humaine Nature,
Le Vieux Serpent cauteleux & madré
Tenta la Femme, & la Femme parjure
Fit parjurer l'homme inconsidéré.
Mais que nous a Moïse figuré
Par ce récit? Le sens en est palpable;
De tout tems l'Homme à la Femme est livré,
Et de tout tems la Femme l'est au Diable.

EPIGRAME.

LE QUIETISME.

UN Quiétiſte, ardent comme un tiſon,
Mettant au ſoir ſon Roſſignol en cage,
Le Corps en rut, l'Eſprit en oraiſon,
Très-ſaintement depéchoit ſon ouvrage.
Et redoublant maint dévot Culétage,
L'Eſprit au Ciel, ſans relache attaché,
Dieu ſoit... Dieu ſoit, dit le ſaint Perſonnage,
Dieu ſoit loüé, je l'ai fait ſans péché.



EPIGRAME.

LA VEUVE PRÉFERÉE.

EN fait d'Amour, je le dis & répéte,
Ce n'eſt le tout qu'un minois doux & coint,
Beau naturel n'eſt que joie imparfaite,
Je veux encor que l'art s'y trouve joint.
Jeune Tendron ja ne me déplait point;
Mais j'aime mieux gentille Douairiére:
Or ſavez-vous en quoi git tout le point;
L'une le fait, l'autre le laiſſe faire.

EPIGRAME.

LA PEINE *INUTILE.*

CE pauvre Epoux me fait grande pitié,
Incessamment son Diable le proméne,
Au moindre mot qu'on dit à sa Moitié,
Il se tourmente, il sue, il se déméne.
Fait elle un pas, le voilà hors d'haleine,
Il rode, il cherche, il court deça, delà,
Eh! mon Ami, ne pren point tant de peine,
Tu serois bien Cocu sans tout cela.

EPIGRAME

LA VOIE DU SALUT.

AVec ſcandale un Peintre en ſon taudis
Entretenoit gentille Chérubine :
Vous pour le ſûr, & votre Concubine,
Dit Frére Luc, de Dieu ſerez maudis.
Epouſez vous, les Anges ébaudis
Fête en feront ſur le céleſte Cintre.
Epouſons donc, puiſqu'il faut, dit le Peintre,
Etre Coçu pour gagner Paradis.



EPIGRAME.

LE BATISEUR DE JUIVES.

CHEZ des Juives un paillard Moine
Prenoit sa récréation,
Sur quoi certain grave Chanoine
Lui disoit par compassion:
Ami, vous courez risque d'être
Brulé comme un porc vif ou mort.
Nenni, par dieu, reprit le Prêtre;
Car je les batise d'abord.

EPIGRAME.

LIBERTÉ

BIEN

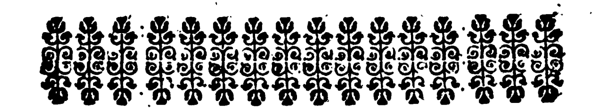
ACHETÉE.

DE haut ſavoir le Ciel ne m'a doté ;
Mais d'Apollon je ſai toucher la Lire.
Groſſe chevance oncques ne m'a tenté ,
Et peu de bien a dequoi me ſufire :
Amour me tint long tems ſous ſon Empire ,
J'ai retrouvé Repos & Liberté ;
Mais ce Bien-là, certes, je le puis dire ,
Si c'en eſt un, je l'ai bien acheté.

EPIGRAME.

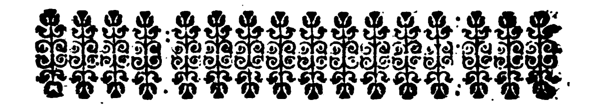
REMEDE
CONTRE LA
C *HAIR.*

UN Guillaumet mâtinoit à confesse
Un Sectateur de l'art du Titien,
Quoi ? vous peignez, disoit l'homme de bien,
D'aprés le nud, bras, tetons, cuisse, fesse
Le tout à choix; il n'est nul, voire un Saint,
Donc en ce cas la chair ne fut rebelle.
J'ai, dit le Peintre, un reméde certain,
J'exploite avant quatre fois mon modelle.



EPIGRAME SUR UNE *BELLE* CHASSEUSE.

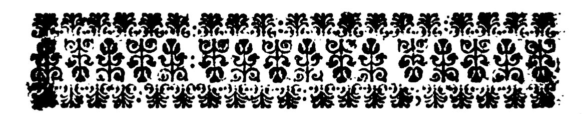
QUand sur Bajard, par Bois & par Montagne
A giboier vous prenez vos ébats,
Dieux des Forets d'abord sont en campagne,
Et vont en troupe admirer vos apas.
Amis Silvains, ne vous y fiez pas ;
Car ses regards font souvent pires niches,
Que feu, ni fer, & Cœurs en tel pourchas
Risquent du moins autant que Cerfs & Biches.



EPIGRAME.

LES CHEVAUX *CHRÉTIENS.*

UN Maquignon de la Ville du Mans,
Chez son Evéque étoit venu conclure
Certain marché de Chevaux Bas-Normans,
Que l'homme saint vantoit outre mesure.
Vois-tu ces crins ? vois-tu cette encolure ?
Pour Chevaux Turcs on les vendroit au Roi.
Turcs, Monseigneur, à d'autres, je vous jure,
Qu'ils sont Chrétiens ainsi que vous & moi.



EPIGRAME.

LA NOVICE *CIRCONSPECTE.*

UNE Novice acusoit un Curé
A son Prélat, d'avoir cueilli sa Rose.
Avez-vous là, lui dit l'homme sacré,
Quelque témoin, qui contre lui dépose ?
Las, Monseigneur, la célule étoit close,
Et ne voulus crier, tant j'avois peur
De reveiller Madame, qui repose
Toutes les nuits avec le Promoteur.

EPIGRAME.

LA NONNE *PIEUSE.*

UN Maître Moine exploitoit une Sœur,
Pendant la nuit comme on disoit Matine,
Mére Christine en s'en allant au Chœur
Les aperçut avec Sœur Clémentine,
Dont celle-ci faisant la diablotine,
Voulut crier & sonner le tocsin:
Laissez, laissez, lui dit Mére Christine,
Ne troublons point le Service divin.

EPIGRAME.

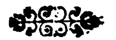
BELLE MONTRE ET PEU DE RAPORT.

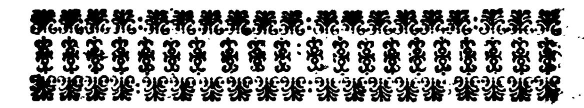
NE vous fiez, Bacheletes rusées,
A ce Trompeur qui vient vous épier,
Et que voiez dans les Chams Elisées
Se promener grave comme un Chapier.
Car bien qu'il ait poil noir, teint de pourpier,
Echine large, & poitrine velue;
Si pourtant est, qu'Amour en son Clapier
Onc n'eut Lapin de si mince value.

EPIGRAME.

COMPLIE.

UN Cordelier faisoit l'œuvre de chair,
Et s'ébattoit en fêtoiant sa Mie :
Son Compagnon lui dit, Frére très-cher,
Pourtant faut-il aller chanter Complie.
Lors le Frater dit, parbleu je m'oublie,
Sus ! haut le c.., dépechons nous Gogo ;
Je reviendrai, si Dieu me préte vie,
Dès que j'aurai chanté *tantum er*. . . .





EPIGRAME.

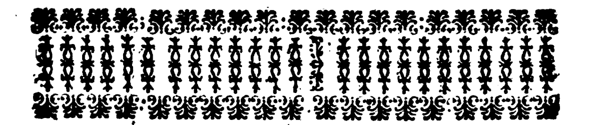
LE DEVOT REFUTÉ.

QUoi, faire cas d'un plaisir qui ne dure ?
Ah ? renoncez à celui de Nature,
Disoit un jour un Dévot très-outré:
Le Gars, auquel fut ainsi remontré,
Lui repliqua, Vous savez mal conclure.
Bon pour celui qui pourroit se lasser.
Et s'âbatroit d'une seule avanture;
Mais mon Plaisir est de recommencer.

EPIGRAME.

LE PIEUX SOUHAIT.

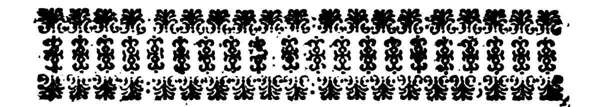
POUR confesser femelle de vingt ans,
Par un matin arriva Père Antoine :
Près de son lit d'abord se mit le Moine,
Et tot après le Ribaut fut dedans.
Frére Lubin avec des yeux ardents
Voioit le tout de loin par la fenétre :
Mon Dieu ! dit-il alors entre ses dents,
N'aurai-je point le bonheur d'être Prétre !



EPIGRAME.

LA COURTISANE SCRUPULEUSE.

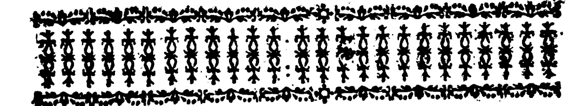
UN gros Prieur de Luxure écumant,
Sur un chalit piquoit sa Haridelle,
Et s'échaufoit, jurant & blasphémant
Comme un Païen : tant qu'enfin la Donselle,
Pour dieu, mon fils, ne jurez point, dit-elle,
Vous vous dannez ; Cornes de Belsébut,
Dit le Pater, vous me la baillez belle,
Suis-je en ce lieu pour faire mon Salut ?



EPIGRAME.

AVERTISSEMENT D'UN CURÉ.

DANS un Vilage au Jeudi de l'Absoute,
Certain Pasteur dit au peuple amassé,
Au moins Enfans, afin que nul n'en doute,
N'allez pas faire ainsi que l'an passé.
Tous vos Maris, Femmes, m'ont confessé,
Avoir troussé leurs Voisines en male,
Et d'entre vous nulle n'a prononcé
Avoir forfait à la Foi Conjugale.



EPIGRAME.

QUESTION CURIEUSE.

QUi fait l'enfant dans l'amoureux combat,
Disoit Agnés, à sa Dame prudente,
Est-ce celui qui sous l'autre s'abat,
Ou bien l'agent qui dessus instrumente?
La Dame alors lui dit : Pauvre Innocente,
L'enfant se fait par ceux qui sont dessous :
Dieu soit beni, s'écria la suivante,
J'en ai fait un à Monsieur votre Epoux.

EPIGRAME.

VENUS COEFEUSE.

VE'nus tenoit un Bonet dans sa Main,
Je t'en fais don, me dit cette Immortelle;
Sache qu'il n'est Roi, ni Consul Romain
Qui n'enviât une faveur si belle.
Malheur plutot, dis-je, à toute cervelle
Que vous coefez, le desordre s'y met.
Va, va, j'en coefe assez d'autres, dit-elle,
Sans leur donner ni Toque, ni Bonet.



EPIGRAME.

MAUVAISE PENSÉE REPRIMÉE.

UN Barnabite exploitoit Sœur Colête,
Mal à son aise au travers d'un parloir.
Ah ! quel travail, lui disoit la Nonête,
Bien mieux au lit ferions un tel devoir.
Ma chére Sœur, répond le Moine noir,
Un tel penser vient de l'Esprit immonde.
Dieu ne nous fit pour nos aises avoir
En ce bas lieu, comme les Gens du Monde.

EPIGRAME.

AVIS A UN SOT VOIAGEUR.

UN fat partant pour un Voiage,
Dit qu'il mettroit dix mille francs,
A connoître un peu par uſage
Le Monde avec ſes Habitans.
Un tel projet eſt choſe utile,
Reprit certain homme ingénu;
Mais mettez en plutot dix mille
Pour ne point en être connu.

EPIGRAME.

QUI TROP EMBRASSE, MAL ETREINT.

CE'PHALE un soir devoit s'entretenir
Avec l'Aurore au retour de la Chasse ;
Il vous rencontre , & de son souvenir
En vous voiant le rendez-vous s'éface.
Qui n'eut pas fait même chose en sa place ?
J'eusse failli comme lui sur ce point.
Mais le Pauvret ,[*Mal tient qui trop embrasse* ,
Perdit l'Aurore , & ne vous gagna point.

EPIGRAME.

LES SOUHAITS

ETRE l'Amour quelquefois je déſire,
Non, pour régner ſur la terre & les Cieux :
Car je ne veux régner que ſur Témire ;
Seule elle vaut les Mortels & les Dieux.
Non pour avoir le Bandeau ſur les yeux ;
Car de tout point Témire m'eſt fidelle ;
Non pour jouïr d'une gloire immortelle,
Car à ſes jours ſurvivre je ne veux ;
Mais ſeulement pour épuiſer ſur elle
Du Dieu d'Amour & les traits & les feux.

EPIGRAME.

LES DEUX VÉNUS.

LE Dieu des Vers sur les bords du Permesse
Aux deux Vénus m'a fait ofrir des vœux ;
L'une à mes yeux fit briller la Sagesse,
L'autre les Ris, l'enjoûment & les Jeux.
Lors il me dit, Choisi l'une des deux ;
Leurs attributs Platon te fera lire ;
Docte Apollon, dis-je au Dieu de la Lyre,
Les séparer, c'est avilir leur prix :
Laisse moi donc toutes les deux élire,
L'une pour moi, l'autre pour mes écrits.

EPIGRAME SUR LE MARIAGE DE M^ELLE. * * * *.

SEIGNEUR Himen, comment l'entendez-vous,
Disoit l'Ainé des enfans de Citére ?
De cet objet qui fut formé pour nous
Pensez vous seul être propriétaire ?
Non, dit l'Himen, quoi qu'à ne vous rien taire,
Pour mon profit vous soiez peu zélé.
Eh ! mon Ami, reprit l'Enfant ailé,
Conserve nous ainsi que ta prunelle :
Dès qu'une fois l'Amour s'est envolé,
Le pauvre Himen ne bat plus que d'une aile.

EPIGRAME

A
MONSIEUR
ROUILLIER.

MIRTES d'Amour, Pampres du Dieu de l'Inde,
Ne sont Moissons dont je sois fort chargé ;
En qualité de Citoien du Pinde
Le Laurier seul est le seul bien que j'ai.
Bien qu'en soiez noblement partagé,
Ne dédaignez pourtant notre Guirlande ;
Car ce Laurier dont je vous fais ofrande,
Ressemble assez aux faveurs d'une Iris.
Ce don commun devient de contrebande ;
Mais est-il rare ? il vaut encor son prix.

EPIGRAME.

SUR UN BAISER.

PRET à descendre au manoir ténébreux,
Jà de Caron, j'entrevoiois la Barque,
Quand de Témire un Baiser amoureux,
Me rendit l'ame, & vint frauder la Parque;
Lors de son Livre Eacus me démarque,
Et le Nocher tout seul l'onde passa;
Tout seul, je faux, mon ame traversa
Le fleuve noir; mais l'aimable Témire
En ce baiser dans mes veines glissa,
Part de son ame avec quoi je respire.

EPIGRAME.

TOTA VITA FABULA EST.

CE Monde-ci n'eſt qu'une Oeuvre comique,
Où chacun fait des rôles diférens.
Tel fait un Roi, tel fait un Politique;
Ceux-ci ſont Chefs, & ceux-là Conquérans.
Pour nous, vil Peuple, aſſis au dernier rang,
Troupe vulgaire, & des Grands rebutée,
Par nous d'embas la Piéce eſt écoutée,
Et nous paions utiles Spectateurs:
Mais quand la Farce eſt mal repréſentée,
Pour notre argent nous ſiflons les Acteurs.



EPIGRAME SUR UNE *BELLE* CHASSEUSE.

QUELS ſont ces traits, qui font craindre Caſſandre
Plus qu'on ne craint Diane dans les bois ?
Quel eſt ce feu qui réduit tout en cendre,
Maures, Chrétiens, Tudeſques, & Gaulois ?
Seroit-ce feu Saint Elme, ou feu Grégeois ?
Nenni, ce ſont fléches ; ou je m'abuſe.
Encore moins ; c'eſt donc feu d'arquebuſe ?
Non: Eh quoi donc ? ce ſont regards coquets,
Jeux de prunelle, en qui flame eſt incluſe,
Qui brule mieux qu'arquebuſe & mouſquets.

EPIGRAME.

TESTAMENT DE VÉNUS

SUr ſes vieux jours la Déeſſe Venus
S'eſt retirée en un Saint Monaſtère,
Et de ſes biens propres & revenus,
Ainſi que vous m'a nommé Légataire.
Or de ce leg ſigné devant Notaire,
L'Exécuteur fut l'ainé de ſes Fils :
Mais le Matois n'en prit point ſon avis ;
Et ſe laiſſant corrompre par vos charmes,
Il vous donna les Plaiſirs & les Ris,
Et m'a laiſſé les Soucis & les Larmes.

EPIGRAME.

QUITTE A QUITTE.

CERTAIN Chanoine à la taille légére,
Se confessoit d'avoir su bricoler
Une Nonain; passons, lui dit le Pére,
C'est du Seigneur la vigne travailler.
Plus une Veuve. Allons, c'est consoler
Les affligés. Oui, mais, dit le Chanoine,
Ce n'est le tout. Comment! par Saint Antoine,
Poursuivit-il, j'ai fourbi contre un mur,
Qui? Votre Sœur: ma Sœur! reprit le Moine,
Et moi, ta Mére. Adieu, *remittuntur*.

EPIGRAME.

LES DEUX FAUSSAIRES.

DEux Gens de bien, tels que * Vire en produit,
S'entre-plaidoient sur la fausse Cédule,
Faite par l'un dans son art tant instruit,
Que de Thémis il bravoit la férule.
Or de cet art se targuant sans scrupule,
Se trouvant seuls sur l'huis du Raporteur,
Signe tu mieux ? voi, disoit le Porteur ?
T'inscrire en faux, seroit vaine défence.
M'inscrire en faux, reprit le Débiteur ;
Tant ne suis sot, tien, voilà ta Quittance.

* *Ville de la basse Normandie.*

EPIGRAME.

L'HUISSIER VAIN.

CERTAIN Huissier étant à l'Audience
Crioit toujours, Paix là, Messieurs, paix là,
Tant qu'à la fin tombant en défaillance,
Son teint pâlit, & sa gorge s'enfla.
On court à lui, qu'est ceci, qu'est cela ?
Maître Perrin, du sécours ; il expire.
Bref, on le seigne ; il revient, il respire ;
Lors ouvrant l'œil clair comme un Basilic,
Voilà, Messieurs, se prit il à leur dire,
Ce que l'on gagne à parler en public.

EPIGRAME.

LES QUALITEZ D'UNE MAITRESSE.

JE veux avoir, & je l'aimerai bien,
Maîtresse libre, & de façon gentille,
Qui soit joieuse, & de plaisant maintien,
De rien n'ait cure, & sans cesse fretille.
Qui sans raison toujours cause & babille,
Qui n'ait de livre autre, que son Miroir;
Car ne trouver pour s'ébatre le soir
Qu'une Matrone honnête, prude & sage;
En vérité ce n'est Maîtresse avoir,
C'est prendre Femme, & vivre en son ménage.

EPIGRAME.

LE MINISTRE

INSTRUISANT UNE *JEUNE PROSELITE.*

CErtain Ministre instruisant la jeunesse
D'une Nonain qui venoit d'abjurer,
Aprochez-moi le Vase de Liesse,
Dit-il ; nature est préte d'opérer.
Venez, Sara, venez sans diférer
Faire un Elu dans la Loi Protestante,
Pour me prouver votre Conversion.
Las ! non pas un, dit-elle, mais cinquante.
Lors le Ministre, ô Fille de Sion,
S'écria-t-il, que la grace est puissante !

EPIGRAME.

L'ABSCENCE SOULAGÉE.

SOucis cuiſans au partir de Caliſte,
Ja commençoient à me ſuplicier ;
Quand Cupidon qui me vit pâle & triſte,
Me dit, Ami, pourquoi te ſoucier ?
Lors m'envoia pour me ſolatier
Tout ſon cortége, & celui de ſa Mére.
Songe plaiſant, agréable chimére,
Qui m'enſeignant à raprocher les tems,
Me fait joüir, malgré l'abſence amére,
Des biens paſſés, & de ceux que j'attens.

EPIGRAME.

L'AMOUR RECONNOISSANT.

LE traitre Amour prit à Vénus sa Mére
Certain Bijou pour donner à Psiché,
Puis dans les yeux de celle qui m'est chére,
S'en va tout droit, se croiant bien caché;
Lors je lui dis : te voilà mal niché,
Petit Larron, cherche une autre retraite,
Celle du Cœur sera bien plus secréte.
Vraiment, dit-il, Ami, c'est m'obliger,
Et pour paier ton amitié discréte
C'est dans le tien que je me veux loger.

EPIGRAME.

LA CONVERSION RECIPROQUE.

Un Mandarin de la Société,
Chez un Chinois prêchoit le Culte notre,
Le Bonze aiant quelque tems disputé
Sur certains points, convint avec l'Apotre,
Dont à part soi fort contens l'un de l'autre,
Chacun sortit en se congratulant.
Le Moine dit, Graces à mon Talent,
De ce Chinois j'ai fait un Prosélyte :
Benit soit Dieu, dit l'autre en s'en allant,
J'ai converti cet honnête Jésuite.

EPIGRAME.

LA NONNE EXPÉRIMENTÉE.

UNE Nonain par un Moine requiſe
Du jeu d'amour, lui dit, Pére Cordon,
Si me faut-il encor, peur de ſurpriſe,
Par la chatiére auner votre Bourdon,
Venez ce ſoir à l'heure du pardon.
L'autre n'étant ſûr de ſon alumelle;
Le ſoir venu, fait à la jouvencelle,
Au lieu de lui, tâter ſon compagnon;
Nenni, nenni, je m'y connois, dit-elle,
C'eſt de, pardieu, celui du Frére Oignon.

EPIGRAME CONTRE LES MALTOTIERS ET LES COCUS.

LA joie eſt encor dans Paris,
Malgré le tems & la miſere,
Et ſubſiſte ſous deux abris,
Qui ſont Cocus & Gens d'afaire.
Chez l'un eſt gentille Comére,
Chez l'autre, ſont bons Cuiſiniers;
Partant Cocus & Maltotiers
Sont gens qu'il eſt bon de connoître:
Auſſi les vois-je volontiers;
Mais pour rien ne le voudrois être.



B. Picart fecit

EPIGRAME.

LA MEUNIERE ENTRE LES MAINS DES HOUSSARS.

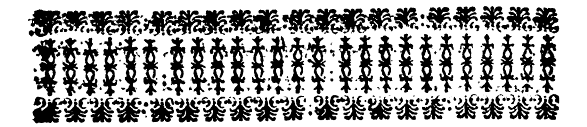
CErtains Houſſars uſant du droit de guerre,
Chez un Meunier entrérent ſans pitié,
Puis à ſes yeux levant leur cimeterre,
Mirent à mal ſa dolente Moitié.
Dequoi la Sotte en ſigne d'amitié
Du croupion remüoit la charnière.
Lors le Mari lui dit, ah! Boucanière,
Je ſuis Cocu; tu prens plaiſir au cas;
Hélas! mon fils, repartit la Meunière,
C'eſt pour ſortir plus vite d'embarras.

EPIGRAME.

LE PEINTRE ET LA VIEILLE.

UN jeune Peintre étant dans une Eglise,
A contempler certains tableaux connus,
Dit, je voudrois pour plus de mignardise
Féminiser un peu ces Anges nuds.
Lors une Vieille achevant ses Agnus,
Lui répliqua, tai-toi, Jean de Nivelle;
Voi-tu pas bien que si mince alumelle
Ne peut jamais nous faire succomber;
Mais vertu choux, les joiaux de femelle
Plus sont petits, plus vous font regimber.

EPI-

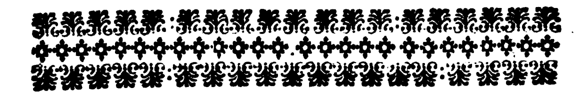


EPIGRAME.

L'IVROGNE

MALADE.

CERTAIN Ivrogne après maints longs repas
Tomba malade ; un Docteur galénique
Lui dit, Ami, je trouve ici deux cas,
Fiévre adurante, & soif plus que cinique.
Or Hipocras tient pour remède unique
Qu'il faut guérir la soif premiérement :
Lors le Fiévreux répond, Maitre Clément,
Le premier point n'est le plus nécessaire,
Guérissez moi la fiévre seulement,
Et pour la Soif, ce sera mon afaire.

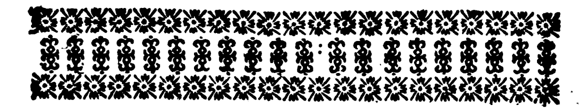


EPIGRAME.

CHAPEAU

REJETTÉ.

UNe Filette accorte & bien apriſe
En pleine rue un jour ſe laiſſa choir,
Grand Vent ſoufloit ; & ſa blanche chemiſe
De voltiger fit très-bien ſon devoir :
Si que chacun ſans lunettes put voir
A découvert ſa gentille chapelle.
Lors un Béat, pour cacher à la Belle
Ce que ſavez, mit ſon chapeau deſſus,
Chapeaux à moi, tirez, tirez, dit-elle,
C'eſt bien aſſez d'une main tout au plus.



EPIGRAME.

* DOUTE RÉSOLU.

COMTE, par qui Vénus mit en pratique,
Tout ce qui peut Damoiselle tenter.
Pour décider ton doute Académique,
Point ne nous faut Calepin consulter.
Ce cas je puis, sans trop argumenter,
Te débrouiller en stile d'Epigramme.
Qu'ainsi ne soit, on sait qu'à mainte Dame
Tu fais souvent tour de Maître Gonin;
Mais par ta foi dis nous si jamais femme
Ne t'a joüé tour de Maître Conin.

* *La diference de* Maître Gonin, *à* Maître Conin.

EPIGRAME.

LE MOINE RENDANT COMPTE.

EN plein Chapitre, un Moine à son retour,
Compte rendoit des frais de son voiage,
Tant pour le coche, & tant pour le sejour,
Tant pour le vin, & tant pour autre usage.
Puis quand se vint aux frais du culetage,
Le Papelard mit vint livres tournois.
Lors le Prieur lui dit, par Saint François,
C'est trop paié : trop paié, dit le Drole,
Je l'ai tant fait, par-bieu, que chaque fois
Ne coute pas au Couvent une obole.

EPIGRAME.

LE CARME FILEUR.

UN Cavalier de Landau revenu
Fort mal en point, chopinoit chez un Carme,
En chopinant vit sur son bras charnu
Toile de lin dont la beauté le charme.
Par là corbleu, s'écria le Gendarme,
Onc Tisserant ne sut avec tel art
Filer chemise : oh, oh, dit le Frapart,
Troussant sa robe, il n'est que d'être habile.
Voi tu bien là, Messire Jean Choüart,
C'est la quenouille avec quoi je les file.

EPIGRAME.

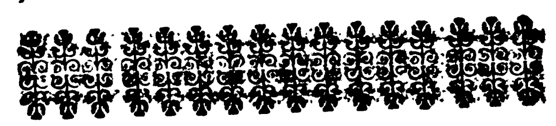
LE PARI.

UN Cordelier, un Billete, un Gendarme,
N'avoient qu'Alix pour unique Atelier.
On tire au ſort ; le ſort échut au Carme,
Puis au Frapart, & puis au Cavalier.
Gentil Soudart, dit lors le Cordelier,
Ja de long tems tu n'auras ton aubeine,
Le Carme & moi finiront la douzaine,
C'eſt la gageure ; or ne ſois point marri ;
En attendant faiſons l'œuvre R[illegible]aine
Et pour cela ne perdrai le Pari.

EPIGRAME.

LE DEMON VICTORIEUX.

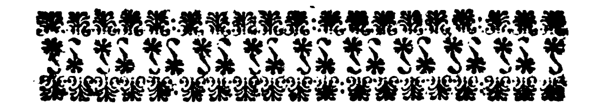
UN vieil Abbé peu curieux de Meſſes,
Pendant la nuit de Noël exploitoit
Fille de bien ; mais mal s'y préſentoit,
Dont tous les deux avoient grandes détreſſes.
De ce, dit-il, ne t'étonne m'Amour :
Dieu ne permet qu'on péche en ſi ſaint jour.
Avint pourtant qu'à la fin il engaine.
Lors elle dit, Dieu n'y ſonge-t'il plus ?
Si, dit l'Abbé ; mais ce n'eſt pas ſans peine
Qu'enfin le Diable a repris le deſſus.



EPIGRAME.

LE CARDINAL SAVANT.

PAR passe-tems, un Cardinal oioit
Lire les Vers de Psiché Tragédie,
Et les oiant pleuroit & larmoioit,
Tant qu'eussiez dit que c'étoit Maladie.
Quoi ! Monseigneur, à cette Rapsodie,
Lui dit quelqu'un, tant nous semblez touché,
Et l'autre jour au martire préché
De Saint Laurent, parutes insensible ?
Ah, ah, dit-il, tu-Dieu ! cette Psiché
Est de l'Histoire, & l'autre de la Bible.

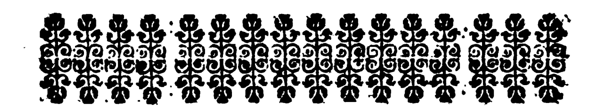


EPIGRAME.

L'INCREDULE

AGONISANTE.

AU lit de mort une Vieille incrédule
Rendoit un Moine interdit & perclus.
Ma chére Fille, une simple formule
D'acte de Foi, quatre mots, & puis plus....
Je ne saurois... mon Dieu! dit le Réclus,
Répondez moi ; ça voudriez vous être
Persuadée ? oui ; je voudrois connoître,
Toucher au doigt, sentir la Vérité ;
Eh bien, Courage ! alons, reprit le Prêtre,
Ofrez à Dieu votre Incrédulité.



EPIGRAME.

VIE DES BERNARDINS.

DEux Bernardins de diverſes Provinces
De leur Couvent faiſoient deſcription,
Chez nous, dit l'un, Moines vivent en Princes ;
Cave & Cuiſine ont à diſcrétion ;
Item Nonains avec permiſſion
De s'en ſervir quatre fois la journée.
Quatre ? par-bieu, c'eſt pitance bornée,
Dit l'autre Moine ; on nous le permet huit ;
Cinq le matin, & trois l'après-dinée ;
Et ſi j'enrage encore toute la nuit.

EPIGRAME.

CORDON DE S^T FRANÇOIS

A Deux genoux une gente Pucelle
Se confessoit aux piés d'un Cordelier,
Et lui montroit à travers sa dentelle
L'échantillon d'un tetin régulier.
Lors de la chair le Démon familier
Se fit sentir ; parquoi l'homme d'Eglise
Lui mit ès mains son joieux aiguillon.
Oh ! qu'est ceci, dit la Fille surprise.
Prenez, prenez, lui dit le Penaillon,
C'est le Cordon de Saint François d'Assise.

EPIGRAME.

DESIR DU MARTIRE.

UN Compagnon que les Turcs avoient pris,
A son retour merveilles racontoit,
En récitant comment il fut surpris,
Et ses tourmens à deux Dames contoit.
L'une des deux, qui si piteux cas oit,
Lui demanda, que font les Turcs aux Femmes ?
Hélas ! dit-il, ces malheureux infames
Leur font cela, tant qu'ils les font mourir.
O plut à Dieu, dit l'une de ces Femmes,
Que pour la Foi pussions ainsi soufrir !

EPIGRAME.

LE CONFESSEUR INTERESSÉ.

UN Compagnon disoit sa ratelée
A certain Carme & s'accusoit à Dieu,
D'avoir donné trente fois l'acolée
A son Amie en même jour & lieu.
Le Moine dit, trente fois Vertu-bieu !
Oüi, dit le Gars, par la Vertu secréte
D'une Racine. Ami, dit le Billete.
A tout Pécheur Dieu fait rémission ;
Or donne moi ta joieuse recette,
Et te promets mon absolution.

EPIGRAME.

SECRET POUR LA VUE.

UN jeune Gars s'acusoit d'avoir pris,
Le grand plaisir auquel tout autre céde;
Le Confesseur lui dit d'un air surpris,
Tison d'Enfer, quel Démon te posséde ?
Pouvant trouver dans le jeûne un remede
Contre la chair, te danner pour si peu ?
L'autre répond, qu'il a lu que ce jeu
Rend l'œil plus clair, les visiéres plus nettes.
Eh ! gros Butor, reprit le Moine en feu,
S'il étoit vrai, porterois-je Lunettes ?

EPIGRAME.

PRIERE A L'AMOUR.

LE bon Vieillard qui brula pour Batile,
Par Amour ſeul étoit ragaillardi ;
Auſſi n'eſt-il de chaleur plus ſubtile.
Pour moi, qui ſuis dans l'ardeur du midi,
Mérveille n'eſt, que ſon flambeau me brule.
Mais quand viendra du ſoir le crépuſcule,
Tems où le Cœur languit inanimé,
Du moins, Amour, fai moi bailler cédule
D'aimer encor, même ſans être aimé.

EPIGRAME.

EXHORTATION A LA CAPUCINE.

EN son lit une Damoiselle
Attendoit l'heure de la mort.
Un Capucin brulant de zéle
Lui dépêchoit son passeport.
Consolez-vous : Ame fidelle ;
La Vierge est là, qui vous apelle
Dans la sainte Jérusalem.
Dites trois fois pour l'amour d'elle,
Domine, salvum fac Regem.

EPIGRAME.

LE DIABLE, ROI DE LA FÉVE.

UN Prêtre fut, qui la Veille des Rois,
En quatre parts son gateau découpa.
Trop d'une en fit ; car il n'étoit que trois,
Jésus, sa mére, & lui qui se trompa.
Deux ou trois fois les quatre parts conta,
Trois sufisoient ; le grand Diable y ait part.
Voilà pour Dieu, pour sa Mére, & pour moi.
Qui fut penaut, ce fut Frére frapart ;
Car il avint que le Diable fut Roi.

EPIGRAME.

DIEU PREFERABLE AUX SAINTS.

EN un quartier une maiſon bruloit,
Chacun y court, comme on fait en tel cas,
L'un Sainte Barbe à ſon aide apeloit,
L'autre Saint Jean, l'autre Saint Nicolas.
Le Maître donc, tout en colére, ſort,
Et leur cria, que le Diable vous tord,
Allez à Dieu tout droit, mieux il ſera;
Car cependant qu'ils feront leur raport,
Vertu-ſambieu, ma maiſon brulera.

EPIGRAME.

LA FEMME QUI NE VEUT PAS MOURIR.

SUr leur ſanté, un Bourgeois & ſa Femme
Interrogeoient l'Opérateur Bari,
Lequel leur dit, pour vous guérir, Madame
Beaume plus ſûr n'eſt que votre Mari.
Puis ſe tournant vers l'Epoux amaigri,
Pour vous, dit-il, Femme vous eſt mortelle.
Puis qu'autrement nous ne ſaurions guérir,
Que faire donc; je n'en ſai rien, dit-elle;
Mais par ſaint Jean, je n'en veux pas mourir.

EPIGRAME.

LA MAQ*** AGONISANTE.

D'Un Monastère à Vénus consacré
L'Abesse étoit prête de rendre l'âme ;
Un vieux Dragon de débauche alteré,
Vint en ce lieu pour rafraichir sa flame.
Las ! je me meurs, lui dit la bonne Dame,
Je ne saurois. Parbleu, dit le Soudart,
Voilà de l'or, envoiez quelque part ;
Mais prenez garde au moins que la Donzelle
Ne m'aille ici donner de mauvais fruits ;
Ah ! croiez vous que je veuille, dit-elle,
Tromper quelqu'un en l'état où je suis.

EPIGRAME

EXHORTATION D'UN CONFESSEUR.

AU tems de Paque un certain Jouvenceau
Se confessoit, suivant l'usage,
D'avoir un jour sous un feuillage
Après quelque terme nouveau
A jeune Fille prude & sage.
Bon, dit le Père, après que fites-vous ?
Rien de plus contre l'innocence,
Reprit le Gars avec un Naturel fort doux.
A votre âge, mon Fils, je gardois le silence ;
Mais j'avois une autre Eloquence.
Allez, puis qu'ainsi est, fuiez les Rendez-vous;

EPIGRAME.

LE MOINE *MECONTENT.*

AUx piés d'un Moine à barbe vénérable,
Un Cavalier contoit ſes paſſe-tems ;
Le jour, bon vin, grand chére, bonne table ;
La nuit, Tendrons ou Veuves de vint ans.
Le Révérend levant de tems en tems
Les yeux au Ciel, diſoit, Vierge Marie,
Quel chien de train ! quelle chienne de vie !
Las, j'en conviens, & ne ſuis en ce lieu
Pour m'excuſer, répond le bon Apotre ;
Et ce n'eſt pas la tienne, de par Dieu,
Dit le Frater, je parle de la notre.

EPIGRAME.

L'ABBÉ

ET LE

CONFESSEUR.

CERTAIN Abbé se manuélisoit
Tous les matins songeant à sa voisine.
Son Confesseur l'interrogeant, disoit,
Vertu de froc, c'est donc Beauté divine.
Ah! dit l'Abbé, plus gente Chérubine
Ne se vit onc, c'est miracle d'amour,
Blancheur de lis, Cuisses faites au tour;
Tetins, Dieu sait; & Croupe de Chanoine,
Toujours j'y pense, & même encore ici
Je fais le cas: par-bieu, ce dit le Moine,
Je le crois bien, car je le fais aussi.

EPIGRAME CONTRE LE MARQUIS D'AN****.

FILLE de certaine pratique
Trouve à la Cour facile accès
Chez un Seigneur climactérique,
Et l'on gloſe ſur ſes excés.
Il aime la Fille de Joie;
Mais ſavez vous comme il l'emploie.
Croiez-vous qu'il y touche ? Oh, non.
Tous ſes Titres il lui déploie,
Il lui parle de ſon
D'un Loüis neuf il la ſoudoie,
Lui lit ſes vers, & la renvoie.
Ne devinez-vous pas ſon nom ?

EPI-

EPIGRAME.

ENTRETIEN DE QUATRE CORDELIERS.

UN Cordelier frais, gaillard & diſpos,
Aprés diner attendant le Service,
Entretenoit trois autres de propos,
Et leur contoit qu'une jeune Novice
L'avoit prié de fourbir ſon devant.
Puis il leur dit ſon diſcours pourſuivant,
Fréres très chers, qu'euſſiez vous voulu faire ?
Les deux ont dit qu'ils euſſent pris la haire,
Et que ſoudain euſſent quitté le lieu :
Mais le dernier dit qu'il l'auroit foutue
Lors le Frater, c'eſt bien dit, Vertu-bleu,
Elle le fut, ou la peſte me tue.

EPIGRAME.

LES DEUX ROSAIRES.

D'Un jeune Gars de frayeur tout pantois,
Frére Remi confessoit le Péché:
Pére, dit-il, j'ai forniqué six fois.
Six fois? Oh! oh! quel Garçon débauché!
Pour un Rosaire absous il le quitta.
Vint un second, qui de neuf se vanta;
Sa Taxe fut d'un Rosaire & demi.
Mais le dernier troubla Frére Remi;
Car onze fois il avoit fait le cas.
Onze! Parbieu, mon compte n'y vient pas:
Ce nombre n'est dans mes Capitulaires.
Allez le faire encore une autre fois,
Et pour le tout vous direz deux Rosaires.

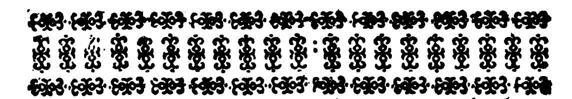
EPIGRAME POUR LA FETE DE S^T. DENIS A M^ELLE. * * *

VOus imitez fort mal, soit dit sans vous déplaire,
La charité fervente & la vie exemplaire
Du Bienheureux & Saint Patron,
Dont on vous à donné le Nom.
Nos Climats à sa Gloire ont servi de Théatres;
Son zéle y renversa le culte des Paiens;
Mais vos yeux font plus d'Idolatres,
Qu'il ne fit de Chrétiens.
Or, j'admire la Providence,
D'avoir en divers tems placé votre naissance;
Car si l'on vous eut vu paroître en même lieu,
On eut perdu le fruit de ses soins charitables;
Vous eussiez fait donner aux Diables
Tous ceux qu'il fit donner à Dieu.

EPIGRAME.

LES BELLES FESSES.

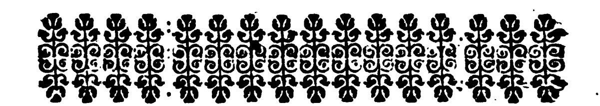
DU tems des Grecs deux Sœurs disoient avoir
Le plus beau Cu, que filles de leur sorte.
La question fut de savoir,
Laquelle sur l'autre l'emporte.
Sur ce débat un Expert étant pris,
A la moins jeune il acorde le prix;
Puis l'épousant lui fait don de son ame.
A son exemple un sien frére est épris
De la Cadette, & la prend pour sa femme.
Tant fut enfin sur ce point procédé,
Que par les Sœurs un Temple fut fondé
Au nom de Vénus Belle-Fesse;
Je ne sai pas à quelle occasion;
Mais c'eut été pour moi le Temple de la Grece,
Pour qui j'eusse eu plus de dévotion.



EPIGRAME.

LE CORDELIER *CHARITABLE.*

DEux Cordeliers grands débrideurs de Nones,
A frais communs desservoient un Couvent,
Et dirigeoient douze fringuantes Nones;
C'en étoit six pour chaque desservant.
L'un trépassa dans ces rudes épreuves.
Moi, j'ai bon dos, dit l'autre survivant.
Morbleu! je veux épouser les six Veuves.



EPIGRAME SUR UNE BAGUE *ENVOÏÉE PAR UNE DAME A UNE AUTRE DAME.*

BEAU doigt, Miniſtre des Plaiſirs,
Toi,qui ſais ſoulager les plus ardens deſirs,
Reçois aujourd'hui mon homage.
Quoi qu'on en puiſſe ſoupçonner,
D'un diamant je veux t'orner,
Et la reconnoiſſance à ce devoir m'engage.

EPIGRAME CONTRE LES JOURNALISTES DE TREVOUX.

PETITS Auteurs d'un fort mauvais Journal,
Qui d'Apollon vous croiez les Apotres :
Pour Dieu, tachez d'écrire un peu moins mal,
Ou vous taisez sur les écrits des autres.
Vous vous tüez à chercher dans les nôtres
De quoi blamer, & le trouvez fort bien ;
Nous au rebours, nous cherchons dans les vôtres
De quoi loüer, & nous ne trouvons rien.

EPIGRAME
CONTRE
DE BRIE.

TU dis par tout Maître Usurier,
Que contre toute régle on rit au * Légataire,
Et que tu saurois bien mieux faire
Un spectacle à la fois risible & régulier.
Sans doute, & pour punir tes petits tours espiégles,
Lorsqu'au bout d'un chevron danser on te verra,
Il est certain que l'on rira,
Et que l'on rira dans les Régles.

* *comedie* de Renard.

EPIGRAME CONTRE LE MEME.

L'Usure & la Poësie
Ont fait jusques aujourd'hui
Du Fesse Matthieu Debrie
Les Delices & l'Ennui.
Ce Rimailleur à la glace
N'a fait qu'un saut de balet
Du Chatelet au Parnasse,
Du Parnasse au Chatelet.

EPIGRAME

CONTRE

LE MEME.

EN fait de plaiſanterie
Sur Marot vous l'emportez ;
Mais vos vers, Maître Debrie.
Seront bientot aquités.
C'eſt en vain que vous partez ;
Je vous paîrai, je vous jure,
Et comme vous ſouhaitez,
C'eſt-à-dire, avec uſure.

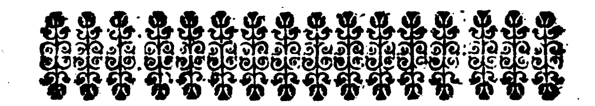
EPIGRAME CONTRE LE MEME.

POUR disculper ses œuvres insipides
Debrie acuse & le Froid & le Chaud ;
Le froid, dit-il, fit choir mes Héraclides,
Et la chaleur fit tomber mon Lourdaut.
Mais le Public qui n'est point en défaut,
Et dont le sens s'accorde avec le notre,
Dit à cela, taisez vous, grand Nigaut.
C'est le Froid seul qui fit choir l'un & l'autre.

EPIGRAME CONTRE MONTFORT.

DANS une Troupe avec choix ramassée,
On produisit certains vers languissans.
Chacun les lut ; on en dit sa pensée ;
Mais sur l'Auteur on étoit en suspens :
Lorsque Montfort présenta son Visage ;
Et l'embarras fut terminé d'abort.
Car par Montfort on reconnut l'ouvrage,
Et par l'Ouvrage on reconnut Montfort.





EPIGRAME

CONTRE

LES BERT * * *.

ENTRE Racine & l'ainé des Corneilles.
Les Chrisogons se font modérateurs ;
L'un, à leur gré, passent les Sept Merveilles,
L'autre est le Chef des Versificateurs.
Or maintenant, veillez pauvres Auteurs ;
Mordez vos doigts, ramez comme Corsaires,
Pour mériter de pareils Protecteurs,
Ou pour avoir de pareils Adversaires.

EPIGRAME

CONTRE

* * * * * *

PAUL, de qui la vraie épithéte
Eſt celle d'Ennuieux parfait,
Veut encor devenir Poëte
Pour être plus ſûr de ſon fait.
Sire Paul, je crois en éfet,
Que cette voie, eſt la plus ſûre;
Mais vous euſſiez encor mieux fait,
De laiſſer agir la Nature.

EPIGRAME.

DEMOCRITE.

LORSQU'A Pluton le Messager Mercure
Eut aporté le Banquet de Platon,
Il fit venir le Maître d'Epicure,
Et lui dit, tien! li moi ce Rogaton.
Lors Démocrite abusé par le ton,
Lut cet écrit, le croiant d'un Sofiste;
Qui fut penaut, ce fut le bon Pluton;
Car son Rieur devint Panégiriste.

EPIGRAME.

A L'ABBÉ DE CHAULIEU.

MAÎTRE Vincent, le grand Faiſeur de Lettres,
Si bien que vous n'eut ſu proſaïſer,
Maître Clement, ce grand Faiſeur de Métres,
Si doucement n'eut ſu poëtiſer :
Phœbus adonc va ſe déſabuſer
De ſon Amour pour la docte Fontaine,
Et connoitra que pour bon vers puiſer,
Vin Champenois vaut mieux qu'eau d'Hipocréne.

EPIGRAME
CONTRE
PRADON.

AU nom de Dieu, pourquoi ce grand courroux,
Qui contre Despréaux exhale tant d'injures ?
Il m'a berné, me direz vous,
Je veux le difamer chez les Races futures.
Eh ! croiez moi, laissez d'inutiles projets ;
Quand vous reüssiriez à ternir sa mémoire,
Vous n'avanceriez rien pour votre propre gloire
Et le grand * Scipion sera toujours mauvais.

* *Tragedie* de Pradon.

EPIGRAME CONTRE MR. * * * * * MARGUILLIER DE St. ROCH.

J'Avois frondé le Culte & les Mistéres,
Dont à la Chine on s'est embarrassé,
Et Brisacier dans ses Lettres austéres
Me paroissoit justement courroucé.
Mais quand je vois Sire Alain encensé,
Je suis forcé d'abjurer mes paroles,
Et de souscrire à l'homage insensé,
Que les Chinois rendent à leurs Idoles.

EPIGRAME CONTRE LE S^R. DION**** *ET* LE CURÉ DE S^T R...

CERTAIN Curé, grand Enterreur de Morts,
Dans l'œuvre aſſis récitoit le ſervice;
Certain Frater, grand diſſequeur de Corps,
Tout vis à vis chantoit auſſi l'Ofice.
Par un Procès tous deux s'étant émus
De maudiſſons lardoient leurs *ormus*:
Hom, diſoit l'un, jamais n'entonnerai-je
Un *Requiem* ſur cet Opérateur?
Dieu paternel, dit l'autre, quand pourrai-je
A mon plaiſir diſſequer ce Paſteur?

EPIGRAME CONTRE DU TREM*** POETE FRIPON.

LORSQUE je vois ce moderne Sisiphe
Nous aboier, je trouve qu'il fait bien;
Mieux vaut encor porter le Hiéroglife
D'Impertinent que celui de Vaurien.
Il est sauvé, s'il peut trouver moien,
Qu'au rang des foux Phœbus l'immatricule,
Et semble dire, Auteurs à qui Catulle
De badiner transmit l'invention,
Par charité, rendez moi ridicule
Pour rétablir ma réputation.

EPIGRAME CONTRE LA JUDITH DE BOIER.

A Sa * Judith, Boier par avanture,
Etoit aſſis près d'un riche Caiſſier.
Bien aiſe étoit; car le bon Financier
S'atendriſſoit, & pleuroit ſans meſure.
Bon gré vous ſai, lui dit le vieux Rimeur;
Le beau vous touche, & ne ſeriez d'humeur
A vous ſaiſir pour une Baliverne.
Lors le Richard en larmoiant, lui dit,
Je pleure, helas! de ce pauvre Holoferne,
Si méchamment mis à mort par Judith.

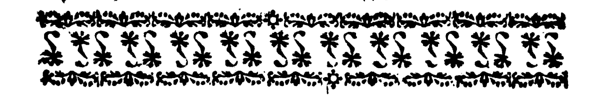
* *Tragedie.*

EPIGRAME

CONTRE

* * * * * *

VIl impoſteur, je vois ce qui te flate,
Tu crois peut-être aigrir mon Apollon
Par tes diſcours, & nouvel Eroſtrate
A prix d'honneur tu veux te faire un Nom.
Dans ce deſſein tu ſemes, ce dit-on,
D'un faux récit la maligne impoſture;
Mais dans mes vers, malgré ta conjecture,
Jamais ton nom ne ſera proféré,
Et j'aime mieux endurer une injure
Que d'illuſtrer un Faquin ignoré.



EPIGRAME CONTRE LA MOTTE.

LE Vieux Ronſard aiant pris ſes beſicles,
Pour faire fête au Parnaſſe aſſemblé,
Liſoit tout haut ces Odes par Articles,
Dont le Public vient d'être régalé.
Ouais! qu'eſt ceci, dit tout à coup Horace
En s'adreſſant au Maître du Parnaſſe;
Ces Odes-là ſentent bien le Quinaut:
Lors Apollon bâillant la bouche cloſe,
Meſſieurs, dit-il, je n'y vois qu'un défaut,
C'eſt que l'Auteur les devoit faire en Proſe.

* EPIGRAME

CONTRE SAURIN ET LA MOTTE.

DEux jours y a, courte ſera l'Hiſtoire,
Qu'avec Saurin, la Motte diſputoit,
Lequel des deux ſur l'autre l'emportoit
A bien proner leur mérite & leur gloire.
Moi, dit Saurin, pouvois-je faire plus?
Dans mon Journal je vous mets au deſſus
Des Ecrivains de la Gréce & de Rome;
Par les Savans j'en ſerai bien grondé;
Moi, dit la Motte, ai-je moins haſardé?
Mes vers vous font paſſer pour honnête homme.

* *On l'atribue à Mr. d'*Aubigni de la Foſſe.

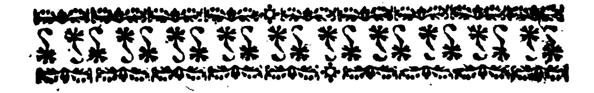
EPI-

EPIGRAME

CONTRE

GREBILLON.

CACHEZ-vous, Licofrons antiques & modernes,
Vous qu'enfanta le Pinde au fond de ſes cavernes,
Pour ſervir de modéle aux Auteurs bourſouflés!
Retirez vous Ronſard, Baïf, Garnier, Jodéle,
Et reſpectez des vers plus durs & plus enflés
Que tous ceux de Coras, Boier & la Chapelle.



EPIGRAME

CONTRE

GACON.

O Catinat ! quelle voix enrumée,
De te chanter ose usurper l'Emploi ?
Mieux te vaudroit perdre ta Renommée,
Que los cueillir de si chétif aloi.
Honni seras ainsi que je prévoi
Par cet écrit ; & n'y fais, à vrai dire,
Remède aucun, si non que contre toi
Le même Auteur écrive une Satire.



EPIGRAME CONTRE GACON ET PERSON.

GACON, Rimailleur ſubalterne,
Vante PERSON le Barbouilleur ;
Et Perſon, Peintre de Taverne,
Vante Gacon le Rimailleur.
Or là-deſſus certain Railleur
A dit qu'ils ſont tous deux fort ſages ;
Car ſans Gacon & ſes Ouvrages,
Qui jamais eut proné Perſon ?
Et ſans Perſon & ſes ſufrages,
Qui jamais eut vanté Gacon ?

EPIGRAME

CONTRE

* * * * *

POUR des vers qui ne ſont qu'un jeu,
Vous avez tort d'être en colére,
Il eſt vrai que j'y mens un peu;
Mais au lieu de vous mettre en feu,
Ce menſonge auroit dû vous plaire:
Que Diable auroit-ce donc été,
Si j'avois dit la vérité?

EPIGRAME CONTRE LONGEPIERRE.

LONGEPIERRE le Translateur
De l'Antiquité Zélateur,
Imite les prémiers Fidelles,
Qui combattoient jusqu'au trépas,
Pour des Vérités immortelles,
Qu'eux mêmes ne connoissoient pas.

AUTRE CONTRE LE MEME.

SOus ce Tombeau git un pauvre Ecuier,
Qui tout en feu sortant d'un jeu de paume,
En attendant qu'on le vint essuier,
De Longepierre ouvrit le premier Tome:
Las! en un rien tout son sang fut glacé.
Dieu fasse paix au pauvre Trépassé.

AUTRE CONTRE LE MEME.

A Voir Perrault & Longepierre,
Chacun de son parti, vouloit régler le pas,
Ne diroit-on pas d'une Guerre,
Dont le sort est remis aux mains de deux Goujats?

EPIGRAME CONTRE LE MEME.

TOi, qui places impudemment,
Le froid Pic au haut du Parnasse,
Puisses-tu pour ton châtiment
Admirer les airs de Colasse !

EPIGRAME POUR LE PORTRAIT DE DÉPREAUX.

LA Vérité par lui dévoila l'artifice,
Le faux dans ses écrits par tout fut combatu:
Mais au parfait Mérite il sut rendre justice,
Et ses vers furent moins la Satire du Vice,
Que l'Eloge de la Vertu.

EPIGRAME

A

MADAME * * * *

L'Autre jour la Cour du Parnaſſe
Fit aſſembler tous ſes Bureaux,
Pour juger au raport d'Horace
Du prix de certains vers nouveaux.
Après maint Arrêt toujours juſte
Contre mille Ouvrages divers,
Enfin le Courtiſan d'Auguſte
Fit raport de vos derniers vers.
Auſſi-tot le Dieu du Permeſſe
Lui dit, Connois tu cette Piéce ?
Je la fis en ce même endroit,
L'Amour avoit monté ma Lire,
Je chantois, Iris écrivoit.

EPIGRAME CONTRE BOINDIN.

MONSIEUR l'Auteur, que Dieu confonde,
Vous étes un maudit Bavard.
Jamais on n'ennuia ſon Monde
Avec tant d'eſprit & tant d'art.
Je vous eſtime & vous honore;
Mais les ennuieux tels que vous,
Euſſiez vous plus d'eſprit encore,
Sont la pire eſpéce de tous.
Qu'un Sot aflige mon oreille
Paſſe encor, ce n'eſt pas merveille,
Le don d'ennuier eſt ſon lot;
Mais Dieu préſerve mon ouïe
D'un homme d'eſprit qui m'ennuie;
J'aimerois mieux cent fois un Sot.

EPIGRAME CONTRE SAURIN.

CHrisologue toujours opine,
C'eſt le vrai Grec de Juvenal ;
Tout ouvrage, toute doctrine
Reſſortit à ſon Tribunal.
Eſt-il queſtion de Phiſique ?
Chriſologue eſt Phiſicien.
Voulez-vous parler de Muſique ?
Chriſologue eſt Muſicien.
Que n'eſt-il point ? docte Critique,
Bon Poëte, grand Scolaſtique,
Janſeniſte, Cartéſien,
Eſt-ce tout ? il eſt Politique,
Juriſconſulte, Hiſtorien,
Aſtromone, Grammairien,
Sophiſte, Rhéteur, Empirique ;
Chriſologue eſt tout, & n'eſt rien.

EPIGRAME.

CHANGEMENT DE GOUT.

UN Castillan zélé pour les Laïs,
En leur faveur chantoit comme un Orfée.
Un Florentin pour l'honneur de son Païs
Aux seuls Gitons élevoit un Trofée.
Mais vous voiant en Cavalier coefée,
Chacun changea de gout & de discours;
L'Italien jura que pour toujours
Il quitteroit sa premiére pratique;
Et l'Espagnol promit tout au rebours,
De n'exercer que l'Amour Socratique.

EPIGRAME.

L'INDEVOT

PUNI.

LE Pénitent d'un disciple d'Elie
Lui racontoit, qu'en un lieu débauché
Il avoit pris de fille assez jolie
Le fruit cuisant de l'amoureux péché.
Le Carme dit, je n'en suis trpp faché ;
Aux Indévots sied bien tel salaire :
Ja ne seriez de venin entiché,
Si comme nous portiez le Scapulaire.

EPIGRAME

CONTRE

L'ABBÉ FRAGUIER.

FRAGUIER, tu dis qu'il faut bruler mon Livre,
Hélas, le pauvre enfant ne demandoit qu'à vivre.
Les tiens auront un meilleur sort ;
Ils mourront de leur belle mort.

COUPLETS.

AVERTISSEMENT.

ON a long-tems hésité d'imprimer les COUPLETS suivans; mais comme ils ont été le sujet du fameux PROCEZ du Sr. ROUSSEAU contre le Sr. SAURIN, on s'est enfin déterminé à n'en pas priver le public. Cependant afin que personne n'ait sujet de se plaindre, il est bon d'avertir qu'on a pris en les imprimant un tempérament qui ménage également les oreilles chastes, & la réputation de ceux qui y sont outragés.

P. 399



COUPLETS SUR L'AIR DE L'OPERA D'HESIONE,

Que l'Amant qui devient heureux, &c.

QUE de mille Sots réunis
A jamais le Café s'épure ;
Que l'insipide NIODIS
Porte ailleurs sa plate figure ;
Que dans son sale cabinet
Le pesant Abbé MEMONET
Laisse pourrir ses vers maussades ;
Que jamais l'enflé GUARENET
N'y produise ses œuvres fades.

Que le réchapé des priſons,
Qui toujours réforme & critique,
Soit mis aux petites Maiſons,
Pour profeſſer ſa Politique.
Que l'édenté petit Vieillard,
Quart de ſavant, grand Babillard,
Importun Citeur d'Hérodote,
De ſes vieux contes de Paillard
Aille ailleurs divertir MALOTTE.



Que l'inſenſé, qui de poiſon
Oſe acuſer ſa belle Mére;
Qui trouble toute ſa maiſon,
Et flétrit l'honneur de ſon Pére;
Soit enchainé, ſoit encagé
Comme on encage un Enragé,
Qui s'arme contre la Nature,
Et qu'un Chirurgien ſoit gagé,
Pour le ſaigner outre meſure.

Que du Pedant Grammairien
Enflé de mots, Dieu nous délivre;
De l'Abbé, grand diseur de rien,
Et du Peintre HANTEREAU toujours ivre.
Que l'Auteur Moine défroqué,
Qui par maint Opéra croqué
Croioit s'enrichir au Parnasse,
Par l'Escroc FRISSANE escroqué
Soit réduit à porter besace.

❧❧❧

Que DINBOIN de son haut caquet
Desormais ne nous étourdisse;
Que LA GANGRE de son fausset
En ces Lieux jamais ne glapisse.
Que par quelque jeune Plumet
Le Café soit bientot défait
De RAUSIN, & de sa sequelle.
Qu'à mentir LIVIERS si sujet
Aille ailleurs porter sa nouvelle.

❧❧❧

Que bientot le Fantome hideux
A cheveux plats, à longue face,
Qui gromelle, un par un font deux,
Aux Enfers reprenne sa place.
Malin Esprit plus noir que Pix,
Je te conjure par x, x,
Va t'en chez l'infernale race
Taxer le prix de l'eau du Stix,
A tant la pinte, à tant la tasse.

❖❖❖

Fripon, Procureur des fripons,
ZEPE', que le Ciel t'extermine,
Que LERBESE manquant de fond
Puisse un jour crever de famine.
Petit Avocat ragotin
Plaidant comme prêchoit Cotin,
Moins souvent, & plus mal encore,
Ton Ami sait Grec & Latin;
Mais toi, tu n'es qu'une Pécore.

❖❖❖

Fade Plaisant, dangereux Fat,
Afectant humble contenance,
Que par fréquent échec & mat
Le Ciel nous ôte ta présence:
Longue préface à tout propos,
De grands mots suivis de grands mots,
Un petit air de sufisance,
Feront deviner aux plus sots
Le Ragotin, à qui je pense.



Si les deux fréres MELERIS,
L'un Ignorant, & l'autre Bête,
Dans mes vers ne sont point flétris,
Qu'ils ne s'en fassent point de fête.
Ce sont morveux à coups de fouet,
Dont on montre la Mére au doigt,
Dont le Pére assassin Chimiste,
Fait que de Morts Pluton reçoit
Tous les Ans une double Liste.



De la Maitreſſe de Céans
Que le Ciel nous faſſe Juſtice ;
Quel ait ſans ceſſe mal aux dents,
Et quelquefois la [illegible]
De l'Egiptienne Beauté
Qu'on voit ſans ceſſe à ſon coté,
Que le Marchand à groſſe Lévre
Soit autant ou plus entêté
Qu'un Italien d'une Chévre.

❖❖❖

A Dieu Meſſieurs les Favoris
De la G. . plus noire qu'encre,
Au cœur faux, au malin ſouris.

* * * * * *

* * * * * *

Le reſte manque.

NOUVEAUX COUPLETS.

Les Gens désignés ou nommés dans les précédens Couplets aiant résolu de ne plus aler au Café, & de s'assembler chez le Sieur DE LIVIERS, *reçurent les Couplets suivans.*

FATS assemblez chez DE LIVIERS,
Parmi les Fats troupe d'Élite,
D'un vil Café dignes piliers,
Craignez la fureur qui m'irrite.
Je vais vous poursuivre en tous lieux,
Vous noircir, vous rendre odieux.
Je veux que par tout on vous chante.
Vous percer, & rire à vos yeux,
Est une douceur qui m'enchante.

***

Vainement vous me menacez,
Ce n'eſt qu'impuiſſante menace ;
Tous vos outrages entaſſez
Ne font qu'acroitre mon audace.
Pour vous un mépris ſouverain
Fait que je n'aurai plus de frein,
Et ſi quelqu'un m'irrite encore,
Il verra graver ſur l'Airain
Le noir trait qui le deshonore.

❖❖❖

RAUSIN, à découvrir ſi promt,
Voici la grandeur inconnue
Tes x, x, la découvriront,
Vite au calcul, travaille, ſue ;
Mais crain plutot, que de tes mœurs,
En examinant les rumeurs,
Je ne reſolve le problême.
Toutes fois le plus noir des Cœurs
C'eſt VASSAINT, au viſage blême.

❖❖❖

Ces derniers vers ne ſont pas forts,
Et même reſſemblent à d'autres;
Muſes, redouble tes éforts
Contre ce déſerteur d'Apotres.
Dévoilons donc ce Cœur gaté,
Qui . . . .
Sans . . . .
. . . . .
Juſqu'à . . . .

✿✿✿

Dans le monde on eſt convaincu,
Que tu fais ton Neveu Cocu,
Voire ſi c'eſt Cocu le faire.
Que de . . . .
Je vous laiſſe à juger l'afaire.
. . . . .
. . . . .
. . . . .
. . . . .

✿✿✿

Peut-être au précédent Couplet,
L'on outre un peu trop la matiére,
Mais . . . . . .
Soit . . . . . .
Chez . . . . .
Lâche . . . . .
Pour ce lieu . . . .
L'infame plaisir . . . .
De pouvoir . . . .

❖❖❖

Ne craignez point, vous MARIGRET,
Vous Abbés à simple tonsure,
Vous Peintre à boire toujours prêt,
Ne craignez rien, je vous rassure.
J'oublirai que l'un est Cocu,
Que les Abbés . . . .
Que le peintre . . .
Et que souvent . . . .
Il se fait . . . .

❖❖❖

Quel

COUPLETS.

Quel ſpectacle frape mes yeux !
Vangeur des forfaits , je vous loue.
Je reconnois ce Furieux ,
C'eſt DINBOIN qu'on méne à la roue.
Voilà donc un des trois roüé
Dont le Ciel ſoit encor loüé ,
Reſte MARIGRET & MALOTTE ,
L'un . . . . . .
L'autre grand . . . . . .

✤✤✤

Ce faux Cœur , aux yeux deploié
Feroit horreur aux plus infames.
Qu'au funeſte poteau lié
Il expire au milieu des flames.
. . . réchapé du Couvent
Que ta cendre jettée au vent
Réjoüiſſe les ſaintes Ames ,
Au . . . . . .
Et ne . . . . . .

✤✤✤

Le Moulin qui moulut moudra.
Qu'auſſi publique que le Coche
Elle ... tant qu'on voudra,
Mais mettre la main dans la poche !
Il ne faut point ſoufrir ce trait
Car ta Femme, cher MARIGRET,
En ſeroit beaucoup moins priſée,
S'il arrivoit que par arrét
Elle devint Fleurdeliſée.



Que ce Tigre altéré de ſang,
De qui la main deſeſpérée,
D'un Pére vient d'ouvrir le flanc,
Aux Vautours ſerve de curée.

. . . . . .

Le reſte manque.



Ce n'eſt point pour vol de marron,
Que flétri du nom de Larron,
S'il n'eut fui ; car VASSAINT l'acorde,
Il ſeroit allé voir Caron
Le Cou ſerré par une Corde.

. . . . .

Le reſte manque.



DERNIERS COUPLETS,

Qui furent envoiés au Café par l'Auteur des précédens; & qui ont causé le fameux PROCEZ *contre le Sr.* SAURIN, *à qui le Sr.* ROUSSEAU *les attribuoit.*

QUELLE fureur trouble mes ſens !
Quel feu dans mes veines s'alume !
Démon des Couplets je te ſens ;
Le fiel va couler de ma plume.
Livrons nous à l'Eſprit pervers !
Quelle foule d'objets divers
Vient ici s'ofrir à ma vue !
Quelle matiére pour mes vers !
De nouveaux Fats, quelle recrue !

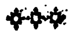


Je vois arriver maint Cadet,
Qui se croit monté sur Pégaze;
Mais son cheval n'est qu'un Baudet
Et son *Phœbus* n'est qu'un Viedaze.
Beaux complimens, discours polis,
Courage! Muse tu molis,
Laisse leur fausse politesse;
De leur cœur montre les replis,
Et les noirs tours de leur souplesse.



Di *qu'un* jeune & *subtil* Escroc
Qui cherche à duper mainte Grue,
A les mains plus faites en croc
Que ceux qui volent dans la rue.
Mais que ne dis tu d'un Ainé
Qu'à son visage boutonné
On reconnoit le mal immonde;
Mal, qu'à sa femme il a donné,
Et qu'elle rend à tout le monde.

A ſon retour de Dauphiné,
Nouvelle Province de Suéde,
Où dans un reduit confiné
Il éprouva le grand remède.
Il vint à nous d'un air humain,
Canne de Grenoble à la main,
Pour faire croire ſon voiage;
Canne à RAUSIN le lendemain,
Qui ne le crut pas davantage.



Au nom qui vient de me fraper
Ma fureur s'irrite & redouble.
Comment ſe laiſſe-t-on duper
Par ce cœur faux, cette Ame double!
Son zèle contre les Frondeurs,
Contre nos mœurs ſes airs grondeurs,
Dont il croit ſe faire un mérite,
Cache les noires profondeurs
Du plus ſcélerat Hipocrite.



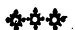
Je le vois ce perfide cœur,
Qu'aucune Religion ne touche,
Rire au dedans d'un ris moqueur
Du Dieu qu'il confeſſe de bouche.
C'eſt par lui que s'eſt égaré
L'Impie au viſage éfaré,
Condanné par nous à la roue;
DINBOIN, Athée Déclaré
Que l'Hipocrite déſavoue.



Par l'un & l'autre eſt débauché
Le jeune Abbé de BELLESOGNE,
Petit Philoſophe ébauché,
Au nez fait en bec de cicogne.
Quand je dis qu'il eſt Débauché,
J'entens auſſi le gros Péché,
Le vrai Péché Philoſophique,
Aux Jéſuites tant reproché,
Dont EDOUART fait leçon publique.



Quel EDOUART ! le Poëte EDOUART,
Ce Moine vomi de la Trape ;
Qui ſera brulé tot ou tard,
Malgré le ſuccès qui nous frape.
Etrange ſpectacle à nos yeux !
Quel exemple prodigieux
Des traits de l'aveugle Fortune ?
MALOTTE a le front dans les Cieux,
Et CHANDET rampe avec CHOREBRUNE.



Je te vois, innocent CHANDET,
Grands yeux ouverts, bouche béante,
Comme un Sot pris au trébuchet
Ecouter les vers que je chante.
J'en métrois bien mieux mon Bonnet,
Si je voiois le Café net
De ce Niais plus Niais que Jocrice,
Et du fade CHOREBRUNET
Plus doux que le plus doux Régliſſe.

O mon cher Abbé MEMONET,
Digne d'ailleurs de mon estime,
Si je reviens au Cabinet,
J'y suis entraîné par la rime.
Qu'il est sale ce Cabinet?
Que tu péses, cher MEMONET?
Ta seule présence m'assomme.
Quand tes vers plairont, REPINET
Quitera Genéve pour Rome.

❖❖❖

Qu'entens-je? c'est le ROITELET.
Il fait plus de bruit qu'une Pie,
Mais plus il force son siflet,
Plus il semble avoir la pépie.
Eviterois-tu le Couplet
Petit Juge du Chatelet,
Et fils d'un Procureur avide,
Qui te laisse assez rondelet;
Mais bourse pleine, & tête vuide?

❖❖❖

Où va cet Icare nouveau,
Et juſqu'où ſa raiſon s'égare ?
Il prend un tranſport au cerveau
Pour le feu du divin Pindare.
Qu'inceſſamment il ſoit baigné ;
Qu'après le bain il ſoit ſaigné,
Et ſaigné juſqu'à défaillance.
Des humeurs s'il eſt bien ſoigné,
On rétablira l'alliance.

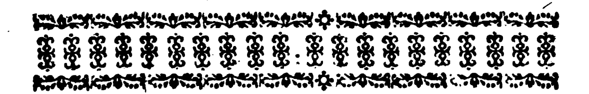


Quel brillant habit, BECRILLON,
Flateur gagé *d'un riche* Suiſſe !
Sans ſes préſens un vieux haillon
Couvriroit à peine ta cuiſſe.
Mais de vices quel Bordereau ?
. . . . . .
Il faut qu'enfin l'Orage créve,
Dans le funeſte tombereau
Je te vois trainer à la Gréve.

✣✣✣

Ainsi finit l'Auteur secret,
Ennemis irréconciliables:
Puissiez vous crever de regret;
Puissiez vous être à tous les Diables.
Puisse le Démon Couplegor,
S'il se peut embraser encor,
Le noir sang qui bout dans mes veines,
Bien pour moi plus précieux que l'or,
Si je puis augmenter vos peines.

AU REVOIR.



SECOND AVERTISSEMENT.

OUtre les précautions que nous avons prises au sujet des précédens *Couplets*, tant pour ce qui regarde la réputation des personnes qui y sont calomniées, que par raport aux saletés dont ils sont remplis ; nous avons cru, qu'il étoit de la justice d'y joindre les réflexions suivantes. Elles sont à la fin d'un des deux *Manuscrits* des *Poësies* de Mr. ROUSSEAU, que nous avons reçus de *Paris*.

AVIS.

Quelque bien tournés que soient ces Couplets, *& quelques riches qu'en soient les rimes, il faut convenir, que celui qui les a composés, est un très-malhonnête homme, puisque la seule haine, secondée d'une rage infernale, l'a poussé à y déchirer quantité d'honnêtes gens, aussi estimables par les Ouvrages de leur esprit, que recommandables par la sagesse de leurs Mœurs.*

L'enflure, l'insipidité, la pesanteur, & l'extravagance qu'il reproche aux Auteurs, est suffisamment détruite par les aprobations générales que leurs productions ont méritées, & ce seroit en quelque façon leur faire tort, que d'entreprendre leur Apologie, puis que le Public en peut juger par lui-même, & que c'est à lui seul à qui il apartient d'etre Juge en cette matiere.

Pour ce qui concerne les mœurs de ceux que ce Satirique outré s'est éforcé d'immoler à sa vengeance, le même Public doit être informé, que tout ce qu'il avance, n'est pas moins calomnieusement inventé, qu'horriblement exprimé,

Le Procès *qu'on fait sur ce sujet à celui, à qui la voix publique les donne, & la Condamnation qui ne manquera pas d'intervenir, ne permet plus de douter qu'une pareille* Satire *ne soit un* Libelle *aussi faux dans les faits, qu'il est afreux dans les expressions.*

Quiconque après cela concevroit le moindre soupçon contre la probité de ceux que ce Rimeur noircit, seroit très-coupable, puis qu'il ajouteroit foi de gaieté de cœur à des infamies que leur Auteur même n'ose avoüer; & qui sont démenties par tous ceux qui connoissent & qui fréquentent les personnes, aux-quelles il les atribue.

Un Lecteur doit être en garde contre de semblables Ecrits, non seulement par principe de Christianisme, mais encore par des motifs d'honnêteté. Autrement il s'atireroit justement le reproche d'être lui-même coupable des crimes qu'il adopte volontiers dans les autres; ou tout au moins il ne pourroit empêcher qu'on ne le crut un homme de peu de jugement, selon ces belles paroles de Ménandre :

Qui mentem addicit credulam calumniis,
Aut ipse est pravis inquinatus moribus,
Aut certè ingènio nil supra puerum valet.

Voilà tout ce qui étoit à la suite des *Couplets*: si l'on souhaite un plus long éclaircissement là-dessus; on n'aura qu'à consulter l'*Anti-Rousseau*.

MEMOIRE

POUR LE

SIEUR ROUSSEAU,

DE L'ACADEMIE ROIALE DES INSCRIPTIONS,

DEMANDEUR ET COMPLAIGNANT.

CONTRE

GUILLAUME ARNOUL,

SAVETIER,

ET CONTRE LE

SIEUR SAURIN,

DE L'ACADEMIE DES SCIENCES,

DEFENDEURS ET ACUSEZ.

IL ne s'agit plus ici de présomptions. Elles disparoissent à la vue de la vérité. Il y a trop long-temps que le St. SAURIN se joue de la crédulité publique, qu'il préte ses crimes à un autre, & qu'il charge un innocent de ses propres iniquités ; il est juste enfin, que le méchant homme, que le calomniateur soit connu.

On ne combatra point ici l'illusion par l'illu-

sion. Le Sieur ROUSSEAU abandonne de bon cœur à son Ennemi tout l'avantage qu'il peut tirer des secours d'une éloquence artificieuse, il se renferme uniquement dans les faits prouvés au *Procès*, & dans les conséquences qui naissent naturellement de la preuve de ces mêmes faits.

L'idée générale de l'afaire qui est à juger, se réduit à une gradation fort simple. Au mois de Fevrier dernier le Sieur BOINDIN a reçu par un petit *Décroteur* le *Libelle* dont le Sr. ROUSSEAU a été acusé, & qui fait la matiére du *Procés*. Ce *Décroteur* l'a reçu des mains de *Guillaume Arnoul*; *Guillaume Arnoul* l'a reçu des mains du Sieur SAURIN; voilà le fait en général détaché de ses circonstances.

La preuve en résulte des *Informations* faites contre *Guillaume Arnoul Acusé*, des charges portées par ses *Interrogatoires*, des *dépositions* de son pére & de sa mére, de leur *confrontation* avec le Sieur SAURIN, & de celle du *Décroteur* avec *Guillaume Arnoul*.

Guillaume Arnoul est un *Garçon Savetier* demeurant dans l'*Hôtel des Ursins* à la porte du Sieur SAURIN, qui se sert de lui depuis deux ans pour ses messages; avant lui il se servoit du pére & du frére de *Guillaume*.

Un des jours du Carnaval dernier, le Sieur SAURIN l'envoie chercher entre dix & onze heures du matin, & lui remet entre les mains un paquet cacheté à l'adresse du Sieur BOINDIN, avec ordre de le faire porter au *Cafe* de *la veuve* LAURENT par le premier *Décroteur* qu'il trouvera en son chemin. Il lui donne deux sols-neufs pour paier le *Décroteur*. Pour raison de cet envoi mystérieux, il lui fait entendre que ce sont des *Vers* qu'un de ses amis lui a envoiés; il l'accompagne lui-même jusqu'au coin de la *rue Chri-*

ſtine, pour voir s'il s'aquittera réguliérement de ſa Commiſſion; il lui voit remettre le paquet entre les mains du *Décroteur* : il ſuit des yeux le *Décroteur* juſques à ce qu'il l'ait vu entrer dans le *Café*, après quoi il s'en retourne bien content au *Café de Joſeph*, où il fait boire à ſon fidéle Meſſager un verre de ratafia, & lui donne douze ou quinze ſols pour ſa peine.

Cependant le *Décroteur* n'aiant point trouvé le Sieur BOINDIN au *Café* de *la veuve* LAURENT, s'informe de ſa demeure, & va le chercher dans la *rue Garenciére*; où il remet le paquet à un frére du Sieur BOINDIN, qui rentrant chez lui quelque tems après, ouvre ce paquet, y trouve des *Vers difamatoires* écrits d'une écriture fort contrefaite, & ſemblables pour le caractére & la meſure des Strophes à des Chanſons répanduës il y a neuf ans à diverſes repriſes dans le *Café*. Le Sr. BOINDIN garde ces *Vers* trois jours entiers ſans en parler à perſonne : mais aiant apris du nommé MALAFAIRE qu'il en avoit reçu de pareils ſans dire comment ils lui étoient venus, il confronte les deux Exemplaires, voit que ce ſont les mêmes *Vers*, & la même écriture déguiſée. Il en fait enfin confidence à ſes amis, & fait ſi bien qu'aprés pluſieurs recherches il trouve le *Décroteur*, de qui il aprend de quelle maniére ce paquet a été remis entre ſes mains.

Le Sieur SAURIN qui en eſt informé des premiers, donne auſſi-tot avis à *Guillaume Arnoul*, que le petit *Décroteur* eſt découvert, & lui ordonne de changer d'habit de peur d'être reconnu. *Guillaume Arnoul* en parle à ſon pére & à ſa mére; la mére va avec ſon fils trouver le Sr. SAURIN pour lui demander un habit; il leur fait préſent d'un de ſes vieux juſte au corps noirs, & leur donne un Ecu par forme de ſuplément, leur re-

commandant sur toute chose de bien garder le silence. Sa *Servante* passe encore à la Boutique pour leur recommander la même chose. *Guillaume* vend l'habit noir, & en achète un autre qu'il porte environ quatre mois; après quoi il reprend celui qu'il avoit le jour de l'envoi du paquet.

Pendant que le Sieur SAURIN se précautionne de cette manière, le Sieur ROUSSEAU, qui n'avoit garde de se précautionner, est acusé d'être *Auteur* du *Libelle* en question. On informe contre lui huit ou dix jours après l'envoi. SAURIN fomente l'acusation, se trouve à tous les conseils qui se tiennent pour perdre le Sieur ROUSSEAU. Il le rencontre chez un illustre Magistrat, où il lui soutient en face qu'il en est l'Auteur. Le Sieur ROUSSEAU est décrété de prise de corps & essuie durant trois mois des poursuites criminelles, dont il est enfin délivré par un *Arrêt de la Cour* du vint-quatre Mai dernier rendu sur les Conclusions de Messieurs les Gens du ROI.

Le Sieur SAURIN jouïssoit paisiblement du succès de sa noire méchanceté; mais voici une alarme imprévue qui le rejette tout à coup dans la nécessité de renouveller ses précautions. Il apprend qu'un *Exemt* a fait des questions à *Guillaume Arnoul* & à ses pére & mére sur l'envoi du paquet en question, & qu'il a voulu même lui donner de l'argent pour dire la vérité. Il recommande de nouveau le secret à *Guillaume Arnoul*, il lui fait toutes les semaines de petites libéralités, pour l'engager au silence. Il ne se contente pas de cela. Pour se guérir l'esprit sur les recherches de l'*Exemt*, il veut engager *Guillaume* à aler chez un *Commissaire* pour afirmer qu'il n'a point porté ce paquet. *Guillaume* demande avis à sa mére qui lui défend bien de faire une démarche si périlleuse; elle va trouver le Sieur SAURIN

pour lui faire des reproches du danger où il veut expoſer ſon fils en lui faiſant faire un faux ſerment en Juſtice. Le Sieur SAURIN lui remontre que cela ne tire point à conſequence, mais qu'il eſt bien aiſe de s'aſſurer contre les perquiſitions de cet *Exemt*; la bonne femme ne veut point ſe rendre, & tout ce qu'il peut obtenir en conſidération de ſa femme qui étoit malade, c'eſt que *Guillaume* dira verbalement à quelques amis du Sieur SAURIN, qu'il n'a point porté le paquet; le Sieur SAURIN le méne chez Meſſire CHARDON, *Avocat*, où en préſence de quelques perſonnes il lui fait répéter de bouche la leçon qu'il lui a apriſe.

Voilà en ſubſtance à quoi ſe réduiſent les preuves du *Procès*. Elles ſont fondées ſur le témoignage de quatre perſonnes qui dépoſent ce qu'elles ont oüi dire en ces tems-là à *Guillaume Arnoul*; ſur ſa confrontation avec le *Decroteur* qu'il reconnoît & dont il eſt reconnu; ſur les charges portées par ſes *Interrogatoires*, & enfin ſur ſa *confrontation* & ſur celles de ſes pére & mére avec le Sr SAURIN & ſa *Servante acuſée*. Le Sr SAURIN eſt donc bien juridiquement convaincu de l'envoi du *Libelle* rendu par le *Decroteur* au Sr BOINDIN. Car de dire que le pére & la mére de *Guillaume Arnoul* n'ont dépoſé que pour ſauver leur fils, c'eſt mal raiſonner. Si leur fils eſt coupable, plus le pére & la mére confirment ce qu'il a avoué, plus ils le chargent; s'il eſt innocent, il n'eſt pas beſoin de faire un faux ſerment pour le ſauver. Or en matiére criminelle la préſomption aiant lieu, dès que SAURIN eſt convaincu d'avoir diſtribué furtivement un *Libelle difamatoire*, il eſt convaincu de l'avoir compoſé. Car ſi ce n'eſt pas lui qui en eſt l'Auteur, à quelle intention l'a-t-il envoye ſi myſtérieuſement? pourquoi toutes ces pré-

cautions pour le faire rendre ? pourquoi ces frayeurs après qu'il est rendu ? Trois jours après l'envoi du paquet, il montre à *Guillaume* un de ses tiroirs, & lui dit que les *Vers* qu'il a portés sont *là* & qu'ils sont *drôles*. Comment pouvoit-il en avoir pris copie, puisque le Sieur BOINDIN ne les lui a fait voir au *Café* qu'au bout de trois jours entiers ? Il est vrai que le Sieur BOINDIN avoue qu'il lui a depuis prêté son Original pour le faire voir à un Magistrat illustre. Si c'est après l'action intentée contre le Sieur ROUSSEAU, il ne pouvoit pas en avoir pris copie au bout de trois jours ; si c'est auparavant, il a tort de dire qu'il a fait ce qu'il a pu pour empêcher que le Sieur ROUSSEAU fut inquiété.

Le Sieur BOINDIN n'y a pas fait tant de façons. Il a reçu un *Libelle difamatoire* ; il l'a gardé sans rien dire trois jours entiers, & même six, si on en croit *la veuve* LAURENT ; il a apris que le nommé MALAFAIRE en avoit reçu un pareil ; il l'a confronté avec le sien, & l'a trouvé de la même écriture ; enfin il a pris le parti de le montrer à ses amis, tout cela est naturel.

Il est vrai que le reste est un peu plus mystéreux : MALAFAIRE est un Marchand de Bijoux, chez qui les Sieurs SAURIN & la MOTTE passent leur vie depuis dix à douze ans. Le *Café* est un lieu d'Assemblée pour tout le monde. La chambre de MALAFAIRE est un lieu de retraite pour l'élite du *Café*. C'est dans cette chambre, selon ce qui se dit dans le monde, que le *Libelle* envoié à MALAFAIRE se trouve miraculeusement. Le Sieur ROUSSEAU est accusé ; MALAFAIRE donne le *Libelle* qu'il a reçu pour servir au *Procès*, & ne fait point sa *Déposition* chez le *Commissaire* ; BOINDIN dépose chez le *Commissaire*, & ne produit point le *Libelle* qu'il a reçu ; il le garde pardevers lui, &

ce n'eſt que par ſon *Interrogatoire* qu'on aprend l'uſage qu'il en a fait. Il ne ſeroit pas impoſſible de deviner les raiſons d'une conduite ſi ſurprenante : mais heureuſement cet Original ſe trouve remplacé, celui de MALAFAIRE étant reconnu par la *Dépoſition* du Sieur BOINDIN faite au mois de Février chez le *Commiſſaire* BIZOTTON, par ſon *Interrogatoire* du vint-ſix Septembre, & par l'*Interrogatoire* de SAURIN du vint-trois Octobre dernier, pour être écrit de la même écriture contrefaite, & contenir les mêmes *Vers diffamatoires* que celui de BOINDIN.

On trouve dans les Papiers du Sieur SAURIN les *Vers* en queſtion dont il a parlé à *Guillaume Arnoul*, trois jours après l'envoi au Sieur BOINDIN. Il convient qu'ils ſont écrits de ſa main ; mais pour juſtifier les ratures qui s'y trouvent, il dit que c'eſt par diſtraction qu'il a mis un mot de trop dans un endroit, que dans un autre il a écrit quatre *Vers*, qu'il a éfacez pour les remettre plus bas, & qu'enſuite il a répété ces mêmes *Vers*, qu'il a été encore obligé de raier, parce qu'il les avoit déja écrits. Il n'eſt pas ordinaire de ſe tromper ainſi quand on ne fait que copier d'après un Original. Il faloit bien qu'il ne fut pas ſi diſtrait qu'il le dit, puiſqu'il en a copié juſqu'aux fautes d'ortographe, comme celle des mots de *Brageloigne* & *Cicoigne* qui ſont ainſi écrits à l'antique avec un *i* qui n'y doit pas être, & dans l'Exemplaire de MALAFAIRE & dans celui qu'on a trouvé parmi les Papiers du Sieur SAURIN.

A l'égard des fautes de quantité, comme par exemple, *Religion* de trois ſillabes, *précieux* de deux ſillabes, *irréconciliables* de ſix : des expreſſions de ſon Païs comme *le plus doux régliſſe*, *faux cœur*, *fats* au pluriel : des rencontres de voyelles

comme *doux & humain*, *Athée déclaré*, &c. des vices de langage, des renversemens de construction, & des autres fautes qui marquent un homme qui n'est pas Poëte de profession, il prétend que ce sont des licences prises en faveur de la précision, & que les mêmes fautes ne se trouveront pas dans l'*Epitre* qu'il avoue avoir faite contre le Sieur LA MOTTE. Il est vrai qu'il ne s'y trouve pas des fautes de cette nature; mais il en dit la raison, c'est que les Sieurs LA FOSSE, LA MOTTE, & ROUSSEAU les ont corrigées lorsqu'il leur en fit la lecture au *café*; il ajoute même qu'il composa cette *Epitre* du soir au matin pour leur faire voir que ce n'étoit pas une chose dificile que de faire des Vers.

Voila donc une nouvelle découverte pour ses Partisans qui se tuent de dire qu'il n'est pas Poëte. Quoi un homme capable de faire du soir au matin une *Epitre* de quatre-vints Vers, n'est pas un Poëte? l'*Epitre* ne vaut rien, disent-ils. Le public en jugera. On a cru qu'il n'étoit pas hors de propos de l'imprimer à la suite de ce *Mémoire*. Cette *Epitre* n'est pas même son coup d'essai, puisqu'il avoue que dès l'âge de quinze à seize ans il faisoit déja des Vers pour ses Maîtresses.

Mais un homme fait-il des Vers éfroiables contre lui-même? A la vérité, cela n'est pas ordinaire; mais c'est une malheureuse nécessité pour celui qui veut difamer sans se commettre, une Société dont il est Membre, & en rejetter le soupçon & la peine sur un ennemi qu'il veut rendre odieux à toute la terre. Auroit-on jamais cru ROUSSEAU l'Auteur de cette horrible *Satire*, si SAURIN y eût été épargné? non sans doute. Mais comme l'amour propre trahit toujours les hommes, l'Auteur n'a pu s'empécher d'y exalter d'abord *son zéle contre les frondeurs, &*

ses airs grondeurs contre la Morale corrompue. Il se donne de sa grace les qualités de bon sujet & de bon Chrétien, après quoi il faut qu'il se dise quelques injures vagues, pour se faire plaindre. Il s'étoit même d'abord renfermé dans celle d'*hipocrite*; car dans la Copie qui a été trouvée chez lui, après le Vers qui finit par le mot d'*hipocrite*, il passoit tout d'un coup à l'Article du Sieur BOINDIN. Mais aiant aparemment jugé que cela n'étoit pas assez fort, il a éfacé les quatre Vers contre BOINDIN, qu'il avoit déja écrits, & revient sur lui-même dans quatre autres Vers, où il traite le Chapitre de son Athéïsme; après quoi il rend au Sieur BOINDIN la place qu'il lui avoit ôtée.

Or on demande si de pareilles ratures peuvent passer pour un éfet de distraction? N'est-ce pas au contraire une marque de réflexion, & dans le nombre infini de Copies qui ont été prises de ce misérable *Ecrit*, en trouvera-t-on une seule où il y ait neuf Vers de raiés? Il est vrai qu'il a eu soin de mettre en tête que c'étoit une Copie des nouveaux *Vers* répandus dans le public. Mais que peut-on augurer d'un pareil Titre, sinon que c'est une précaution contre les événemens inopinés, semblable à celle qu'il vouloit prendre lorsqu'il proposa à *Guillaume Arnoul* de le mener chez le *Commissaire*.

Mais pour revenir à son ménagement pour lui même; dans l'Exemplaire de MALAFAIRE, il est encore plus marqué; car il finissoit au mot d'*ame double*, qui termine le quatriéme Vers de l'Article qui le regarde, & passoit d'abord au Sieur BOINDIN. Ce n'est que par un renvoi écrit sur un quarré de papier séparé qu'il écrit les neuf autres Vers qui le concernent. Cet artifice étoit bien visible; mais il auroit falu reco-

pier la Piéce entiére, pour remettre ces neuf Vers à leur place, & cela auroit couté bien du tems & de la peine à recrire d'un caractére aussi géné & aussi contrefait que celui de cet Exemplaire.

Le Sieur SAURIN s'est donné le plaisir de loüer avec excès les *Vers* de cette *Satire*. Il a exalté le mérite de son Ouvrage, sans paroître sortir des bornes de la modestie, & tous ses amis qui sont en grand nombre, en ont relevé à son exemple la beauté prétendue. Jamais le Sieur ROUSSEAU n'a reçu tant d'Eloges, que lorsqu'on a eu besoin de le loüer pour le perdre. Il ne tiendroit qu'à lui d'exagérer à leur exemple l'excellence des Vers adressés au Sieur LA MOTTE, parmi lesquels il s'en trouve éféctivement d'assez beaux. Mais à reduire les choses à leur valeur, l'*Epitre* morale du Sieur SAURIN n'est pas excessivement bonne, & sa *Satire* est très-mauvaise, à n'en juger même que par le mérite de la Poësie. Car s'il est vrai, comme ils le disent, que le Sieur ROUSSEAU sache son métier, ignore-t'il que la premiére Régle d'un Ecrivain, est de mettre le Lecteur dans ses intérets? Or y a-t'il un Lecteur, quelque éfronté qu'il puisse être, qui ne frémisse d'indignation contre un misérable qui débute par se peindre lui-même, comme un Chien enragé qui va mordre tous les passans, & qui déchire en éfet par les infamies les plus grossiéres tous ceux qu'il rencontre sous sa plume; sans grace, sans stile, sans noblesse, & sans le moindre air d'enjoûment ni de plaisanterie.

Le Sieur ROUSSEAU a voulu se déguiser, disent-ils. Mais s'il a eu cette intention, à quoi l'a-t-on pu reconnoître? Est-ce aux *vices de langage*, aux *constructions forcées*, aux *fautes de quantité*, aux *rencontres de voïelle*, aux *gasconismes*, & à tou-

tes les *ignorances* qui fourmillent dans cette misérable *Légende satirique*? Non, c'est à la *richesse des rimes*. Il est vrai que les rimes y sont exactes jusqu'à la pédanterie : C'est domage qu'il n'y ait pas des Dictionnaires pour aprendre à bien écrire & à plaisanter finement, comme il y en a pour trouver des rimes régulières.

Et d'ailleurs, s'il avoit voulu se déguiser, auroit-il rapellé ces quatre ou cinq malheureux Vers qu'il avoit faits il y a dix ans fort innocemment & en présence de tout le monde, sur l'Abbé MOMMENET, & qui ont servi de canevas à tant d'infamies qui lui ont été attribuées, & qu'il n'a jamais ni vues ni entendues réciter ? N'étoit-ce pas, pour ainsi dire, mettre son Cachet au reste de l'Ouvrage ? Tout le monde a prétendu que l'Auteur des anciens *Couplets* étoit l'Auteur des nouveaux. Le Sieur ROUSSEAU le prétend bien aussi. Il y a dix ans qu'il se récrie contre l'injustice qu'on lui fait, de lui imputer une bassesse aussi indigne de lui. Ses Ouvrages ne sont remplis que des plaintes qu'il en fait au public. Il est même si persuadé que les uns & les autres viennent de la même Source, que sur l'avis qu'il a eu que *la veuve* LAURENT avoit déposé les anciens chez le *Commissaire* CHAUD, il a demandé qu'il lui fut permis d'en informer, s'étonnant fort que les Originaux de ces anciens *Couplets* n'eussent pas servi au *Procès* qui a été intenté contre lui, puisqu'on dit qu'ils étoient de la même Ecriture que les nouveaux. *La veuve* LAURENT a dit qu'elle avoit remis les Originaux d'une vintaine chez le *Commissaire* CHAUD, mais sans prendre d'Acte de dépot : Elle ne dit point par qui elle en a été empêchée. Pour le *Commissaire* CHAUD, il dit dans ses défenses, qu'il prit seulement dans ce tems-là, copie de

ſept ou huit, & qu'il ne ſait ce qu'ils ſont devenus. Il eſt facheux qu'on ne puiſſe forcer le *Commiſſaire* CHAUD à raporter ces *anciens Vers*, puiſqu'il n'en a point donné d'Acte, ni à nommer ceux qui ont eu ſoin de les retirer de ſes mains. Le Sieur ROUSSEAU avoit lieu d'eſpérer qu'on les trouveroit chez lui; mais ce que dit le *Commiſſaire* dans ſes defenſes, ne s'acorde point avec ce que dépoſe *la veuve* LAURENT, & l'un & l'autre s'acordent encore moins avec le Sieur SAURIN, qui le vint-neuf Février dernier aprit lui-même au Sieur ROUSSEAU en parlant à ſa perſonne en préſence d'un grand Magiſtrat dont on a déja parlé, que les *Couplets* répandus dans le *Café* en diférens tems étoient montés juſqu'au nombre de *ſoixante & douze*, faiſant *ſix à ſept cens Vers*. Comment pouvoit-il ſavoir qu'il y en avoit préciſement *ſoixante & douze* puiſque *la veuve* LAURENT dépoſe qu'elle avoit tout brulé ſans en parler à perſonne, à la réſerve d'une vintaine qu'elle avoit portés au *Commiſſaire* CHAUD.

C'eſt cependant ſur le préjugé que le Sieur SAURIN & les gens de ſa cabale répandent depuis dix ans dans le public contre le Sieur ROUSSEAU, à l'ocaſion de ces *Couplets*, dont il recherche aujourd'hui avec tant de ſoin les Originaux, ſans que ſes Ennemis oſent les repréſenter; c'eſt ſur ce préjugé, dis-je, que depuis ce tems-là le Sieur ROUSSEAU ſe voit expoſé à tous les traits de la calomnie la plus outrée; qu'il n'a pas eu un ami qu'on n'ait eſſaié par toute ſorte de voies de lui enlever, qu'il n'a pas fréquenté une maiſon où on ne ſe ſoit acharné à le décrier par des Lettres d'avis & des *Libelles diſamans*: que la plupart des *Cafés*, où depuis dix ans il ne va point, ſe ſont ſoulevés contre lui; que

plus

plus les gens qui le connoissent, ont pris plaisir à parler à son avantage, plus ceux qui ne le connoissent point se sont opiniatrés à en dire du mal. Ils l'ont représenté comme un *Satirique éfrené*, comme un *Perturbateur du repos public.* Ils lui ont attribué des *Satires chimériques* qui n'ont jamais existé. Ils ont débité sous son nom toutes les *impertinences rimées* qui se distribuent tous les jours dans Paris à la honte de la Nation, & où le sens commun est encore plus maltraité souvent que les personnes qui y sont ataquées : Ils lui ont fait un crime afreux d'un très-petit nombre de *Vers échapés à sa jeunesse*, & qu'une passion peut-être un peu imprudente pour le *stile de* MAROT lui a inspirés, plutot qu'aucun libertinage, ses ennemis mêmes ne l'aiant jamais ataqué de ce côté-là : Enfin ils ont poussé la mauvaise foi jusques à qualifier de *Satires* une ou deux *Allegories ingénieuses* où personne n'est nommé, & dont l'aplication est uniquement l'ouvrage de la malice de quelques Lecteurs ? Mais qui sont ces personnes si délicates ? Sont-ce des hommes respectables par leur caractére, ou par la gravité de leurs mœurs ? Point du tout. Ce sont ces mêmes Ecrivains qui salissent tous les jours le Papier de toutes les ordures anonimes qui se débitent dans le monde ; ce sont ces mêmes beaux Esprits naissans qui ne se lassent point de publier contre le Sieur ROUSSEAU, qu'ils ne connoissent point de véritables *Libelles*, dans lesquels il est non seulement nommé, mais calomnié par les plus noires impostures, & déchiré par les injures les plus améres que la colére ait jamais suggérées aux Poëtes. Il ne s'en aflige que médiocrement ; ce qui le rend malheureux ; c'est l'erreur de quantité d'honnêtes gens qui sans le connoître, jugent de lui, par ce que

ſes Calomniateurs en publient, ſouvent contre leur propre connoiſſance : Car ceux qui le haïſſent le plus, ne ſont pas ceux qui le croient le plus coupable. Auſſi ne regarde-t'il point comme ennemis les perſonnes que la ſeule prévention arme contre lui ; il a trop bonne opinion d'eux pour ne pas ſe flater que leur diſpoſition changera, quand cette prévention ſera diſſipée.

On s'étonnera ſans doute que le Sieur ROUSSEAU s'atache plus à ſe diſculper des Calomnies qu'on lui a impoſées, qu'à rendre ſon Ennemi odieux ; mais il continue d'agir par les mêmes principes qui l'ont porté à former l'acuſation. Uniquement ocupé à détromper le public des fauſſes impreſſions qu'on lui a données, il cherche à regagner ſon eſtime qu'il n'avoit point mérité de perdre. Il ſonge moins à ſe venger du cruel Ennemi qui lui a fait ſoufrir une perſécution ſi violente, qu'à faire connoître combien il eſt éloigné de tout ce qu'on a eu la malignité de lui imputer. C'eſt pour cela même qu'il ne rappelle point la vie & la conduite paſſée du Sieur SAURIN. Il n'importe en éfet au Sieur ROUSSEAU que de faire connoître que le Sieur SAURIN eſt le ſeul coupable de l'envoi des *Vers* en queſtion, qu'ils ſont partis de lui comme de la premiére main, & par une conſéquence que les circonſtances de la cauſe rendent infaillible, qu'il eſt l'Auteur de ces mêmes *Vers*. C'eſt une vérité dont on demeurera convaincu, lorſqu'on aura réüni & récapitulé les principaux Faits du *Procés*.

PREMIER FAIT CERTAIN. *Guillaume Arnoul* a rendu le *paquet* au *Décroteur* ; il l'avoue par ſon *Interrogatoire* ; il reconnoît le *Décroteur* à la *Confrontation*, & le *Décroteur* le reconnoît pour avoir reçu de lui ce même *paquet*.

DEUXIE'ME FAIT. *Guillaume Arnoul* avoit reçu ce *paquet* de la main du Sieur SAURIN pour le remettre à un *Décroteur*. Il le dit dans ses *Interrogatoires*; il le soutient à sa *Confrontation* avec le Sieur SAURIN; son pére & sa mére déposent la même chose, & dans leurs *Confrontations* avec le Sieur SAURIN, ils y persistent.

A ces Faits positifs, qui sont tels que la Loi les désire pour assurer le crime d'un coupable, si l'on joint toutes les circonstances qui les acompagnent, la vérité se tourne en évidence, & la preuve en conviction.

Le Sieur SAURIN convient que *Guillaume Arnoul*, dont la Boutique est sous ses fenêtres, faisoit seul toutes ses Commissions depuis deux ans. Quel autre que le Sieur SAURIN auroit pu le charger de celle-ci pour la faire passer par les mains d'un tiers?

Il convient qu'il lui a donné un habit noir, & cet habit se trouve donné précisément dans le tems que les *Vers* font du bruit dans le monde, & lors que pour perdre le Sieur ROUSSEAU on cherchoit celui qui avoit remis le *paquet* au *Décroteur*.

Guillaume Arnoul a changé d'habit dans le tems qu'on faisoit des poursuites contre le Sieur ROUSSEAU. Celui dont il se servoit auparavant est demeuré enfermé pendant cinq mois: ce n'a été que lors que le Sieur SAURIN a cru l'afaire assoupie, qu'il lui a permis de le reprendre. S'il n'y avoit point eu de mystére, si on n'avoit pas eu la vue de déguiser *Guillaume Arnoul*, lui auroit-on fait acheter un Juste-au-corps pour laisser reposer le sien, dans un tems où la moitié des Ouvriers vendoient leurs nipes pour avoir dequoi vivre? Il est donc vrai que le Sieur SAURIN avoit envie d'empécher que *Guillaume*

Arnoul ne fut reconnu. Le pére, la mére & le fils disent la même chose, & les observations qu'on vient de faire, ne permettent pas d'en douter.

Mais que peut-on opofer à une circonstance de l'*Interrogataire* de *Guillaume Arnoul* ? Il dit que les *Vers* en question, étoient dans le Tiroir du Sieur SAURIN, & qu'il lui a dit qu'ils étoient *droles* ? Dans quel tems lui tient-il ce discours ? Lorsqu'ils étoient encore ignorés du Public, trois ou quatre jours après l'envoi, & avant que les Gens du Café en fussent instruits. On trouve ces mêmes *Vers* sous le Scélé. On les trouve dans la forme tout au moins d'un second Original, c'est-à-dire, avec quelques ratures ; & quatre Vers transposés, qui font une partie des *Couplets* composés contre le Sieur SAURIN lui-même, ce qui prouve qu'en les faisant, il étoit plus embarassé sur son sujet, que sur celui des autres.

Or on demande, si en voiant d'ailleurs toutes les preuves qui resultent des informations, quelqu'un se peut persuader que *Guillaume Arnoul* eut deviné si juste sur un fait dont il ne devoit naturellement avoir aucune connoissance, à moins qu'il n'eut eu sur cela des entretiens avec le Sieur SAURIN. Et quelle pouvoit être la cause de ces entretiens, & de cette communication, si ce n'est que le Sieur SAURIN s'étoit servi d'*Arnoul* pour envoier les Vers au Café ? Ce sont-là de ces faits qui étant une fois certains, ne laissent plus de doute sur la vérité des autres.

Qu'on repande après cela dans le monde que le Sieur SAURIN ne sait point faire de Vers. Le Public ne l'a cru que parce qu'on lui cachoit que le Sieur SAURIN avoit avoué dans ses *Interrogatoires*, qu'il en avoit fait dans sa jeunesse pour ses Maîtresses, & qu'il étoit l'Auteur de ceux qui paroissent contre le Sieur LA MOTTE,

ſur ce qu'il avoit quitté la *Trape* pour faire des *Opéras*.

Qu'on publie qu'il n'eſt pas naturel que le Sieur SAURIN ſe ſoit peint lui-même d'une maniére ſi afreuſe. Premiérement, il eſt bien dificile de pénétrer les replis du cœur humain ; & ſur tout de celui d'un méchant homme. En ſecond lieu, pour peu qu'on y faſſe attention, on trouvera que le Sieur SAURIN ne s'eſt peint que par de mauvais ſentimens ; qu'il ne s'eſt dit que des injures qui tombent d'elles-mêmes, & qui ne font jamais d'impreſſion, pendant qu'il a peint tous les autres par des faits horribles, ou par des ridicules outrés. Il s'eſt bien gardé de toucher ſes voiages de *Genéve* & de *Suiſſe*, ni l'Hiſtoire du *Chanoine*, qu'un autre que lui n'auroit pas manqué de relever. Il s'eſt donné au contraire un zéle marqué contre ceux du *Café* qui parloient mal de l'Etat & de la Religion. Après cela, que deviennent les injures qu'il s'eſt dites ? Lui ont-elles fait quelque tort dans le Public ? En a-t-il perdu quelqu'un de ſes amis ? Si elles étoient véritables, on ne pouvoit l'en convaincre, & il les cachoit ſous de belles aparences. Il l'a ſi bien prévu qu'il n'a pas craint dans l'Original, qui s'eſt trouvé chez lui, d'éfacer ce qui étoit commencé contre le Sieur BOINDIN, pour continuer à parler de lui-même ſur le même ton afin d'ôter tout ſoupçon ſur ſon ſujet.

Enfin dira-t-on encore que *Guillaume Arnoul* a été ſuborné ? Ce bruit qu'on avoit d'abord afecté de répandre, ſemble être préſentement diſſipé : cependant ſi quelqu'un étoit encore ſur cela dans l'erreur, il faut le mettre en état d'en juger par lui-même, en faiſant quelques réflexions très-naturelles.

Pour croire cette ſubornation imaginaire, le

refuge ordinaire de tous les Criminels convaincus, il faudra supofer en même tems que le Sieur ROUSSEAU justifié par un Arrêt, eut voulu de dessein prémédité s'exposer à un danger plus fort que le premier.

2. Que dans le dessein de faire une Calomnie atroce, il eut entre plusieurs Poëtes de profession & ses Ennemis déclarés, choisi par préférence le Sieur SAURIN, c'est-à-dire, un homme qui ne passoit pas pour Poëte, mieux soutenu, plus apuié que tous les Poëtes du *Café*; un homme qui avoit eu l'art de surprendre plusieurs personnes de considération, & d'en faire ses amis.

3. Il faudroit supofer que pour perdre un homme qui lui faisoit gagner sa vie, *Guillaume Arnoul* seroit convenu que le Sieur ROUSSEAU, qu'il n'a jamais vu, rendroit plainte contre lui, qu'il informeroit, qu'il le feroit décrêter de Prise de corps, qu'il le feroit arrêter par six Archers lorsqu'il ne s'y atendroit point, & qu'il le feroit constituer au *Fort l'Evêque*; que là, il seroit interrogé par Monsieur le *Lieutenant Criminel*, qu'il nieroit tout pendant les trente ou quarante premiers articles de son *Interrogatoire*; qu'il diroit même d'abord sans qu'on le lui demandât, qu'un *Exemt* nommé *Milet*, avoit voulu lui donner de l'argent, & qu'après s'être bien défendu lui & le Sieur SAURIN son Maître, pressé par des *Interrogatoires* reiterez, il avoueroit qu'il ne peut plus résister à la force de la vérité : qu'ensuite il entreroit dans le détail de tous les faits, qu'il raporteroit même des circonstances qui ne pouvoient être sues ni suggérées par un autre, & qui se sont trouvées véritables. Tout cela est-il l'éfet de la subornation? Est-ce ainsi qu'on s'y prend pour corrompre; non pas un Témoin, mais un Acusé? & cette subornation prétendue,

n'auroit-elle point fini, où paru dans le tems de ses *Confrontations* avec le Sieur SAURIN ?

Le *Décroteur* a donc aussi été suborné ? On a donc encore eu l'adresse de suborner le pére & la mére de *Guillaume Arnoul* ? En vérité, il faut supposer bien de la fermeté, bien de l'esprit & bien du concert entre quatre personnages de ce caractère, pour imaginer qu'ils ne se démonteront point & ne se couperont en rien dans leurs *Confrontations* avec un homme aussi artificieux & aussi habile à prendre ses avantages que l'est le Sieur SAURIN. Mais combien ont-ils reçu pour faire ce plaisir au Sieur ROUSSEAU qu'ils ne connoissent point, contre le Sieur SAURIN, qui leur a toujours fait du bien ? On ne le dit pas; & on ne s'apercevra point qu'ils aient eu moien de changer d'habit ni les uns ni les autres à l'occasion de ce *Procès*.

Cette chimère de *subornation* étant non-seulement détruite, mais le fait même en étant impossible à concevoir; que résulte-t-il des preuves du *Procès*.

La Loi porte, que celui qui a trouvé un *Libelle* difamatoire, & qui au lieu de le bruler l'a rendu public, en sera présumé l'Auteur. *Si quis famosum* LIBELLUM, *sive domi, sive in publico, vel quocumque loco ignarus repererit, aut corrumpat, priusquam alter inveniat, aut nulli confiteatur inventum. Si vero non statim easdem chartulas vel corruperit, vel igne consumpserit, sed vim earum manifestaverit*, SCIAT SE QUASI AUCTOREM HUJUSMODI DELICTI CAPITALI SENTENTIA SUBJUGANDUM. l. un. cod. *de famosis Libellis*.

Mais n'a-t-on ici que la seule présomption de la Loi ? Le Sieur SAURIN fait-il voir qu'il a trouvé ce *Libelle* par hazard ? Ne se sentoit-il point coupable de l'avoir fait, lorsqu'il a pris tant de précautions pour ne pas donner à con-

noître qu'il partoit de lui dans le tems qu'il le rendoit public ? Le cas de la Loi est celui où se trouvent BOINDIN & MALAFAIRE. N'y a-t-il rien de plus dans la conduite du Sieur SAURIN ? Pourquoi a-t-il multiplié ses présens à *Guillaume Arnoul* pour l'engager à garder le silence ? Pourquoi un Ecu d'extraordinaire ? Pourquoi ce changement d'habit ? Le Sieur SAURIN ne se reprochoit-il rien lorsqu'il envoioit si souvent sa *Servante* recommander le secret à *Guillaume Arnoul* & à ses pére & mére ? C'est encore un Fait prouvé au *Procès*. Ne craignoit-il rien lorsqu'il vouloit obliger *Guillaume Arnoul* à aler déclarer chez le *Commissaire* qu'un Exemt avoit voulu le suborner ? A la vérité il n'eut pas lieu d'être content de la mére de ce malheureux lorsqu'elle refusa de donner à son fils la clef du coffre pour avoir son habit des Dimanches, afin de paroître devant le *Commissaire*, & lorsqu'elle alla dire au Sieur SAURIN qu'elle ne souffriroit point que son fils fit un faux serment en Justice; mais le Sieur SAURIN ne se rebuta point, & il obtint du moins de *Guillaume Arnoul*, qu'il iroit dans une maison pour y répéter ce qu'il lui avoit apris.

Lors donc qu'on voit une suite de circonstances de méchanceté qui partent du même homme, & qui tendent toutes à se précautionner contre l'avenir, n'est-il pas visible que cet homme convaincu de l'envoi mystérieux du *paquet* est l'Auteur des *Vers* qui y étoient contenus ?

Pourquoi a-t-il nié cet envoi, qui est si bien prouvé ? C'est qu'il a craint que ce ne fut un dégré pour le convaincre du surplus.

Telle est la conduite qu'a tenue le Sieur SAURIN. On ne raporte point ce qu'il a fait directement contre le Sieur ROUSSEAU. Non content de la persécution qu'il avoit suscitée contre lui,

il s'est présenté chez la plupart des Juges pour les prévenir. Les autres déclamoient & faisoient peu d'impression ; mais lui avec une feinte modestie, d'un air composé & compatissant ; il semble plaindre le Sieur ROUSSEAU, il exalte ses talens, & cherche en même tems des couleurs & des présomptions pour insinuer qu'il est le seul Auteur *des Vers infames qui paroissent.*

Si jamais un homme a mérité d'être plaint, on peut dire que c'est le Sieur ROUSSEAU. Il est sûr, qu'avant qu'on l'eût calomnié, il étoit bien venu du Public, & que depuis ce tems-là il a eu le malheur de perdre jusqu'à l'estime de la plûpart de ses amis. Il s'est vu *décrété de prise de corps* sur la seule déposition du Sieur BOINDIN, son ennemi déclaré depuis dix ans, impliqué lui-même dans les *Vers* en question, & se regardant comme partie ; lequel a osé afirmer que le Sieur ROUSSEAU étoit coupable, sur des présomptions tirées uniquement de son imagination. C'est sur cela seul que le Sieur ROUSSEAU a essuié trois mois durant des poursuites criminelles, suivies du soulévement de toute la Terre. Si un préjugé aussi funeste eut été soutenu de la moindre des preuves qui sont établies contre le Sieur SAURIN, à quoi n'auroit-il pas dû s'atendre ? & que n'auroit-il pas en éfet mérité ? De tous les crimes qui troublent la Société, il n'y en a peut-être point de plus punissable que *la Satire directe & outrée : Mais si celui-là est un méchant homme qui compose un Libelle afreux ; quel nom peut-on donner à celui qui l'aiant composé en charge un innocent*, lui fait des ennemis mortels de ses plus particuliers amis, poursuit secrétement sa perte, & fomente lui-même ou directement, ou par ses Emissaires, la persecution dont il est l'Auteur ?

GAIGNE, PROCUREUR.

EPITRE
DU
SIEUR SAURIN
AU
SIEUR LA MOTTE,

QUI AVOIT QUITTÉ LA TRAPE POUR FAIRE DES OPERAS.

CHer LA MOTTE, où cours tu, quels funestes apas
De la route du Ciel, ont détourné tes pas?
Quel Démon t'a séduit? Malheureux voi l'abîme,
Au bout de la Carriére où t'engage ton crime!
Un céleste raïon avoit ouvert tes yeux;
Le Monde te parut un objet odieux;
Ses vains amusemens, ses douceurs, ses faux charmes,
Devinrent à l'instant le sujet de tes larmes.
L'horreur de tes péchés s'offrit à ton esprit.
Helas! vit-on jamais Pénitent plus contrit!
Des Jugemens Divins la crainte salutaire,
T'inspire le dessein d'une Retraite austére.

La Chair & le Démon se soulevent en vain,
Tout céde au Feu sacré qui brule dans ton sein.
Je te vois embrasé de cette ardeur nouvelle,
Voler impatient où la Grace t'appelle.
Quels furent tes transports dans ces bien-heureux lieux,
Où s'offre sur la Terre une Image des Cieux;
Où d'humbles Pénitens dans une chair mortelle,
Des brulans Séraphins font éclater le zéle:
Où la Grace triomphe & montre dans ses Fers
Ces esclaves fameux arachés aux Enfers;
Qui chantent leur defaite, & benissent leurs peines,
Qui font tout leur bonheur de leurs nouvelles chaînes:
Vifs & touchans objets, atraits victorieux,
Que vous fites couler de larmes de ses yeux!
Lâche, ce souvenir trouble-t-il point ton ame?
Où sont tes premiers vœux? Qu'as-tu fait de ta flame?
Pénitent de la Trape, *illuminé d'enhaut,*
Tu deviens aujourd'hui disciple de QUINAUT:
Ta voix qui s'exerça sur les Divins Cantiques,
Vient corrompre nos mœurs par des Chansons lubriques,
T'es-tu donc éprouvé sur des sujets si saints,
Pour saper la Vertu par des coups plus certains?
Ces tendres mouvemens, tout ce pieux Ouvrage,
D'une Muse profane est-il l'aprentissage?
Et n'as-tu célébré les Célestes Douceurs,
Que pour t'instruire en l'Art de séduire les cœurs?

Ainsi donc t'élevant de matière en matière,
Tu montes par dégrés de DAVID *à* MOLIERE*:*
Ainsi ta plume enfin prenant un noble essor,
Vient nous peindre Doris, Zaïde & Léonor.
Trop funeste Talent! malheureux avantage!
Qui fait à l'Esprit Saint un si cruel outrage;
Bel Esprit, Don fatal, dangereux Instrument,
Fiévre de la raison, source d'égarement.
Heureux cet Esprit simple & méprisé du Monde,
Folie aux yeux de tous, mais Sagesse profonde,
Qu'on ne voit point briller, mais qui conduit au but,
Et qui ne veut savoir que faire son Salut.
Que ne puis-je LA MOTTE *avec des traits de flame,*
Graver ces sentimens dans le fond de ton ame?
Trop heureux! si le Ciel secondant mon éfort,
Je pouvois aujourd'hui t'arracher à la Mort:
Mais, hélas! c'est en vain que ma voix te rapelle,
Ton ame est endurcie & ta chute mortelle;
J'en frémis, il n'est plus d'espérance au retour,
D'Eternelles horreurs suivront ton dernier jour.
Ouvre les Livres Saints, li ton sort éfroiable,
De l'Oracle Divin Arrêt irrévocable:
Celui qui de la Grace a senti les atraits,
A qui Dieu révéla ses plus tendres Secrets;
Qui du monde flateur reconnut l'imposture;
Qui vit les Cieux ouverts & la Gloire future.

Qui du céléste Don a gouté la douceur,
S'il retombe, l'Enfer s'empare de son cœur,
Et du Ciel outragé l'implaçable vengeance
L'abandonne aux excès de son impénitence;
Sa lumiére s'éteint, & l'esprit égaré,
Il va de trouble en trouble, & meurt desespéré.
Terrible Jugement! mais, ô crime exécrable!
Il arrache du Ciel le Sauveur adorable,
Il le livre aux Bourreaux, & sur l'Infame Bois,
Il le fait expirer une seconde fois.
Il foule aux piés le prix de l'Immortelle Vie,
De l'Esprit Saint en lui, blasphemateur impie,
Il étouffe la voix; & sa noire fureur...
Mais ma plume s'arrête, & je frémis d'horreur.
A ces funestes traits que l'Oracle rassemble,
A cette afreuse image, infidéle, ingrat, tremble.

TABLE
DES
POESIES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

ODES.

ODES SACRÉES.

TABLE.

CANTATES

TABLE.

EPITRES.

POESIES DIVERSES.

EPIGRAMES.

TABLE.

TABLE.

COUPLETS

PIECES

TIRÉES

DE L'EDITION

DE

SOLEURE

ODE

A

Mr. L'ABBÉ C***.

ABBE' chéri des neuf Sœurs,
Qui dans ta Philosophie
Sais faire entrer les douceurs
Du commerce de la vie ;
Tandis qu'en nombre impairs
Je te trace ici les vers
Que m'a dictés mon caprice ;
Que fais-tu dans ces deserts
Qu'enferme ton Bénéfice ?

Vas-tu dês l'Aube du jour
Secondé d'un plomb rapide
Ensanglanter le retour
De quelque Liévre timide ?
Où chez tes Moines tondus
A t'ennuier assidus,
Cherches-tu quelques vieux titres,
Qui dans ton Trésor perdus
Se retrouvent sur leurs vitres ?

❖❖❖

Mais non, je te connois mieux.
Tu sais trop bien que le Sage
De son loisir studieux
Doit faire un plus noble usage,
Et justement enchanté
De la belle Antiquité
Chercher dans son sein fertile
La solide Volupté,
Le Vrai, l'Honnête & l'Utile.

❖❖❖

Toutefois de ton eſprit
Bani l'erreur générale,
Qui jadis en maint Ecrit
Plaça la ſaine Morale.
On abuſe de ſon nom.
Le Chantre d'*Agamemnon*
Sut nous tracer dans ſon Livre
Mieux que *Chryſippe* & *Zénon*
Quel chemin nous devons ſuivre.

❖❖❖

Homére adoucit mes mœurs
Par ſes riantes Images.
Sénéque aigrit mes humeurs
Par ſes Préceptes ſauvages.
En vain d'un ton de Rhéteur
Epictéte à ſon Lecteur
Préche le bonheur ſuprême ;
J'y trouve un Conſolateur
Plus afligé que moi-même.

❖❖❖

V

Dans ſon flegme ſimulé
Je découvre ſa colére.
J'y vois un Homme acablé
Sous le poids de ſa miſére.
Et dans tous ces beaux diſcours
Fabriqués durant le cours
De ſa Fortune maudite,
Vous reconnoiſſez toujours
L'Eſclave d'*Epaphrodite*.

⁂

Mais je vois déja d'ici
Frémir tout le Zénoniſme
D'entendre traiter ainſi
Un des Saints du Paganiſme.
Pardon. Mais en vérité
Mon *Apollon* révolté
Lui devoit ce témoignage;
Pour l'ennui que m'a coûté
Son inſuportable Ouvrage.

⁂

De tout semblable Pédant
Le commerce communique
Je ne sai quoi de mordant,
De farouche, & de cynique.
O le plaisant Avertin
D'un Fou du Païs Latin,
Qui se travaille & se géne,
Pour devenir à la fin
Sage, comme *Diogéne*.



Je ne prens point pour Vertu
Les noirs accès de tristesse
D'un Loup-garou revêtu
Des habits de la Sagesse.
Plus légére que le vent
Elle fuit d'un faux Savant
La sombre mélancolie,
Et se sauve bien souvent
Dans les bras de la Folie.



La vertu du vieux *Caton*
Chez les Romains tant prônée,
Etoit ſouvent, nous dit-on,
De Falerne enluminée.
Toujours ces Sages hagars,
Maigres, hideux & blafars,
Sont ſouillés de quelque oprobre;
Et du premier des *Céſars*
L'Aſſaſſin fut homme ſobre.

❖❖❖

Dieu beniſſe nos Dévots!
Leur ame eſt vraiément loiale.
Mais jadis les grands privots
De la Ligue anti-Roiale,
Les *Linceſtres*, les *Aubris*,
Qui contre les deux *Henris*
Préchoient tant la populace,
S'ocupoient peu des Ecrits
D'*Anacréon* & d'*Horace*.

❖❖❖

Croi moi ; fai de leurs Chanſons
Ta plus importante étude.
A leurs aimables leçons
Conſacre ta ſolitude.
Et par *Yonning* rapellé
Sur ce rivage émaillé
Où Neuilli borde la Seine,
Reviens au vin d'Auvilé
Méler les eaux d'Hipocréne.

ODE A Mr. DUCHÉ,

DANS LE TEMS QU'IL TRAVAILLOIT A SA TRAGEDIE DE DEBORA.

TANDIS que dans la ſolitude
Où le Deſtin m'a confiné,
J'endors par la douce habitude
D'une oiſive & facile étude,
L'ennui dont je ſuis lutiné.

Un ſublime effor te raméne
A la Cour des Sœurs d'*Apollon*;
Et bientot avec *Melpoméne*
Tu vas d'un nouveau phénoméne
Eclairer le ſacré Vallon.

O que ne puis-je, ſur les ailes
Dont *Dedale* fut poſſeſſeur,
Voler aux lieux où tu m'apelles;
Et de tes Chanſons immortelles
Partager l'aimable douceur!



Mais une invincible contrainte
Malgré moi fixe ici mes pas.
Tu ſais quel eſt ce Labyrinte,
Et que pour aller à Corinte
Le déſir ſeul ne ſufit pas.



Toutefois les froides ſoirées
Commencent d'abréger le jour:
Vertumne a changé ſes livrées;
Et nos Campagnes labourées
Me flatent d'un prochain retour.



Déja le départ des Pléïades
A fait retirer les Nochers,
Et déja les triſtes Hyades
Forcent les frilleuſes Dryades
De chercher l'abri des Rochers.



Le volage Amant de *Clytie*
Ne caresse plus nos Climats,
Et bientot des Monts de Scithie
Le fougueux Epoux d'*Orithie*
Va nous ramener les frimats.



Ainsi, dès que le Sagittaire
Viendra rendre nos champs déserts,
J'irai secret dépositaire
Prés de ton foier solitaire
Jouïr de tes savans concerts.



En atendant, puissent leurs charmes
Apaisant le mal qui t'aigrit,
Dissiper tes vaines alarmes;
Et tarir la source des larmes
D'une Epouse qui te chérit.



Je sai que la Fiévre & l'Automne
Pourroient métre *Hercule* aux abois:
Mais si ma conjecture est bonne,
La fiévre dont ton cœur frissonne,
Est le plus dangereux des trois.



* ODE
SUR LA MORT DE S. A. S.
MONSEIGNEUR
LE PRINCE DE CONTI,
arrivée au mois de Février 1709.

PEUPLES, dont la douleur aux larmes obstinée
De ce Prince chéri déplore le trépas,
Aprochez, & voiez quelle est la destinée
Des grandeurs d'ici bas!



CONTI n'est plus, ô Ciel! ses vertus, son courage,
La sublime valeur, le zéle pour son Roi,
N'ont pu le garantir au milieu de son âge
De la commune loi.

V 5

* *Quoique cette* Ode *se trouve presque toute entière dans celle* aux Rois sur leurs Flateurs, *& dans celle* sur la mort du Prince de Conti, *on n'a pas laissé de la réimprimer ici, à cause des additions considérables qui y sont.*

Il n'eſt plus; & les Dieux en des tems ſi funeſtes
N'ont fait que le montrer aux regards des Mortels.
Soumettons-nous. Alons porter ces triſtes reſtes
Au pié de leurs Autels.



Elevons à ſa cendre un monument célébre.
Que le Jour, de la Nuit emprunte les couleurs.
Soupirons, gémiſſons ſur ce Tombeau funébre
Arroſé de nos pleurs.



Mais que dis-je? Ah, plutot à ſa Vertu ſuprême
Conſacrons un hommage & plus noble & plus doux.
Ce Héros n'eſt point mort. Le plus beau de lui-même
Vit encor parmi nous.



Ce qu'il eut de mortel s'éclipſe à notre vue.
Mais de ſes actions le viſible flambeau,
Son Nom, ſa Renommée en cent lieux épandue,
Triomphent du Tombeau.



En dépit de la Mort, l'Image de son ame,
Ses Talens, ses Vertus vivantes dans nos cœurs,
Y peignent ce Héros avec des traits de flame.
De la Parque vainqueurs.

❀❀❀

Steinkerque où sa valeur rapela la Victoire,
Nervinde où ses conseils guidérent nos exploits,
Eternisent sa vie, aussi bien que la gloire
De l'Empire François.

❀❀❀

Ne murmurons donc plus contre les Destinées
Qui livrent sa jeunesse au cizeau d'*Atropos*;
Et ne mesurons point au nombre des années
La course des Héros.

❀❀❀

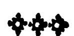
Pour qui compte les jours d'une vie inutile,
L'âge du vieux *Priam* passe celui d'*Hector*.
Pour qui compte les faits, les ans du jeune *Achille*
L'égalent à *Nestor*.

❀❀❀

Voici, voici le tems, où libres de contrainte
Nos voix peuvent pour lui ſignaler leurs accens.
Je puis à mon Héros, ſans baſſeſſe & ſans crainte
Prodiguer mon encens.



Muſes, préparez lui votre plus riche ofrande.
Placés ſon nom fameux entre les plus grans noms.
Rien ne peut plus faner l'immortelle guirlande
Dont nous le couronnons.



Oui, cher Prince, ta mort de tant de pleurs ſuivie
Met le comble aux grandeurs dont tu fus revêtu,
Et ſauve des écueils d'une plus longue vie
Ta Gloire & ta Vertu.



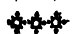
Au faîte des honneurs un Vainqueur indomtable
Voit ſouvent ſes lauriers ſe flétrir dans ſes mains.
La Mort, la ſeule Mort met le ſceau véritable
Aux grandeurs des Humains.

✥✥✥

Combien avons-nous vu d'Eloges unanimes
Condannés, démentis par un honteux retour !
Et combien de Héros glorieux, magnanimes,
Ont vécu trop d'un jour !



Du Midi jusqu'à l'Ourse on vantoit ce Monarque,
Qui remplit l'Univers de carnage & de sang.
Il meurt. Sa gloire tombe & le Destin lui marque
Son véritable rang.



Ce n'est plus ce Héros guidé par la Victoire,
Par qui tous les Guerriers aloient être éfacés.
C'est un nouveau *Pirrhus*, qui va grossir l'Histoire
Des fameux Insensés.



Ainsi de ses bienfaits la Fortune se venge :
Mortels, défions nous d'un sort toujours heureux
Et de nos Ennemis, songeons que la Loüange
Est le plus dangereux.



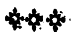
Jadis tous les Humains errant à l'avanture
A leur ſauvage inſtinct vivoient abandonnés ;
Satisfaits d'aſſouvir de l'aveugle Nature
Les beſoins éfrénés.



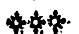
La Raiſon fléchiſſant leurs humeurs indociles,
De la Société vint former les liens ;
Et bientot raſſembla ſous de communs aziles
Les premiers Citoiens.



Pour aſſurer entre eux la Paix & l'Innocence,
Les Loix firent alors éclater leur pouvoir.
Sur des Tables d'airain l'Audace & la Licence
Aprirent leur devoir.



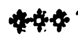
Mais il faloit encor pour étonner le crime
Toujours contre les Loix promt à ſe révolter,
Que des Chefs revêtus d'un pouvoir légitime
Les fiſſent reſpecter.



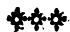
Ainsi pour le maintien de ces Loix salutaires,
Du Peuple entre vos mains le pouvoir fut remis;
Rois, vous futes élus, sacrés dépositaires
Du glaive de *Thémis*.



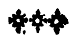
Puisse en Vous la Vertu faire luire sans cesse
De la Divinité les raions glorieux!
Partagez ces tributs d'amour & de tendresse
Que nous ofrons aux Dieux.



Mais chassez loin de vous la basse Flaterie,
Qui cherchant à souiller la bonté de vos Mœurs,
Par cent détours obscurs s'ouvre avec industrie
La porte de vos cœurs.



Le Pauvre est à couvert de ses ruses obliques:
Orgueilleuse, elle fuit la pourpre & les faisceaux;
Serpent contagieux, qui des sources publiques
Empoisonne les eaux.



Craignez que de sa voix les trompeuses délices
N'assoupissent enfin votre foible Raison.
De cette Enchanteresse osez, nouveaux *Ulisses*,
Renverser le poison.

Némésis vous observe, & frémit des blasphêmes
Dont rougit à vos yeux l'aimable Vérité.
N'atirez point sur vous, trop épris de vous mêmes,
Sa terrible Equité.

C'est Elle dont les yeux certains, inévitables,
Percent tous les replis de nos cœurs insensés;
Et nous lui répondrons des Eloges coupables,
Qui nous sont adressés.



Des châtimens du Ciel implacable Ministre,
De l'Equité trahie elle venge les droits.
Et voici les Arrêts dont sa bouche sinistre
Epouvante les Rois.



Ecoutez, & tremblez, Idoles de la Terre.
D'un encens usurpé *Jupiter* est jaloux.
Vos Flateurs dans ses mains alument le Tonerre
Qui s'éleve sur Vous.



Il détruira leur culte, il brisera l'Image
A qui sacrifioient ces faux Adorateurs,
Et punira sur vous le detestable hommage
De vos Adulateurs.



Moi, je préparerai les vengeances célestes;
Je livrerai vos jours au Démon de l'Orgueil,
Qui par vos propres mains de vos grandeurs funestes
Creusera le cercueil.



Vous n'écouterez plus la voix de la Sagesse;
Et dans tous vos conseils, l'aveugle Vanité,
L'Esprit d'enchantement, de vertige & d'ivresse,
Tiendra lieu de clarté.



Sous les noms ſpécieux de Zéle & de Juſtice
Vous vous déguiſerez les plus noirs atentats.
Vous couvrirez de fleurs les bords du précipice
Qui s'ouvre ſous vos pas.



Mais enfin votre chute à vos yeux déguiſée,
Aura ces mêmes yeux pour triſtes ſpectateurs ;
Et votre abaiſſement ſervira de riſée
A vos propres Flateurs.



De cet Oracle afreux tu n'as point à te plaindre,
Cher Prince, ton éclat n'a point pu t'abuſer.
Ennemi des Flateurs, à force de les craindre
Tu ſus les mépriſer.



Auſſi la Renommé en publiant ta gloire
Ne ſera point ſoumiſe à ces fameux revers.
Les Dieux t'ont laiſſé vivre aſſez pour ta mémoire ;
Trop peu pour l'Univers.



* ODE

FAITE EN ANGLETERRE

POUR

Me LA D*** DE N.

SUR LE GAIN D'UN PROCEZ INTENTÉ CONTRE SON MARIAGE.

QUELS nouveaux concerts d'alégresse
Retentissent de toutes parts ?
Quelle lumineuse Déesse
Atire ici tous les regards ?
C'est *Thémis* qui vient de descendre,
Thémis empressée à défendre
L'honneur de son sexe outragé :
Et qui sur l'Envie étoufée
Vient dresser un juste trophée
Au Mérite qu'elle a vengé.

❖❖❖

* *cette* Ode *est presque la même que celle* à Mr. De Pointis.

Par la Nature & la Fortune
Tous nos Destins sont balancés ;
Mais toujours les bienfaits de l'une
Par l'autre ont été traversés.
O Déesses ! Une Mortelle
Seule à votre longue querelle
Fit succéder d'heureux acords ;
Vous voulutes à sa naissance
Signaler votre intelligence
En la comblant de vos trésors.

❖❖❖

Mais que vois-je ? la noire Envie
Agitant ses Serpens afreux,
Pour ternir l'éclat de sa vie
Sort de son antre ténébreux.
L'Avarice lui sert de guide.
La Malice au souris perfide,
L'Imposture aux yeux éfrontés,
De l'Enfer Filles inflexibles,
Secouant leurs flambeaux horribles
Marchent sans ordre à ses cotés.

❖❖❖

L'Innocence fière & tranquile
Voit leurs complots sans s'ébranler,
Et croit que leur fureur stérile
En vains éclats va s'exhaler.
Mais son espérance est trompée.
De *Thémis* ailleurs ocupée
Les secours étoient diférés:
Et par l'impunité plus fortes
Leur audàce frapoit aux portes
Des Tribunaux les plus sacrés.

❖❖❖

Enfin, Divinité brillante,
Par Toi leur orgueil est détruit;
Et ta lumiére étincelante
Dissipe cette afreuse nuit.
Déja leur troupe confondue
A ton aspect tombe éperdue;
Leur espoir meurt anéanti,
Et le noir Démon du Mensonge
Fuit, disparoit, & se replonge
Dans l'Ombre dont il est sorti.

❖❖❖

Quite tes vêtemens funébres,
Fille du Ciel, noble Pudeur.
La lumiére ort des ténébre
Repren ta premiére ſplendeur.
De cette divine Mortelle,
Dont tu fus la guide éternelle,
Les loix ont été le ſoutien.
Revien de feſtons couronnée,
Et de palmes environnée
Chanter ſon triomphe, & le tien.

❖❖❖

Affez la fraude & l'Injuſtice
Que ſa gloire avoit ſu bleſſer,
Dans les piéges de l'Artifice
Ont tâché de l'embaraſſer.
Fuiez, Jalouſie obſtinée!
De votre haleine empoiſonnée
Ceſſez d'ofuſquer ſes Vertus.
Regardez la Haine impuiſſante
Et la Diſcorde gémiſſante
Monſtres ſous ſes piés abatus.

❖❖❖

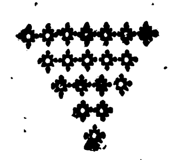
Pour chanter leur joie & sa gloire,
Combien d'immortelles Chansons
Les chastes Filles de Mémoire
Vont dicter à leurs Nourissons!
O qu'après la triste froidure
Nos yeux, amis de la verdure,
Sont enchantés de son retour!
Qu'après les fraieurs du naufrage
On oublie aisément l'orage,
Qui céde à l'éclat d'un beau jour!

❧❧❧

Tel souvent un nüage sombre,
Du sein de la Terre exhalé,
Tient sous l'épaisseur de son ombre
Le céleste flambeau voilé.
La Nature en est consternée;
Flore languit abandonnée;
Philoméle n'a plus de sons.
Et tremblante à ce noir présage,
Cérès pleure l'afreux ravage
Qui vient menacer ses moissons.

❧❧❧

Mais bientot vengeant leur injure.
Je vois mille traits enflamés,
Qui percent la prison obscure
Qui les retenoit enfermés.
Le Ciel de toutes parts s'alume.
L'Air s'échaufe, la Terre fume.
Le nüage créve & palit;
Et dans un goufre de lumiére
Sa vapeur humide & grossiére
Se dissipe & s'ensevelit.



CANTATE.

LES BAINS DE TOMERI,

POUR S. A. S.

MME LA DUCHESSE.

QUel ſpectacle pompeux orne ce bord tranquille ?
Diane avec toute ſa Coûr
Vient-elle y chercher un azile
Contre les feux du Dieu du jour ?
Pour voir ces Déïtés nouvelles
Le Soleil tient encor ſes Courſiers arrétés.
La Nimphe qui préſide à ces bords enchantés,
Epuiſe ſes regards ſur Elles,
Et raſſemble en ces mots ſes Compagnes fidéles,
Pour rendre hommages à leurs beautés.

Venez voir votre Souveraine ,
Nimphes , ſortez de vos roſeaux.
C'eſt *Thétis* qui vient ſur la Seine
Gouter la fraicheur de mes Eaux.
Coulez , coulez , eaux fugitives ;
Et vous , Oiſeaux , quittez les Bois ;
Chantez ſur ces aimables rives ;
Chantez l'honneur que je reçois.
Venez voir votre Souveraine ,
Nimphes , ſortez de vos roſeaux.
C'eſt *Thétis* qui vient ſur la Seine
Gouter la fraicheur de mes Eaux.



Nouvelles Déïtés,qui flotez ſur mes ondes ,
Que d'atraits inconnus vous ofrez à mes yeux !
Jamais dans ſes grotes profondes
Amphitrite n'a vu rien de ſi précieux.
Mais n'en rougiſſez pas : dans cette Cour charmante
La Déeſſe qui vous conduit ,
Brille comme au milieu des Aſtres de la nuit
Du jeune *Endimion* on voit briller l'Amante.
Quel cœur reſiſteroit à des atraits ſi doux !
Naïades , aprochez ; *Tritons* , éloignez-vous.

Vous qui rendez *Flore* immortelle,
Rassemblez vous, tendres *Zéphirs*;
Une Divinité nouvelle
Est reservée à vos soupirs.

Venez sur mes humides plaines
Caresser ces jeunes Beautés.
Venez de vos douces haleines
Echaufer mes flots argentés.

Vous qui rendez *Flore* immortelle,
Rassemblez-vous, tendres *Zéphirs*;
Une Divinité plus belle
Est réservée à vos soupirs.



Et vous, dont le pouvoir s'étend sur tout le Monde,
Amours, si les atraits de la Fille des Mers
Ont pu vous atirer sur l'Onde,
Acourez sur ma rive, & traversez les airs.
Une *Vénus* nouvelle exige votre hommage,
Et bientot vous verrez que celle de Paphos
Lui céde autant que mon rivage
Le céde aux vastes bords de l'Empire des flots.



Tendres Amours, acourez tous;
Venez, volez, Troupe immortelle.
La Beauté languiroit ſans vous,
Et vous expireriez ſans elle.

S'il eſt vrai que le Dieu d'Amour
A la Beauté doit ſa naiſſance,
La Beauté par un doux retour
Doit à l'Amour ſeul ſa puiſſance.

Tendres Amours, acourez tous;
Venez, volez, Troupe immortelle.
La Beauté languiroit ſans vous,
Et vous expireriez ſans elle.

EPITRE AUX MUSES.

FILLES du Ciel, chaſtes & doctes Fées,
Qui des Héros conſacrant les trophées,
Garantiſſez du naufrage des Tems
Les Noms fameux & les Faits éclatans;
Des vrais lauriers ſages diſpenſatrices,
Muſes, jadis mes premiéres nourrices,
De qui le ſein me fit preſque en naiſſant
Téter un lait plus doux que nourriſſant;
Je vous écris: non pour vous rendre hommage
D'un vain talent que dès mon plus jeune âge
A cultivé votre amour maternel;
Mais pour vous dire un Adieu ſolennel.
Quel compliment! quelle bruſque incartade,
Me direz-vous? d'où vient cette boutade?
De quoi ſe plaint ton eſprit ulcéré?
N'eſt-ce pas Toi, qui ſur ce Mont ſacré,

Si périlleux à qui veut s'y produire,
Vins nous prier de vouloir te conduire ?
Nous demander par des vœux aſſidus
Des dons ſouvent ſans ſuccès atendus ;
Et loin encor des ſomets du Parnaſſe
Sur le coteau briguer une humble place ?
Ton rang enfin y fut marqué par Nous.
Et ſi ce rang à ton chagrin jaloux
Paroit trop bas près des places ſuperbes
Des *Sarrazins*, des *Racans*, des *Malherbes*,
Contente toi de médiocrité,
Et ſonge au moins au peu qu'il t'a couté.
A peine encor as-tu compté ſix luſtres.
Tâche à monter du moindre aux plus illuſtres.
Dans ton Eté ce n'eſt point un afront
D'être arrivé ſur le penchant du Mont,
Tandis qu'on voit tant d'aſpirans timides
Marchant toujours ſans bouſſole & ſans guides
Par des ſentiers durs, pénibles & longs,
A ſoixante ans ramper dans les vallons,
Oſe franchir des bornes importunes ;
Va, cours tenter des routes moins communes :
Et cherche enfin par des travaux conſtans
A mériter.... Muſes, je vous entens.
Vous m'ofririez le Laurier d'*Euripide*,

Si comme lui, dans quelque roche aride
Pour recueillir mon eſprit diſſipé,
J'alois chercher un ſepulcre eſcarpé;
Si je pouvois, ſublime Miſantrope,
Fuir ſes Humains pour ſuivre *Calliope*;
A tous plaiſirs conſtamment renoncer;
Le jour écrire, & la nuit éfacer;
Sécher ſix mois ſur les ſtrophes d'une *Ode*,
Et de moi même *Ariſtarque* incommode
A vous pourſuivre épuiſer mes chaleurs:
Pour vous ravir quelqu'une de ces fleurs
Qu'à pleines mains, pour tant d'autres avares,
Vous prodiguez aux *Chaulieux*, aux *la Fares*.
Non, non, jamais de vos dons trop épris
Je n'obtiendrai vos lauriers à ce prix.
J'abjurerois & *Phébus* & *Minerve*,
Si poſſédé d'une importune verve
Il me faloit pour de douteux ſuccès
Paſſer ma vie en d'éternels accès:
Toujours troublé de fureurs convulſives,
De mon plancher ébranler les ſolives,
Et rejettant toute ſocieté
Ecrire en ſage, & vivre en hébété.
Si quelquefois je cours chercher votre aide,
C'eſt moins par choix que ce n'eſt par remede.

La solitude est mon plus grand éfroi.
Je crains l'ennui d'être seul avec moi.
Et j'ai trouvé ce foible stratagême
Pour m'éviter, fugitif de moi-même.
De là sont nés ces Ecrits bigarés,
Fous, sérieux, profanes, & sacrés;
Où je dépeins, non des mœurs trop volages,
Mais seulement les diverses Images
Qui m'ont frapé, selon les tems divers
Où mon ennui m'a fait chercher des Vers.
Vous me direz qu'au moins pour ce service
A vos bienfaits je dois quelque justice:
Que c'est par Vous qu'à vingt ans parvenu,
Né comme *Horace* aux Hommes inconnu,
Bien moins que lui signalé sur la scéne,
J'ai cependant trouvé plus d'un *Mécéne.*
Que par votre aide à la Cour moins caché
Soufert des Grands, quelquefois recherché
J'ai par bonheur esquivé le naufrage
Du ridicule, où jette l'étalage
Du nom d'Auteur, sur tout en ce tems-ci.
Oui, j'en conviens. Mais c'est par vous aussi
Que sont venus mes ennuis, mes tortures,
Tous ces complots, ces lâches impostures,
Ces noirs tissus que m'ont vingt fois tramés

De vils Rimeurs contre moi gendarmés.
Car il n'eſt point de Fou mélancolique,
Plus éfréné qu'un Auteur famélique,
Qui ſur les Quais ſans avoir été lu,
Voit expirer ſon Livre vermoulu.
Et par malheur ſi dans cette furie
A ſes chagrins ſe joint la raillerie
De quelque Auteur d'oprobres moins couvert;
Tout l'Occéan, cent vœux à *ſaint Hubert*,
Ne feroient rien ſur la rage canine
Que ce mépris dans ſon cœur enracine.
Dès ce moment par cent fauſſes rumeurs
Son noir venin ſe répand ſur vos Mœurs.
Gardez vous bien de cet Homme cauſtique,
S'écria-t-il : *Fuiez ce Frénétique.*
Dans ſes brocards aucun n'eſt ménagé.
C'eſt un Serpent, un Diable, un Enragé,
Que rien n'apaiſe, & qui dans ſes blaſphêmes
Déchire tout, juſqu'à ſes Amis mêmes
Vous alez être innondé de Chanſons.
Que je vous plains ! Mais nous le connoiſſons,
Ce n'eſt point là du tout ſon caractére,
Il eſt fidéle, équitable, ſincére.
De ſa vertu *Vauban* même fait cas :
Il s'y connoit. *Ne vous y fiez pas ;*

C'est un matois ; il fait le bon Apôtre ;
Il paroît doux & civil comme un autre ;
Mais dans le fond c'est le plus noir esprit !....
Voilà comment sa haine vous flétrit.
Voilà les coups que le Traître vous porte.
Si par bonheur cette imposture avorte,
Bientot son fiel fécond en trahisons
Fera courir de maisons en maisons
Mille placards qui vous chargent de crimes,
Lettres d'avis, libelles anonimes,
Recours grossier & toujours sans éfet :
Mais des Brouilllons l'ordinaire Alphabet.
Et priez Dieu qu'il préserve la Ville
De tout bon mot, Satire ou Vaudeville,
Et de tous Vers sous le manteau portés ;
Car à coup sûr ils vous seroient prêtés.
Si leur secours manque à votre Adversaire,
Dans le besoin lui-même en saura faire.
Fabriquera vingt infames *Couplets*
Tels qu'au milieu des plus grossiers Valets,
A les chanter *Linière* auroit eu honte :
Et qui seront écrits sur votre Compte.
Dans les *Cafés*, dans les plus vils réduits,
Il prendra soin de semer ses faux bruits :
Vous décrier comme un Monstre indomtable,

Aux Rois, aux Grands, à l'Etat redoutable.
Et séduira peut-être en quelque point
Son sot Ami qui ne vous connoit point.
O fol amour d'une vaine fumée!
Fruit dangereux d'un peu de renommée!
Muses, voilà les chagrins, les dégouts
Que vos présens.... Alte là, direz-Vous.
Tous ces discours, ces cris que du Parnasse
Fait retentir l'obscure Populace,
Dont sans raison tu conçois tant défroi,
Qui les excite? Est-ce nous? Est-ce Toi?
C'est par nos soins que ton esprit docile
Prenant pour guide & *Terence* & *Virgile*,
Dans leur Ecole a de bonne heure apris
A distinguer des solides Ecrits,
Ces vains amas d'Antithéses pointues,
D'expressions flasques & rebatues,
Dont nous voions tant d'Auteurs admirés
Farcir leurs Vers du Badaut révérés.
Voilà tout l'Art, voilà tous les mystéres
Que t'ont apris nos leçons salutaires.
Mais ces leçons t'ont-elles engagé
A brocarder un Auteur afligé,
Assez puni de l'orgueil qui l'enivre,
Et du malheur d'avoir fait un sot livre,

Par le chagrin d'entendre hüer ses vers,
Et de se voir tout vif rongé des Vers ?
Est-il permis de braver sur l'échelle
Un Patient jugé par la Tournelle ?
Laissons le pendre au moins sans l'insulter.
Vous dites vrai. Mais comment l'éviter ?
Dés qu'un Ouvrage a commencé de naître,
Soit qu'au Théatre il se soit fait connaître,
Soit que son titre orne les carrefours,
Chacun en parle, au moins deux ou trois jours.
Et si quelqu'un sa Sentence passée,
M'en vient à moi demander ma pensée ?
Que dites-vous de ces Vers chevillés ?
De ces discours obscurs, entortillés ?
Il faut parler. Que répondre ? Que faire ?
Les admirer ? Non. Et quoi donc ? Te taire.
Fort bien : l'avis est sensé : grand merci
Je me tairai. Mais faites taire aussi
Paris, la Cour, les Loges, le Parterre
Tous ces sifflets plus craints que le Tonnerre,
Ces cris enfin d'un Peuple mutiné,
Dont mon Vilain se voit assassiné.
Laisse crier, & retien ta critique,
Repondez vous. La Censure publique

Peut ſur un Fat s'exercer tout au long ;
Mais toi? Sois ſage, & te tais. Comment donc ?
Quand de ſes vers un Grimaud nous poignarde,
Chacun pourra lui donner ſa nazarde,
L'apeler buffle, & ſtupide achevé ;
Et moi, pour être avec vous élevé,
Je ne pourrai, ſans faire un ſacrilége
Me prévaloir d'un foible privilége
Que vous laiſſez aux derniers des Humains ?
S'il eſt ainſi, je vous baiſe les mains,
Muſes, gardez vos faveurs pour quelqu'autre.
Ne perdons plus ni mon tems ni le votre
Dans ces débats où nous nous égaions.
Tenez voila vos pinceaux, vos craions :
Reprenez tous. J'abandonne ſans peine
Votre Hélicon, vos Bois, votre Hipocréne,
Vos vains lauriers d'épine envelopés,
Et que la foudre a ſi ſouvent frapés.
Car, auſſi bien quel eſt le grand ſalaire
D'un Ecrivain au deſſus du Vulgaire ?
Quel fruit revient aux plus rares Eſprits
De tant de ſoin à polir leurs Ecrits :
A rejetter les beautés hors de place :
Mettre d'acord la force avec la grace :
Trouver aux mots leur véritable tour :

D'un double ſens démêler le faux-jour ;
Fuir les longueurs, éviter les redites ;
Banir enfin tous ces mots paraſites
Qui malgré vous dans le ſtile gliſſés
Rentrent toujours, quoique toujours chaſſés ?
Quel eſt le prix d'une étude ſi dure ?
Le plus ſouvent une injuſte Cenſure,
Ou tout au plus quelque léger regard
D'un Courtiſan qui vous loue au hazard ;
Et qui peut-être avec plus d'énergie
S'en va prôner quelque fade *Elégie*.
Et quel honneur peut eſpérer de moins
Un Ecrivain libre de tous ces ſoins,
Que rien n'arrête, & qui ſûr de ſe plaire,
Fait ſans travail tous les Vers qu'il veut faire ?
Il eſt bien vrai qu'à l'oubli condannés
Ses vers ſouvent ſont des enfans mort-nés.
Mais chacun l'aime, & nul ne s'en défie ;
A ſes talens aucun ne porte envie.
Il a ſa place entre les beaux Eſprits ;
Fait des *Sonnets*, des *Bouquets* pour *Iris* :
Quelquefois même aux bons mots s'abandonne :
Mais doucement, & ſans bleſſer perſonne,
Toujours diſcret, & toujours bien diſant ;

Et sur le tout, aux Belles complaisant.
Que si jamais pour faire une Oeuvre en forme
Sur l'Hélicon *Phœbus* permet qu'il dorme :
Voilà d'abord tous ses chers Confidens
De son mérite admirateurs ardens,
Qui par cantons répandus dans la Ville
Pour l'élever dégraderont *Virgile* ;
Car il n'est point d'Auteur si désolé
Qui dans Paris n'ait un parti zélé.
Rien n'est moins rare. *Un Sot*, dit la Satire,
Trouve toujours un plus Sot qui l'admire.
A ce propos on raconte qu'un jour
Certain Oison, gibier de Bassecour,
De son Confrére exaltant le haut grade:
D'un ton flateur lui disoit : Camarade,
Plus je vous vois, & plus je suis surpris
Que vos talens ne soient pas plus chéris ;
Et que le Cigne, animal inutile,
Ait si long tems charmé l'Homme imbécille.
En vérité, c'est être bien Gaulois
De tant prôner sa ridicule voix.
Car, sans vouloir faire ici d'invective,
Si vous avez quelque prérogative,
C'est l'Art du chant, dans lequel vous primez.
Je m'en raporte à nos Oisons charmés

Quand ſur le ton de *Pindare* & d'*Horace*
Votre goſier liriquement croaſſe.
Laiſſons là l'Homme & ſes ſottes raiſons ;
Mais croions en nos couſins les Oiſons.
Chantez un peu. Déja d'aiſe ſaiſie
La Baſſecour ſe pâme & s'extaſie.
A ce diſcours notre Oiſeau tout gaillard
Perce le Ciel de ſon cri nazillard.
Et tout d'abord, oubliant leur mangeaille
Vous euſſiez vu Canards, Dindons, Poulaille,
De toutes parts acourir, l'entourer,
Batre de l'aile, aplaudir, admirer,
Vanter la voix dont Nature le doue ;
Et faire nargue au *Cigne de Mantoue*.
Le chant fini, le *Pindarique Oiſon*
Se rengorgeant rentre dans la maiſon :
Tout orgueilleux d'avoir par ſon ramage
Du Poulailler mérité le ſufrage.
Ainſi ſouvent par ſa clique porté
Un ſot Rimeur voit ſon nom exalté.
Je ſai qu'enfin ſes lauriers chimériques
Ont tôt ou tard leurs ans climactériques,
La Mode paſſe, & l'homme ouvre les yeux.
Mais ſupoſons qu'un Sort capricieux.

Faſſe tomber ſes grandeurs ruinées ;
Il a du moins joüi quelques années
Du même honneur, qu'avec un pareil art
Au bon vieux tems ſut extorquer *Ronſart.*
Et quand la Mort vient nous rendre viſite,
Achille eſt-il plus heureux que *Therſite* ?

Tous ces diſcours ſont fort beaux, direz-vous.
Mais revenons. Parle : & confeſſe nous
Qu'en tes Ecrits un peu trop de licence
A certains bruits a pu donner naiſſance ;
Que ton courroux bien vite eſt alumé ;
Et que le Ciel en naiſſant t'a formé
Aux moindres traits que ſur Toi l'on décoche,
Un peu malin. Moi ? D'où vient ce reproche ?
Où ſont-ils donc, puiſqu'il faut tout peſer,
Ces traits malins dont on peut m'acuſer ?
Celui qui mord ſes Amis en cachette,
Qui rit tout bas des lardons qu'on leur jette,
Qui dit tout haut ce qu'il n'a jamais vu,
Ou qui révéle un ſecret qu'il a ſu,
Voilà votre Homme : & c'eſt ſans injuſtice
Que vous pouvez le taxer de malice ;
Car des noirceurs le ſucre envenimé,
D'un pareil nom doit être difamé,
Et non le Sel d'un riant badinage,

De la Candeur ordinaire partage.
Si quelquefois, comme on voit tous les jours,
Un Homme à table exerce ses discours
Sur quelque intrigue ou conte de la Ville,
Qui bien souvent n'est pas mot d'Evangile,
Et qui pourtant touche à l'honneur de gens
En cas pareil pour lui plus indulgens;
Pour peu qu'au gré de la Troupe charmée
De quelque esprit l'histoire soit semée,
Notre Conteur passera pour plaisant,
Pour Galant homme; & point pour Médisant
Et moi vexé par vingt bouches impures,
Je n'aurai pu repousser les injures
De Deux ou Trois, que je n'ai point nommés;
Et qui déja du Public difamés
Sont reconnus à leur ignominie,
Plutot qu'aux Vers qu'enfanta mon Génie?
Que si d'un seul légérement frapé,
En badinant le nom m'est échapé,
Est-ce un forfait à décrier ma veine?
Et dites-moi: Quand jadis *La Fontaine*,
De son Païs l'Homme le moins mordant,
Et le plus doux, mais Homme cependant;
De ses bons mots sur plus d'une matiére
Contre *Lulli*, *Quinaut* & *Furetiére*
Fit rejaillir l'enjouement bileux:
Fut-il traité d'Auteur calomnieux?

Tout vrai Poëte eſt ſemblable à l'Abeille.
C'eſt pour Nous ſeuls que l'Aurore l'éveille,
Et qu'elle amaſſe au milieu des chaleurs
Ce miel ſi doux, tiré du ſuc des fleurs.
Mais la Nature, au moment qu'on l'ofenſe
Lui fit préſent d'un dard pour ſa défenſe,
D'un aiguillon, qui promt à la venger,
Cuit plus d'un jour à qui l'oſe outrager.
J'entens d'ici, *Muſes*, votre réponſe.
Tous ces *Arrêts* que la Haine prononce,
Ces vains propos diſſipés dans les airs,
Ne ſont qu'un rien près d'un Ecrit en Vers.
L'Ouvrage reſte, & le diſcours s'envole.
Plus d'une fois ta piquante hyperbole
A tes Cenſeurs a ſu donner leur fait :
Mais contre Toi, répond nous, qu'ont ils fait ?
Ce qu'ils ont fait ? Demandez aux Fruitiéres
De leurs Ecrits prodigues héritiéres.
Oui, contre moi, vous qui me cenſurés,
Vous les avez mille fois inſpirés.
Nous ? Point du tout. A tort tu nous acuſes.

Si contre Toi ſans conſulter les Muſes,
Ils ont écrit quelques Vers diſcourtois,
C'eſt malgré nous qu'ils ſont faits. Je le crois.
Paſſons. Hé bien, ſi leur Troupe futile
N'a contre Toi qu'une rage inutile,
Pourſuivez vous, qu'un courroux ſans pouvoir,
Que crains-tu tant ? Et que peux-tu prévoir ?
Ce que je crains ? vous alez le connoître
Dans un ſeul mot de *Deſpréaux* mon Maitre.
Vos Ennemis prônent de tous cotés ;
Lui diſoit-on, *que vous les redoutez !*
Que vous craignez leur vaſte Compagnie !
Ils ont raiſon. Je crains la Calomnie,
Répondit-il. Et quel ravage afreux
N'excite point ce Monſtre ténébreux,
A qui l'Envie au regard homicide
Met dans les mains ſon flambeau parricide ;
Mais dont le front eſt peint avec tout l'art
Que peut fournir le Menſonge & le Fard ?
Le faux-Soupçon lui conſacrant ſes veilles,
Pour l'écouter ouvre ſes cent oreilles ;

Et l'Ignorance avec des yeux distraits
Sur son raport, prononce nos Arrêts.
Voilà quels sont les infidéles Juges
A qui la Fraude heureuse en subterfuges
Fait avaler son poison infernal
Et tous les jours devant leur Tribunal
Par les cheveux l'Innocence traînée,
Sans se défendre est d'abord condannée.
Votre Ennemi passe en vain pour Menteur.
Messieurs, disoit un fameux Délateur
Aux Courtisans de *Philippe* son Maître,
Quelque grossier qu'un mensonge puisse être,
Ne craignez rien. Calomniez toujours.
Quand l'Acusé confondroit vos discours,
La plaie est faite: & quoiqu'il en guérisse,
On en verra du moins la cicatrice.
Où donc aler? quel mur? quel triple airain
Nous sauvera d'une invisible main?
Est-il Mortel qui s'en puisse défendre?
Sans doute. Et qui? l'Homme qui sait atendre;
Concluez-vous. Vainement l'Art obscur

Sur la Vertu jette son voile impur :
La Vérité tot ou tard se reléve :
Le raion perce, & le nüage créve.
Sois de Toi même un sévére inspecteur,
Et ne crain rien. Quant à ce Peuple Auteur
Dont tu n'as pu prévenir la disgrace,
Nous leur dirions, nous mettant à ta place :
Or çà, Messieurs, plus d'animosité,
Faisons la Paix, & signons un Traité.
Depuis long tems je souffre vos murmures,
Vos cris aigus, vos chaleurs, vos injures :
Sans qu'en mes Vers nul de vous énoncé
Ait eu sujet de se croire ofensé.
Je ferai plus. Continuez d'écrire,
Je vous promets de ne vous jamais lire :
De n'outrager ni vous, ni votre Esprit :
Et d'oublier que vous aiez écrit.
Pourvu qu'enfin plus modérés, plus sages,
A votre tour vous cessiez vos outrages,
Que vous daigniez parler, ou moins, ou mieux
Des mœurs d'un Homme éloigné de vos yeux.

Et n'insulter, épargnant ma personne,
Qu'à mes Ecrits, que je vous abandonne.
C'ela s'entende, & c'est parler d'acord.
Y souscris-tu ? *Muses*, je le veux fort.
Dès ce moment j'aprouve & ratifie
Ce grand Traité que je leur signifie.
Mais par hazard, si ce Palliatif
N'opére rien sur leur esprit rétif,
Si leur babil, si leur bruit continue
Alors Tu peux sans plus de retenue
Les démasquer, & rabatre leurs coups.
Et si Tu crois avoir besoin de Nous
Pour réprimer leurs langues médisantes,
Nous t'aiderons. Tu peux par ces présentes
De notre part le leur faire savoir.
Sufit. Adieu, *Muses*. Jusqu'au revoir.

✠✠✠

EPITRE
A
CLEMENT MAROT.

Ami *Marot*, l'honneur de mon pupitre,
Mon premier Maître, aceptés cette Epitre,
Que vous écrit un humble Nourriſſon,
Qui ſur Parnaſſe a pris votre écuſſon,
Et qui jadis en maint genre d'eſcrime
Vint chez vous ſeul étudier la rime.
Par vous en France *Epitres*, *Triolets*,
Rondeaux, *Chanſons*, *Ballades*, *Virelais*,
Gente *Epigrâme*, & plaiſante *Satire*
Ont pris naiſſance. Enſorte qu'on peut dire :
De *Prométhée* Hommes ſont émanés,
Et de *Marot* joieux *Contes* ſont nés.

Par-

Parquoi si-tot que mon adolescence
J'eus avec vous commencé connoissance,
Mon odorat par vos Vers éveillé,
Des autres Vers plus ne fut chatouillé,
Et n'eus repos, Jeunesse est téméraire,
Que ne m'eussiez adopté pour Confrére.
Bien, est il vrai que par le Tems muri
D'autres leçons mon esprit s'est nourri;
Ecrits divers ont exercé ma plume.
Mais c'est tout un. Soit raison, soit coutume,
Mon nom par vous est encore connu,
Dont bien & mal m'est ensemble avenu;
Bien par trouver l'art de m'être fait lire;
Mal, par avoir des Sots excité l'ire,
L'ire des Sots & des Esprits malins.
Car qui dit Sots, dit à malice enclins;
Et cherchez bien de Paris jusqu'à Rome,
Onc ne verrez Sot qui soit honnéte Homme.
Je le soutiens. Justice & Vérité
N'habitent point en cerveau mal monté.
Du vieux *Zénon* l'antique Confrérie
Disoit tout Vice être issu d'Asnerie.
Non que toujours Sotise de son chef
Forme dessein de vous porter méchef;
Mais folle Erreur, d'ignorance complice,

Fait même éfet, & ſuplée à Malice.
Bien le ſavez, *Clément* mon Ami cher.
Sote ignorance, & jugement léger
Vous ont jadis, on le voit par vos Oeuvres,
Fait avaler anguilles & couleuvres;
Des Novateurs complice vous nommant,
Ou votre honneur en public difamant:
Soit par blaſons plus mordans que Vipére,
Soit par diſcours, en vous faiſant le Pére
De tous ces Vers batards & ſupoſés.
Dont les Parens ſont toujours déguiſés.
Et moi chétif, de vos Suivans le moindre,
Combien de fois, las! me ſuis-je vu poindre
De traits pareils? Non qu'on m'ait imputé
D'avoir jamais Nouveautés adopté.
Des gens Dévots que j'eſtime & reſpecte
Ainſi que vous je n'ai honni la Secte
Qu'en général, ſans aucun déſigner.
Et fites mal de les égratigner
Vous qui craigniez, diſiez-vous, la *bourrée*,
Car ces Menins de la Cour Ethérée
Sont tous doüés d'un apétit ſtrident
De ſe venger, quand ils ſentent la dent.
Et fuſſiez-vous un Saint plus Angélique,
Plus éminent, & plus Apoſtolique,

Que *Saint Thomas* : S'ils en trouvent moien,
Il vous féront, le tout pour votre bien,
Comme autrefois au bon *Savonarole*,
Que pour le Ciel, la Séraphique Ecole
Fit jetter vif en feu clair & vermeil,
Dont il mourut, par faute d'apareil.
Eux exceptés, des bons Esprits l'estime
M'a comme Vous des Sots rendu victime.
Car de quels noms plus doux & plus musqués
Puis-je apeller tant d'Esprits disloqués ?
Comment nommer ce froid Energuméne
Qui d'Hélicon chassé par *Melpoméne*
Me défigure en ses vers Ostrogots
Comme il a fait Rois & Princes d'Argos ?
Comment nommer cet Ecumeur insigne
Qui des prisons sorti moins blanc qu'un Cygne
Vient des Neufs Sœurs la fontaine infecter,
Et de sa griffe *Apollon* molester ?
Et ce Trio de Louves surannées,
Qui tour à tour à me mordre acharnées,
Dans leur fureur semblent s'entre-préter
L'unique dent qui leur a pu rester ?
Et cet Athée au teint blême, à l'œil triste,
Qui de *Servet* s'est fait Evangeliste,
Et qui sifflant *Moïse* & saint *Mathieu*,

Parle de moi, comme il parle de Dieu ?
Comment enfin nommer cette vermine
De Chifoniers de la double Colline,
Que tous les jours en dépit d'*Apollon*
Dans les bourbiers de ſon ſacré Vallon
Vont ramaſſant l'ordure la plus ſale;
Pour en lever boutique de ſcandale
Contre tous ceux qui ſont aſſez ſenſés
Pour mépriſer leurs Vers rapetaſſés.
Tout beau l'Ami ceci paſſe ſotiſe,
Me direz-vous. Et ta plume baptiſe
De noms trop doux gens de tel acabit.
Ce ſont trop bien marouſles que Dieu fit.
Màrouſles ſoit. Je ne veux vous dédire.
Paſſons le mot. Mais je ſoutiens mon dire.
C'eſt qu'en Eux tous, Malice eſt ſeulement
Vice d'Eſprit, & mauvais Jugement.
De tout le bien, Sageſſe eſt le principe.
De tout le mal, ſotiſe eſt le vrai type.
Et ſi par fois on vous dit qu'un Vaurien
A de l'eſprit ? examinez-le bien,
Vous trouverez qu'il n'en a que le caſque,
Et vous direz: C'eſt un Sot ſous le maſque.
En fait d'eſprit nous errons trop ſouvent.
De feu Grégeois, de fumée & de vent

Presque toujours l'Homme se préocupe :
Et sur ce point est imposteur ou dupe :
Qu'ainsi ne soit. Un Fat aprivoisé,
Dont l'éloquence est un babil aisé ;
Et qui doüé du talent de *Thersite*,
Parle de tout, sûr de sa réussite ;
Content, joieux, hardi, sans jugement ;
Fait du beau monde à Paris l'ornement.
Du plus sévére il réchaufe le flégme ;
Ses quolibets passent pour apophtegme ;
Ses lieux commûns sont propos réfléchis.
S'il conte un fait, la Dame du logis,
De ses bons mots pâme sur son assiette ;
Et le Laquais en rit sous sa serviette.
Lors chacun crie : O l'Esprit éminent !
Et moi je dis : Peste l'Impertinent.
Et ne me chault, que sa voix Théatrale
M'ait de *Senéque* épuisé la Morale ;
A sa Vertu je n'ai plus grande foi
Qu'à son Esprit. Pourquoi cela ? Pourquoi ?
Qu'est-ce qu'Esprit ? Raison assaisonnée.
Par ce mot seul la dispute est bornée.
Qui dit Esprit, dit Sel de la Raison.
Donc sur deux points roule mon oraison.
Raison sans Sel est fade nourriture.

Sel ſans Raiſon n'eſt ſolide pâture.
De tous les deux ſe forme Eſprit parfait ;
De l'un ſans l'autre un Monſtre contrefait.
Or quel vrai bien d'un Monſtre peut-il naître
Sans la Raiſon puis-je Vertu connoître ?
Et ſans Sel dont il faut l'aprêter,
Puis-je Vertu faire aux autres gouter ?
Mais rarement à ces hautes matiéres
Le Peuple ignore éléve ſes lumiéres.
Fauſſe lüeur ſes foibles yeux déçoit.
Dont il avient que tous les jours on voit
Du nom d'Eſprit Fatuité dotée,
Et de Vertu Sotiſe étiquetée.
Car Dieu merci, dans ce Siécle falot
Nul n'eſt en tout ſi bien traité qu'un Sot.
Peuple d'Amis autour de lui fourmille.
Secrets, dépôts, intérêts de Famille,
Tout ſe confie à ce Génie exquis.
Son Conſeil même en afaire eſt requis.
Soupçons de lui ſeroient vrais ſacriléges
Bref qui voudroit nombrer ſes priviléges
Auroit plutot calculé tous les Morts,
Que dans Paris *Finot* & ſes Conſorts
Dont par reſpect je tais ici l'éloge,
Ont inſérés dans leur Martirologe.

Mais un eſprit ſolide, illuminé,
Du Genre Humain ſemble être ennemi né.
L'Homme friand de haute renommée
Craint tout Rieur qui péſe ſa fumée;
Et ne pouvant ſon foible vous cacher,
Le vôtre au moins il tâche d'éplucher.
Pour décrier vos lumiéres ſuſpectes
Il vous ſuſcite un Tourbillon d'inſectes,
Qui pour vous mettre à leur petit niveau
Vous font ſur tout quelque procès nouveau.
Que ſi par Vers, & par joieux langage
Votre Apollon s'eſt tiré hors de page,
Miſéricorde: où fuir? où vous ſauver?
Vous alez voir, en deuſſiez-vous crever,
Mille Idiots érigés en *Saumaiſes*
Vous faire Auteur des plus viles fadaiſes.
Dés qu'en ſa tête un ſtupide enjoüé
Aiant en vain ſon cerveau ſecoué
Pour dégourdir ſa peſante Minerve
Aura forgé quelque couplet ſans verve,
Ou quelque Vers platement éfrontés;
Tout auſſi-tot ces ſubtils hébétés,
Iront corner votre nom par la Ville,
Diſant: *C'eſt lui, Meſſieurs; voilà ſon ſtile.*

Et ce faux bruit, tant soit-il insensé,
Ne manquera d'être encor ressassé
Par cent Grimauds rampans sur le Parnasse,
Peuple maudit, & malheureuse Race,
Que votre los fait dessécher d'ennui,
Et qui maigrit de l'embonpoint d'autrui.
O triste emploi que celui de la rime!
En tout autre Art, même sans qu'on y prime,
Devant ses Pairs on est interrogé.
Par *Cassini* l'Astronome est jugé:
Homberg peut seul évoquer le Chimiste;
Et *du Verney* citer l'Anatomiste.
Mais dans les Vers tous s'estiment Docteurs.
Bourgeois, Pédans, Ecoliers, Colporteurs,
Petits Abbés, qu'une verve insipide,
Fait barboter dans l'onde Aganipide,
Sont nos *Varrons*, nos *Murets*, nos *Daciers*,
Et d'Hélicon Seigneurs Hauts-Justiciers.
Hé mes Amis, un peu moins de superbe.
Vous avez lu quelque *Ode* de *Malherbe*?
Soit. *Richelet* jadis en racourci
Vous a de l'Art les régles dégrossi?
Je le veux bien. Vous avez sur la Scéne
En vers bouffis fait hurler *Melpoméne*?
C'est un grand point. Mais ce n'est pas assez.

Ce métier-ci n'eſt ce que vous penſez,
Minerve à tous ne départ ſes largeſſes.
Tous ſavent l'Art; peu ſavent ſes fineſſes.
Et croiez moi, je n'en parle à travers.
Le Jeu d'Echets reſſemble au jeu des Vers
Savoir la marche, eſt choſe très-unie.
Joüer le jeu, c'eſt le fruit du Génie.
Je dis le fruit du Génie achevé
Par longe étude, & travail cultivé.
Donc ſi *Phébus* ſes Echets vous adjuge,
Pour bien juger, conſultez tout bon Juge
Pour bien joüer, hantez les bons joüeurs.
Sur tout craignez le poiſon des loüeurs.
Acoſtez vous de fidéles Critiques.
Fouillez, puiſez dans les ſources antiques,
Liſez les Grecs, ſavourez les Latins.
Je ne dis tous. Car Rome a ſes *Cotins*.
J'entens tous ceux qui d'une aile aſſûrée
Quitant la Terre ont ateint l'Empirée.
Là trouverez en tout génre d'Ecrits
De quoi former vos gouts & vos eſprits.
Car chacun d'Eux a ſa beauté préciſe
Qui le diſtingue, & forme ſa deviſe.
Le Grand *Virgile* enſeigne à ſes Bergers
L'Art d'emboucher les chalumeaux légers,

Au Laboureur par des leçons utiles
Fait de *Cérés* hâter les dons fertiles ;
Puis tout à coup la Trompette à la main
Dit les Combats du Fondateur Romain,
Ses longs travaux couronnés de Victoire ;
Et des *Césars* prophétise la gloire.
Ovide en vers doux & mélodieux
Sut débrouiller l'Histoire de ses Dieux.
Trop indulgent au feu de son génie :
Mais varié, tendre, plein d'harmonie,
Savant, utile, ingénieux profond ;
Riche, en un mot, s'il étoit moins fécond.
Non moins brillant, quoique sans étincelle,
Le seul *Horace* en tous genres excelle ;
De *Citherée* exalte les faveurs,
Chante les Dieux, les Héros, les Buveurs :
Des Sots Auteurs berne les Vers ineptes ;
Nous instruisant par gracieux préceptes,
Et par *Sermons*, de joie antidotés.
Catulle en graces & naïves beautés
Avant *Marot* mérita la couronne.
Et suis mari que le poivre assaisonne
Un peu trop fort ses petits *Madrigaux*.
Tibulle enfin sur patins inégaux
Faisant marcher la boiteuse *Elégie*

De *Cupidon* traite à fond la Magie
Voilà les Chefs qu'il vous faut consulter,
Lire, relire, aprendre, méditer.
Lors votre gout conduisant votre oreille,
Ne prendra plus le Bourdon pour l'Abeille,
Ni les fredons du * *Chantre Cordoüan*
Pour les vrais Airs du *Cygne Mantoüan*.
Ceci soit dit. Fermons la parenthése.
Or vous dirai pour reprendre ma Thése,
Ami *Marot*, que je vous sai bon gré
D'avoir les Sots en vos vers dénigré,
Et de n'y voir mis au dessus des Anges
Ceux qui pouvoient démentir vos loüanges.
Car si quelqu'un chez vous est exalté,
Il l'est encor chez sa Postérité.
En quoi sûr tout a gagné mon sufrage
Votre haut sens & vertueux courage.
Et si d'ailleurs ne vous ai bien suivi,

* *Lucain.*

En ce du moins votre amour m'a servi
Que mes Ecrits, Monumens de mon Ame,
De lâcheté n'ont encouru le blâme :
Que l'Intérêt ne les a conseillés ;
Ni moins encor le Mensonge soüillés.
Non qu'à loüer gens de tout caractére
Je n'eusse pu prêter mon Ministére,
Et comme un autre, adulateur soumis
A prix d'honneur m'aquérir des Amis ;
Mais au Vrai seul ma Muse intéressée
N'a jamais pu rimer que ma pensée.
Puis mon *Plutarque* épluchant les Héros,
En fait souvent de si petits Zéros,
Qu'en le lisant on perd presque l'envie
De les loüer, du moins pendant leur vie.
Car fussent-ils en sagesse, en valeur,
Des demi-Dieux, il ne faut qu'un malheur.
Tant que son Ame à son Corps est soumise,
Un demi-Dieu peut faire une sotise :

Et tout d'un tems ses éloges vantés
Se convertir en contre-vérités.
Puis vous voilà, Messieurs les Faiseurs d'Odes,
Jolis Mignons, ainsi que vos Pagodes.
Quant est de moi, je n'ai pris tel essor,
J'ai peu loüé. J'eusse mieux fait encor
De loüer moins. Non que pincer sans rire
Soit de mon goût. Je tiens qu'en fait d'écrire
Le meilleur est de rire sans pincer.
Nous ne devons les vices caresser.
Mais d'autre part il ne faut les reprendre
Trop aigrement. Les Hommes à tout prendre
Ne sont méchans que parce qu'ils sont fous.
Ce sont Enfans, moins dignes de courroux
Que de risée. Aussi notre *Uranie*
N'est, grace au Ciel, triste ni rembrunie.
Je m'en raporte à tout Lecteur benin.
Et gens sensés craindront plus le venin
D'un fade Auteur, qui dans ses Vers en prose

A tous venans diſtille ſon eau roſe,
Toujours de ſucre & d'anis ſaupoudré.
Fiez-vous y. Ce Rimeur ſi ſucré
Devient amer, quand le cerveau lui tinte ;
Plus qu'aloës ni jus de coloquinte.
Bref, je ne puis d'un babil importun
Flater les gens. Mais me dira quelqu'un,
Si Flaterie en vos rimes n'éclate,
Ce n'eſt jeu ſûr pour trouver qui vous flate.
Soit. Auſſi-bien je n'aime les Flateurs,
Ni n'écris point pour les Admirateurs.
Puis, je ne ſai. Tous ces Vers qu'on admire,
Ont un malheur : c'eſt qu'on ne les peut lire.
Et franchement, quoique plus cenſuré,
J'aime encor mieux être lû qu'admiré.

❧❧❧

* BILLET A Mr. DUCHÉ,

QUI M'AVOIT ENVOIÉ DES VERS QU'IL AVOIT FAITS ETANT MALADE.

EST-CE la Fiévre, est-ce *Apollon*,
Qui t'inspire ces sons Attiques
Dignes d'être écoutés sur le sacré Vallon ?
Non, ce ne sont point-là les songes fantastiques
Qu'enfante en ses vapeurs un cerveau déréglé,
De Spectres, de Lutins, & de Monstres troublé,
Mais cependant, Ami, quelle peur enfantine
Te fait desaprouver cette écorce divine
Dont l'Atlantique bord fit present aux Humains?
Quoi, toujours résister aux dons de la Nature ?
Mépriser la santé que tu tiens dans tes mains ;

* *Cette Piéce est à-peu-prés la même qui est ci-dessus, pag. 207.*

Et de tes maux par choix te rendre la pâture ?
Prens-y garde, croi moi, le péril est pressant.
La Fiévre est comme un loup cruel & ravissant,
Qui vers les Antres sourds traîne un Agneau timide,
Et des coups de sa queue hâtant ses pas rétifs,
Devance le Berger & le dogue intrépide
Qu'apellent au secours ses bêlemens plaintifs.
Bien-tôt le Ravisseur tout palpitant de joie
Au fond d'un Bois obscur devorera sa proie.
Préviens un Sort si triste, & par de promts éforts
Résous-toi de chasser cette humeur létargique
Qui peut-être pouroit par quelque fin tragique,
Que sai-je ? dévorer & l'Esprit & le Corps.

TORTICOLIS.

ALLÉGORIE.

C'Est de tout tems que l'Erreur adorée
Au Cenre Humain semble être consacrée,
Et que du faux les prestiges subtils
Ont fait des Dieux des Monstres les plus vils.
Le Nil fécond en chiméres mistiques
A vu jadis ses Peuples fanatiques,
Fous Sectateurs de Prêtres mensongers,
Chercher des Dieux jusqu'en leurs potagers:
Pleins de respect aler dans les goutiéres
Ofrir aux Chats leur encens, leurs priéres;
Et pour surcroit joindre à ces Dieux boufons,
Singes, Renards, Crocodiles, Grifons.
Epris encor d'un zéle plus profane
L'Inde aujourd'hui voit l'orgueilleux *Brachmane*
Déïfier, brutalement zélé,
Le Diable même en bronze cizelé.
Mais à quoi bon de l'humaine chimére
Chercher si loin une preuve étrangére?
Pourquoi redire en des termes nouveaux

Ce qu'ont écrit *Juvenal*, *Despréaux* ?
Du Talapoin la demeure idolatre
De nos Erreurs n'est pas le seul Théatre;
Chaque Climat ainsi que l'Indien
A ses faux Dieux; & l'Europe a le sien.
De cette Idole à qui tout est possible,
Je connois trop le courroux inflexible,
Je sai combien elle hait ses portraits;
Mais s'il me faut en adoucir les traits,
Tâchons au moins dans un tour historique
D'en craionner l'image allégorique.
Osons du *Tasse* empruntant le pinceau,
Du sombre Empire égaier le Tableau,
Et des portraits du hardi *Michel Ange*
Renouveller le fantasque mélange.
Des Fictions la vive liberté
Peint souvent mieux l'austére Vérité,
Que ne feroit la froideur monacale
D'une lugubre & pesante Morale.

On dit, qu'un jour le Roi des noirs climats

Fit de l'Enfer convoquer les Etats.
L'ordre donné, la séance réglée,
Et des Démons la Troupe assemblée,
Furent placés les sombres Députés
Selon leur ordre, emplois & dignités.
Au premier rang le Ministre *asmodée*,
Et *Belzebut* à la face échaudée,
Et *Bélial*. Puis les Diables mineurs,
Juges, Préfets, Intendans, Gouverneurs,
Représentans le Tiers Etat du Goufre.
Alors assis sur un Trone de soufre,
Lucifer tousse; & faisant un signal,
Tint ce discours au Sénat infernal:

Supots d'Enfer, redoutables Génies,
Qui chaque jour peuplez mes Colonies,
Du noir Abime éternels Citoiens,
Et de ma Fourche invincibles soutiens;
Ecoutez moi. Depuis l'utile trame
Que contre *Adam* le Serpent & la Femme
Surent ourdir pour le mettre en nos fers;

Tous les Mortels dévolus aux Enfers,
Humbles Vassaux dévoüés à nos chaines
Venoient en foule acroître mes domaines.
Leur long calcul laissoit mes Intendans:
On s'étoufoit dans mes cachots ardens:
J'élargissois chaque jour nos frontiéres;
Et le charbon manquoit à mes chaudiéres.
Quel noir complot, quels ressorts inconnus
Font aujourd'hui tarir mes revenus?
Depuis un mois assemblant mes Ministres,
J'ai feuilleté mes Journaux, mes Registres,
De jour en jour l'Enfer perd de ses droits;
Le Diable oisif y soufle dans ses doigts.
On s'y morfond: & ma Cour décrépite
Aux vieux Dannés va se trouver réduite.
Parlez. D'où vient ce terrible fléau
Par qui périt un Roiaume si beau?
Ainsi parla le ténébreux Pontife.
Chacun se tut. Alors levant la grife
Léviathan, Chancélier de l'Enfer,
Prit la parole, & dit à *Lucifer.*

Prince enfumé des Ames criminelles,
Ignores-tu que des loix éternelles
Avoient prescrit le tems de ton pouvoir?
Il est venu ce tems. O desespoir!

Du haut du Ciel une Fille divine
Eſt deſcendue ; & jurant ta ruine
A malgré nous aux Humains oprimés
Ouvert les Cieux tant de ſiécles fermés.
La connois-tu cette Fille indomtée ?
Tremblez, Démons. Son nom eſt *Philothée*,
Amour de Dieu. *Lucifer* frémiſſant
Pâlit d'horreur à ce Nom tout-puiſſant.
Sortez, dit-il. Je connois ma Rivale ;
C'en eſt aſſez. La brigade infernale
Fuit à ces mots, & le Tiran des Morts
Court de ſa Fille implorer les éforts.
Près de ce Goufre horrible, épouventable,
Lieu de douleurs, où le triſte Coupable,
Parmi des flots de bitume enflamé,
Brule à jamais ſans être conſumé,
Séjour de cris & de plaintes funébres,
Eſt l'Antre impur des Anges de ténébres,
Ecole antique, où dictant ſes leçons,
Le noir *Sathan* forme ſes nourriſſons.
Tous les Démons qui préſident aux Vices,
Sous ce Recteur y font leurs exercices
Lui ſeul les dreſſe. Et ces Monſtres divers,
Qui répandus dans le triſte Univers
Ont envahi l'Empire ſublunaire,
Sont tous ſortis de ce noir Séminaire

Tel est l'emploi de ces Esprits afreux.
Mais *Lucifer* pour les unir entre Eux
Aiant réglé leur rang hiérarchique,
Mit à leur tête une Furie étique,
Monstre, qui seul de tous ces faux Démons
A réuni les éxecrables dons.
Humble au dehors, modeste en son langage;
L'Austére Honneur est peint sur son visage.
Dans ses discours régne l'Humanité,
La Bonne foi, la Candeur, l'Equité.
Un miel flateur sur ses lévres distile.
Sa Cruauté paroit douce & tranquille.
Ses vœux au Ciel semblent tous adressés.
Sa Vanité marche les yeux baissés.
Le Zéle ardent masque ses injustices;
Et sa Molesse endosse les cilices.
Jadis la Fraude, & l'Orgueil fastueux
Mirent au jour cet Etre monstrueux;
Et se voiant sans espoir de Famille,
Le vieux *Sathan* l'adopta pour sa Fille.
On dit qu'alors tout l'Enfer s'assembla;
Et que par choix le Conseil l'apella
Torticolis, figure simbolique
De son *Col tors* & de sa *Tête oblique.*

Sathan l'aborde, & lui parle en ces mots:
Fille d'Enfer, si dans mes noirs cachots

Tu tins toujours la plus illustre place:
Si la Fureur, la Vengeance, l'Audace,
La Jalousie, & ses tragiques Sœurs,
T'ont fait sucer leur lait & leurs noirceurs;
Soufriras-tu qu'une Rivale altiére
Du Genre Humain devienne l'Héritiére?
Que *Philothée* insultant aux Enfers,
De mes Captifs ose briser les fers?
Réveille-toi. Venge notre infamie:
Cours détrôner ma superbe Ennemie:
Sers mon courroux, ma Fille; & montre-toi
Le digne apui d'un Pére tel que Moi.
A ce discours l'infernale *Harpie*
Frémit de rage: & sur sa tête impie
Faisant sifler ses serpens furieux,
Prend son essor vers les Terrestres Lieux.
O jours! ô tems féconds en saints modéles!
Où tous les cœurs équitables, fidéles,
Ne connoissoient de biens purs & parfaits
Que l'Amitié, la Justice, & la Paix:
Où le Vieillard mouroit dans l'innocence,
Où l'Opulent signaloit sa puissance
Plus par ses dons que par ses revenus:
Siécles heureux, qu'étes-vous devenus!
Le Pauvre alors contemploit sa misére
Sans nul éfroi; le Riche étoit son Frére.

La Convoitiſe étoit un Monſtre afreux.
Sur les débris du Foible malheureux
Le plus Avare eut tremblé de s'acroître.
La Charité régnoit même au Cloître.
Torticolis & ſes menſonges vains
Etoient alors ignorés des Humains.
Mais l'Univers martyr de ſon audace
A ſon abord changea bien-tot de face ;
Et par dégrés ce Monſtre acrédité
Chaſſa bien-tot & Zéle & Charité.
Elle eut dans peu trouvé ſon domicile.
Et commençant par le plus dificile,
Ses premiers ſoins au ſortir des Enfers
Furent d'aler de Déſerts en Déſerts
Empoiſonner ces pieux Solitaires,
Des dons du Ciel premiers dépoſitaires.
Par quelle erreur Cénobites obſcurs,
Livrés en proie aux travaux les plus durs,
Vivre enterrés aux fonds d'une chaumiére
Loin des Humains, & loin de la lumiére ?
Le Ciel, ce Ciel l'objet de vos amours,
Eſt-il donc fait pour l'Homme ou pour les Ours ?
Venez, venez vous montrer dans les Villes.
Ne laiſſez pas vos vertus inutiles,

Et par l'exemple inſtruiſant les Mondains
Alez peupler les Cieux de nouveaux Saints.

Sous ces apas déguiſant ſa malice
Elle aſſembla ſa premiére milice.
Mais c'étoit peu de ces foibles eſſais.
Son cœur aſpire à de plus hauts ſuccès.
Déja l'on voit les Chefs du Sacerdoce
D'elle acheter & la Mitre & la Croſſe:
Des Biens du Siécle avares moiſſonneurs
Suivre à grands flots ſes Drapeaux ſuborneurs;
Et ſur l'Autel, au pied du Sanctuaire
Ne portant plus qu'un zéle mercénaire,
Faire ſervir l'Arche d'humilité
De marchepied à leur Cupidité.
Dès ce moment plus d'Amour paternelle,
Plus de devoirs, plus d'ardeur, plus de zéle.
Dans leurs Paſteurs les Troupeaux innocens
Ne trouvent plus que des Loups raviſſans.
La Vérité du Commerce eſt chaſſée:
L'Equité fuit honteuſe & délaiſſée:
Et l'Intérêt de ſon nom revêtu
Sous l'étendart de la fauſſe Vertu
Atire enfin à la Fille infernale,
Tous les Sujets qu'avoit eus ſa Rivale.

Torticolis voiant tous les Mortels

De *Philothée* abjurer les Autels,
Le front paré d'un riche Diadéme
Prend son manteau, son sceptre, & son nom même.
Venez à moi, venez Peuples chéris.
Je tiens les clefs du céleste lambris.
C'est moi qui suis cette Vierge sacrée;
Fille du Ciel, des Anges adorée.
Voiez ce teint pâle & mortifié,
Ces yeux roulans, ce front sanctifié:
Cette ferveur dont les aigres censures
N'épargnent pas les Vertus les plus pures:
Ces fiers sourcils de la joie ofensés,
Et ces soupirs en public élancés;
C'est moi, vous dis-je. A cette fausse pompe
Chacun la croit. Elle même s'y trompe,
Et se croiant vrai rejetton des Cieux
Sur les Humains baisse à peine les yeux,
Tristes Captifs, misérables Esclaves,
Nés pour porter mon joug, & mes entraves:
Leurs noms, leurs droits, leurs libertés, leurs biens,
Tout est à moi: leurs Etats sont les miens:
La voix du Ciel qui pour moi se déclare,
M'a commandé d'usurper la thiare:
D'assujétir l'Univers sous mes loix;

Et de donner des fers mêmes aux Rois.
Je puis sur Eux faire éclater la foudre,
Les condanner, les punir, les absoudre,
De leurs Etats disposer à mon gré,
Les dépoüiller de leur bandeau sacré:
De leurs Sujets armant les mains impures,
Sanctifier leurs fureurs, leurs parjures,
Et par devoir forcer tous les Humains
A violer les devoirs les plus saints.
Tel est l'orgueil de ce Monstre sauvage.
L'ambition est son premier partage.
Cent fois la Terre a vu, non sans horreur,
Tout ce que peut *Tisiphone* en fureur
Imaginer d'afreuses tragédies,
Meurtres, poisons, ravages, incendies,
Péres, Enfans, l'un par l'autre immolés,
Pour assouvir ses désirs déréglés.

Sur tout l'objet des traits de sa vengeance
Est la Vertu dont la splendeur l'ofense.
Qui lui refuse un idolâtre encens,
Se livre en proie à ses glaives perçans:
Toute Vertu doit être sa Vassale.
Mais pour servir sa dévote Cabale
Il n'est ressorts, intrigues, ni détours
Dont sa chaleur n'emprunte les secours.

mai s la Fable & ses burlesques gloses
N'ont aproché de ses Mètamorphoses.
Il n'est Faquin si vil, si délabré,
Qui par son Art ne soit transfiguré,
Et qui changeant sa mandille en simare
Ne puisse ateindre au poste le plus rare.
Il n'est Poltron si connu par le dos
Qu'Elle n'érige en superbe Héros.
Un Tabarin mordant, caustique & rustre,
Devient par Elle un Sénateur illustre:
Et d'un Pédant chamaré de Latin
Elle fabrique un nouvel *Augustin*.

Ainsi de biens & d'honneurs sans limites
Torticolis comble ses Proselites.
Heureux encor si ses illusions
N'enfantoient point d'autres confusions,
Et si du moins ses prestiges magiques
Etoient bornés aux seuls Etres Phisiques.
Mais l'Univers n'a rien de si sacré,
Qu'Elle ne farde & n'habille à son gré.
On ne sait plus, grace à ses artifices,
Comment sont faits les Vertus ni les Vices:
Tout n'est plus rien que problêmes, détours,
Subtilités, sophismes, vains discours,
Et le plus fin doute en ce trouble étrange

Si l'Ange est Diable, où si le Diable est Ange.
Démentez-moi, vous ses chers Favoris,
Lâches Flateurs au mensonge aguéris,
Qui chez les Grands étalant vos maximes
Leur enseignez l'Art de pécher sans crimes:
Ou qui cachant vos désirs vicieux
Sous des dehors saintement spécieux,
Par la vertu d'un coup d'œil sophistique
Changez le plomb en or philosophique.
Si vous l'osez, dis-je, démentez-moi.
Mais bien plûtôt parlez de bonne foi:
Et confessez que la Nature humaine
Doit tous ses maux à vôtre infame Reine:
Que sa fureur presque à tous les Humains
Du Ciel ouvert a fermé les chemins:
Et qu'à la fin, de son Trone sublime
Aiant chassé leur Reine légitime,
L'Homme afranchi du tribut des Enfers,
Par elle seule est rentré dans ses fers.

EGLOGUE.

PALEMON, DAPHNIS.

PALEMON.

QUels lieux t'ont retenu caché depuis deux jours,
Daphnis? Nous avons cru te perdre pour toujours.
Chacun fuit, disons-nous, ces champêtres aziles:
Nos Hameaux sont déserts, & nos Champs inutiles.

DAPHNIS.

O mon cher Palémon, ne t'en étonne pas.
Ces lieux pour nos Bergers ont perdu leurs apas.
La Ville a tout séduit, & sa magnificence
Nous fait de jour en jour haïr notre innocence.
Je l'ai vûe à la fin, cette grande Cité.
Quel éclat! mais hélas, quelle captivité!
Cependant nous courons, fuiant la solitude,
Dans ses murs chaque jour briguer la servitude.
Sous de riches lambris, qui ne sont point à nous,

Devant ses Habitans nous ploions les genoux.

J'ai vu même près d'eux nos Bergers, nos Bergéres
Afecter, je l'ai vu, leurs modes étrangéres,
Contrefaire leur geste, imiter leurs Chansons,
Et de nos vieux Pasteurs méprisser les Leçons.

Qui l'eut cru? De nos Champs l'agréable peinture,
Ces fertiles coteaux où se plait la Nature,
Le frais de ces gazons, l'ombre de ces Ormeaux,
Nos rustiques débats, nos tendres chalumeaux,
Les troupeaux, les forêts, les prez, les pâturages
Sont pour eux desormais de trop viles images.
Ils savent seulement chanter sur leurs hautbois
Je ne sai quel Amour inconnu dans nos bois,
Tissu de mots brillans où leur esprit se joue,
Badinage afecté, que le cœur desavoue.

Enfin, te le dirai-je, ô mon cher Palémon,
Nos Bergers n'ont plus rien de Berger que le nom.

PALEMON.

Et pourquoi retenir encor ce nom champêtre?
S'ils ne sont plus Bergers, pourquoi veulent-ils l'être?
Le Lion n'est point fait pour tracer les sillons,
Ni l'Aigle pour voler dans les humbles vallons.

Voit-on le Pan ſuperbe, oubliant ſon plumage
De la ſimple Fauvete afecter le ramage ?
L'Amarante emprunter la couleur du gazon ?
Et le Loup, des Brebis revêtir la toiſon ?

DAPHNIS.

O ſi jamais le Ciel à nos vœux plus facile
Faiſoit revivre ici ce Berger de Sicile,
Qui le premier chantant les Bois & les Vergers,
Au combat de la flute inſtruiſit les Bergers !
Ou celui qui ſauva des fureurs de Bellone
Ses Troupeaux, trop voiſins de la triſte Crémone.
Tous deux pleins de douceur, admirables tous deux ;
Soit que de deux Paſteurs ils décrivent les jeux,
Soit que de Theſtylis l'amoureuſe folie
Réſuſcite en leurs Vers l'Art de la Theſſalie.
Quel Dieu ſur leurs doux ſons formera notre voix !
Ne reverrons-nous plus paroître dans nos Bois
Les Faunes, les Silvains, les Nimphes, les Driades,
Les Silénes tardifs, les humides Naïades ;
Et le Dieu Pan lui-même au bruit de nos chanſons,
Danſer au milieu d'Eux à l'ombre des Buiſſons ?

PALEMON.

Que faire, cher Daphnis ? nos regrets ni nos plaintes
Ne rendront pas la vie à leurs cendres éteintes.
Mais Toi, Disciple heureux de ces Maîtres vantés,
J'ai vu que de tes sons nous étions enchantés,
Quand sous tes doigts légers l'air trouvant un passage,
Exprimoit les accens dont ils traçoient l'image.
Les Muses t'avoüoient, & de leurs favoris,
Ménalque eut osé seul te disputer le prix.

DAPHNIS.

Il l'auroit disputé contre Apollon lui-même ;
Mais le soin de sa voix fait son plaisir suprême.
Quant à moi, qui me borne à de moindres succès,
Quelque gloire pourtant a suivi mes essais ;
Et même nos Pasteurs, mais je suis peu crédule,
M'ont quelquefois à lui preferé sans scrupule.

PALEMON.

J'aime ces Vers qu'un soir tu me dis à l'écart.
Ce n'est qu'une Chanson simple, & presque sans art ;
Mais les timides fleurs qui se cachent sous l'herbe,

Ont leur prix auſſi bien que le pavot ſuperbe.
De grace, cher Daphnis, tâche à t'en ſouvenir.

DAPHNIS.

Je m'en ſouviens. Elle eſt aiſée à retenir.

L'Ardente Canicule a tari nos fontaines.
L'Aurore de ſes pleurs n'arroſe plus nos plaines.
On voit l'herbe mourir dans tous les Champs voiſins.
Le Roſier eſt ſans fleurs, le pampre ſans raiſins.
Qui rend ainſi la Terre aride & languiſſante?
Faut-il le demander? Célimène eſt abſente.

PALEMON.

Et ceux que tu chantois, je m'en ſuis ſouvenu,
Quand nous vimes paſſer ce Berger inconnu.

J'ai conduit mon Troupeau dans les plus gras herbages,
Cependant il languit parmi les pâturages.
J'ai trop bravé l'Amour; l'Amour pour ſe venger
Fait périr à la fois & moutons & Berger.

DAPHNIS.

La ſuite vaut bien mieux; & ne fut pas perdue,
Notre importun s'enfuit dès qu'il l'eut entendue.

L'Amour eſt dangereux. Mais ce n'eſt point l'Amour
Qui fait que mon Troupeau ſe détruit chaque jour;
C'eſt ce Berger malin dont l'œil ſombre m'alarme,
Qui ſans doute ſur nous a jetté quelque charme.

PALEMON.

Tu m'en fais souvenir. O qu'il fut étonné !
Je crois que de long tems il ne t'a pardonné.
Mais si j'osois encor te faire une priére,
Te souvient-il du jour que dans cette bruiére
Tu chantois, en goutant la fraicheur du matin,
Ces beaux Vers imités du grand Pasteur Latin,
Revenez, revenez, aimable Galatée.
Jamais Chanson ne fut à l'air mieux ajustée.
Dieux ! comme en l'écoutant tout mon cœur fut frapé !
J'ai retenu le chant, les Vers m'ont échapé.

DAPHNIS.

Voions. Depuis ce tems je ne l'ai point chantée.
Revenez, revenez, aimable Galatée.
Déja d'un verd naissant nos arbres sont parés.
Les fleurs de leur émail enrichissent nos prez.
Qui peut vous retenir loin de ces deux rivages ?
Avez-vous oublié nos jardins, nos bocages ?
Ah, ne méprise point leurs champêtres atraits,
Revenez : les Dieux même ont aimé les forêts.
Le timide Bélier se plait dans les campagnes,
Le Chevreüil dans les bois, l'Ourse dans les montagnes.
Pour moi de notre instinct nous suivons tous les loix ;
Je me plais seulement aux lieux où je vous vois.

PALEMON.

Eſt-ce tout ? Je me trompe, ou tu m'en fis entendre
D'autres, que même alors tu promis de m'aprendre.

DAPHNIS.

Il eſt vrai. Mais Berger, chaque choſe a ſon cours;
Autrefois à chanter j'aurois paſſé les jours.
Tout change. Maintenant les guerriéres Trompettes
Font taire les Hautbois & les humbles Muſettes.
Quelle oreille endurcie à leur bruit éclatant
Voudroit à nos Chanſons acorder un inſtant ?
Les accens les plus doux des Cignes du Méandre
A peine trouveroient quelqu'un pour les entendre.
Finiſſons. Auſſi-bien le Soleil s'obſcurcit;
Du côté du Midi le nüage groſſit;
Et des jeunes Tilleuls, qui bordent ces fontaines,
Le vent ſemble agiter les ombres incertaines.
Adieu, Les Moiſſonneurs regagnent le Hameau,
Et Lycas a déja ramené ſon Troupeau.

IDYLLE.

ECHapé du tumulte & du bruit de la Ville ;
Muse, je te retrouve en ce champêtre azile,
Où dans la liberté que tu m'y fais choisir,
Tu viens me demander compte de mon loisir.
Il est vrai, qu'avec toi dans ces plaines fleuries,
J'entretiens quelquefois mes douces rêveries ;
Mais pardonne aujourd'hui, si des charmes plus doux
T'enlévent un tribut dont ces bords sont jaloux.
J'y vois de toutes parts prodigue en ses largesses,
Cybéle à pleines mains répandre ses Richesses ;
De ses bienfaits nouveaux ces arbres sont parés,
D'une herbe verdoiante elle couvre nos prez.
Cérés suit son exemple, & de ses dons propices
Sous la même couleur déguise les prémices ;
Et *Bacchus* cultivant ses thirses reverdis
N'ose encore à nos yeux étaler ses rubis.
L'émail riche & brillant que nos champs font éclore,
N'est encor réservé qu'au triomphe de *Flore* ;

Soit par reconnoissance, & pour prix des présens,

Dont sa main de *Cybéle* orna les jeunes ans;
Ou soit que le *Zéphir* par quelque heureuse adresse
Ait obtenu ce don de la Bonne Déesse.
Car ce Dieu caressant plait par ses privautés,
Et se donne souvent d'heureuses libertés.
On lui pardonne tout, caprices, inconstance;
Aujourd'hui même encor, si j'en crois l'aparence,
Deux jeunes Déités, objets de ses soupirs,
Partagent à la fois ses soins & ses plaisirs:
Et pour cacher le fruit d'un amour qu'on soupçonne
Sous les habits de *Flore* il déguise *Pomone*.
C'est à ces doux objets que mes yeux sont ouverts.
Ici l'airain bruiant n'ébranle point les airs.
De la sœur de *Progné* la voix flateuse & tendre
Dans ces paisibles lieux seule se fait entendre.
Heureux, si bien souvent ses acords enchanteurs
Ne réveilloient l'amour assoupi dans les cœurs.
A sa voix les Amans renouvellent leurs plaintes
Ils sentent ranimer leurs désirs & leurs craintes.
L'un outré du mépris qu'on fait de ses amours

Appelle vainement la Mort à ſon ſecours :
L'autre témoin des feux d'une infidéle amante,
Exhale en vains ſermens ſa colére impuiſſante.
Qui pourroit épuiſer les ſonges déréglés,
Les fantômes trompeurs dont leurs ſens ſont troublés
Quand le ſang allumé d'un feu qui l'empoiſonne
Au retour du Printems dans leurs veines bouillonne ?
Jadis nos ſens plus vifs dans la ſaiſon des fleurs
Se ſentoient excités par les mêmes chaleurs,
Mais de trente Printems la ſageſſe eſcortée
De jour en jour s'opoſe à leur fougue indomtée.
Pour ceux de qui l'Eté fait mûrir la Raiſon,
Le Printems & l'Hiver ſont la même ſaiſon.

* SONNET,

A MR. LE MARQUIS DE LA FARE

*Imité d'une Epigramme de l'*Anthologie.

L'Autre jour la Cour de Parnasse
Fit assembler tous ses Bureaux,
Pour juger au raport d'*Horace*
Du prix de certains Vers nouveaux.

✤✤✤

Après maint Arrêt toujours juste
Contre mille ouvrages divers,
Enfin le Courtisan d'*Auguste*
Fit raport de vos derniers vers.

✤✤✤

Aussitot le Dieu du Permesse
Lui dit : Je connois cette piéce ;
Je la fis en ce même endroit.

✤✤✤

L'Amour avoit monté ma Lyre ;
Sa Mére écoutoit sans mot dire.
Je chantois : *La Fare* écrivoit.

✤✤✤

* *Ce* Sonnet *est le même que l'*Epigramme *de la pag. 393. où le treiziéme Vers manquoit.*

CHANSON.

SOrtez de vos retraites ;
Acourez, Dieux des Bois,
Au ſon de nos Muſettes
Accordez vos Hautbois.
Chantez l'objet que j'aime ;
Secondez mes déſirs,
Et rendez le Ciel même
Jaloux de mes plaiſirs.

❖❖❖

Dans ce lieu ſolitaire
Iris eſt de retour.
Déeſſe de Cithére,
Célébrez ce grand jour.
Rapellez ſur ces rives
Les Amours envolés,
Les Graces fugitives,
Et les Ris exilés.

❖❖❖

Reprenez, belle *Flore*,
Vos premiéres couleurs.
Couronnez vous encore
Des plus brillantes fleurs;
Joignez vous à Pomone
Pour embellir nos champs;
Et prêtez à l'Automne
Les beaux jours du Printems.

❖❖❖

Sous ces tendres feuillages
Venez, petits Oiseaux;
Accordez vos ramages
Au murmure des eaux.
Chantez l'objet que j'aime;
Secondez mes desirs,
Et rendez le Ciel même
Jaloux de mes plaisirs.

* CHANSON.

PAr un baiſer ravi ſur ſes lévres d'*Iris*,
De ma fidéle ardeur j'ai dérobé le prix ;
Mais ce plaiſir charmant a paſſé comme un ſonge.
Ainſi je doute encor de ma félicité.
Mon bonheur fût trop grand pour n'être qu'un menſonge ;
Mais il dura trop peu pour une Verité.

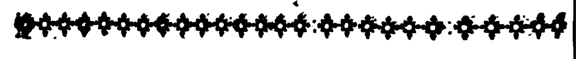
CHANSON

A MADAME LA PRINCESSE DE CONTI,

Sur un bruit qui s'étoit répandu, que le Roi de Maroc étoit devenu amoureux d'Elle ſur ſon Portrait.

VOtre beauté, grande Princeſſe,
Porte les traits dont elle bleſſe
Juſques aux plus ſauvages lieux.
L'Afrique avec vous capitule ;
Et les Conquêtes de vos yeux
Vont plus loin que celles d'*Hercule*.

* *Cette Chanſon fait la premiére Strophe de la* Cantate premiére, *qui eſt ci-deſſus, pag.* 135.



FRAGMENT D'UNE ODE.

FRance, à ces images illustres,
Reconnoi ce Roi glorieux,
Eprouvé durant tant de lustres
Par des succès victorieux.
Rapelle ces Tems qu'on admire;
Ces Tems qui de ton ferme Empire
Font encor l'immortel apui,
Où par lui la fortune altiére
Triomphoit de l'Europe entiére
Sans pouvoir triompher de lui.



Déja le Rhin sur ses deux rives
Voioit floter nos étendarts.
La Sambre, la Meuse captives
Nous abandonnoient leurs remparts.
La Terre, les Vents, & Neptune
Avoient vu marcher la Fortune
Sous nos pavillons déploiés:
Et vingt superbes Citadelles
Voioient encor les étincelles
Sortir de leurs murs foudroiés.



*EPIGRAME.

LE bon Viellard qui brula pour Batille,
Par Amour seul étoit ragaillardi.
Aussi n'est-il de chaleur plus subtile
Pour réchaufer un Vieillard engourdi.
Pour moi qui suis dans l'ardeur du Midi,
Merveille n'est que son flambeau me brule.
Mais quand du Soir viendra le crépuscule,
Tems où le cœur languit inanimé;
Du moins, Amour, fai moi bailler cédule
D'aimer encor, même sans être aimé.

* *Cette* Epigramme *est la même que celle de la pag.* 351. *où le* 4e. *vers manquoit.*

†EPIGRAME.

SUr leurs santés un Bourgeois & sa femme
Interrogeoient l'Opérateur *Barri*,
Lequel leur dit: Pour vous guérir, Madame,
Baume plus sur n'est que votre Mari.
Puis se tournant vers l'Epoux amaigri,
Pour vous, dit-il, Femme vous est mortelle.
Las! dit alors l'Epoux à sa femelle,
Puisqu'autrement ne pouvons nous guérir,
Que faire donc? Je n'en sais rien, dit elle,
Mais par saint Jean, je ne veux point mourir.

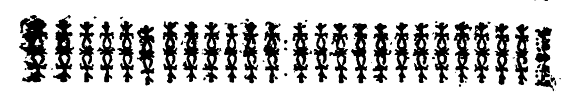
† *Cette* Epigramme *est la même que celle de la pag.* 355. *où le* 7e *vers manquojt.*

EPIGRAME.

ELle a, dit-on, cette bouche & ces yeux
Par qui d'Amour *Psiché* devint Maîtresse.
Elle a d'*Hébé* l'air jeune & gracieux,
La taille libre, & l'air d'une Déesse.
Que dirai plus ? On vante sa sagesse :
Elle est polie & de doux entretien,
Connoit le monde, écrit, & parle bien ;
Et de la Cour sait tout le formulaire.
Finalement, il ne lui manque rien,
Fors un seul point. Et quoi ? Le don de plaire.

EPIGRAME.

UN Magister s'empressant d'étoufer
Quelque rumeur parmi la populace,
D'un coup dans l'œil se fit apostropher,
Dont il tomba, faisant laide grimace.
Lors un Frater s'écria, place, place ;
J'ai pour ce mal un baume souverain.
Perdrai-je l'œil, lui dit Messer Pancrace ?
Non, mon Ami ; je le tiens dans ma main.



* *EPIGRAME.*

LES DEUX ROSAIRES.

D'Un jeune Gars contrit à deux genoux,
Frére *Remi* confessoit le Péché :
Pére, dit-il, j'ai fait cela six coups.
Six coups ? Oh ! oh ! quel Garçon débauché !
Ensuite aiant son tarif épluché,
Pour un Rosaire absous il le quitta.
Vint un second, qui de neuf se vanta ;
Sa Taxe fut d'un Rosaire & demi.
Mais le dernier troubla Frére *Remi* ;
Car il avoit onze fois fait le cas.
Onze ! Parbleu, mon compte n'y vient pas :
Ce nombre n'est dans mes Capitulaires.
Lors le Fratér, calculant par ses doigts,
Morbieu, dit-il, voilà bien des mistéres ;
Alez le faire encore une autre fois,
Et vous direz puis après deux Rosaires.

* *Cette* Epigramme *est la même que celle de la pag. 362. où le 5e. le 13e. & le 14e. vers manquoient.*

*EPIGRAME.

EN ſon lit une Damoiſelle
Atendoit l'inſtant de ſa mort.
Un Capucin brulant de zéle,
Lui dépéchoit ſon paſſeport.
Puis il lui dit pour réconfort,
Conſolez vous, Ame fidelle;
La Vierge eſt là qui vous apelle
Dans la Sainte Jérûſalem.
Dites trois fois pour l'amour d'Elle,
Domine ſalvum fac Regem.

* *cette* Epigrame *eſt la même que celle de la page* 352. *où le cinquiéme vers manquoit.*

EPITAPHE.

CI git l'Auteur d'un gros Livre,
Plus embrouillé que ſavant.
Après ſa mort il crut vivre;
Et mourut dès ſon vivant.

FIN.





